

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

POUR L'AMOUR D'UN HOMME

Oscar Wilde

LE ROSSIGNOL ET LA ROSE

traduction Albert Savine

transcrit par Isabelle Arkham

William Shakespeare

SONNETS

texte original de 1609

traduction Fernand Henry

Oscar Wilde

LE PORTRAIT DE MONSIEUR W.H.

traduction Albert Savine

partiellement transcrit par Isabelle Arkham

**VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE**

"Portrait imaginaire"

Isabelle Arkham (2022) d'après des œuvres du Domaine public



POUR L'AMOUR
D'UN HOMME

LE ROSSIGNOL ET LA ROSE¹

— Il a dit qu'il danserait avec moi si je lui apportais des roses rouges, gémissait le jeune étudiant, mais dans tout mon jardin il n'y a pas une rose rouge.

De son nid dans l'yeuse, le rossignol l'entendit.

Il regarda à travers les feuilles et s'émerveilla.

— Pas de roses rouges dans tout mon jardin ! criait l'étudiant.

Et ses beaux yeux se remplissaient de larmes.

— Ah ! De quelle chose minime dépend le bonheur ! J'ai lu tout ce que les sages ont écrit ; je possède tous les secrets de la philosophie et faute d'une rose rouge voilà ma vie brisée.

— Voici enfin l'amoureux vrai, dit le rossignol. Toutes les nuits je l'ai chanté, quoique je ne le connusse pas ; toutes les nuits je redis son histoire aux étoiles, et maintenant je le vois. Sa chevelure est foncée comme la fleur de la jacinthe et ses lèvres sont rouges comme la rose qu'il désire, mais la passion a rendu son visage pâle comme l'ivoire et le chagrin a mis son sceau sur son front.

— Le prince donne un bal demain soir, murmurait le jeune étudiant et mes amours seront de la fête. Si je lui apporte une rose rouge, il dansera avec moi jusqu'au point du jour. Si je lui apporte une rose rouge, je le serrerais dans mes bras. Il inclinera sa tête sur mon épaule et sa main étreindra la mienne. Mais il n'y a pas de roses rouges dans mon jardin. Alors je demeurerai seul et il me négligera. Il ne fera nulle attention à moi et mon cœur se brisera.

— Voilà bien l'amoureux vrai, dit le rossignol. Il souffre tout ce que je chante : tout ce qui est joie pour moi est peine pour lui. Sûrement l'amour est une merveilleuse chose, plus précieuse que les émeraudes et plus chère que les fines opales. Perles et grenades ne peuvent le payer, car il ne paraît pas sur le marché. On ne peut l'acheter au marchand ni le peser dans une balance pour l'acquérir au poids de l'or.

— Les musiciens se tiendront sur leur estrade, disait le jeune étudiant. Ils joueront de leurs instruments à cordes et mes amours danseront au son de la harpe et du violon. Il dansera si légèrement que son pied ne touchera pas le parquet et les gens de la cour en leurs gais atours s'empresseront autour de lui, mais avec moi il ne dansera pas, car je n'ai pas de roses rouges à lui donner.

Et il se jetait sur le gazon, plongeait son visage dans ses mains et pleurait.

— Pourquoi pleure-t-il ? demandait un petit lézard vert, comme il courait près de lui, sa queue en l'air.

— Mais pourquoi ? disait un papillon qui voletait à la poursuite d'un rayon de soleil.

— Mais pourquoi donc ? murmura une pâquerette à sa voisine d'une douce petite voix.

— Il pleure à cause d'une rose rouge.

— À cause d'une rose rouge. Comme c'est ridicule !

Et le petit lézard, qui était un peu cynique, rit à gorge déployée.

Mais le rossignol comprit le secret des douleurs de l'étudiant, demeura silencieux sur l'yeuse et réfléchit au mystère de l'amour.

Soudain il déploya ses ailes brunes pour s'envoler et prit son essor.

Il passa à travers le bois comme une ombre et, comme une ombre, il traversa le jardin.

Au centre du parterre se dressait un beau rosier et, quand il le vit, il vola vers lui et se campa sur une menue branche.

— Donnez-moi une rose rouge, cria-t-il, et je vous chanterai mes plus douces chansons.

Mais le rosier secoua sa tête.

— Mes roses sont blanches, répondit-il, blanches comme l'écume de la mer et plus blanches que la neige dans la montagne. Mais allez trouver mon frère qui croît autour du vieux cadran solaire et peut-être vous donnera-t-il ce que vous demandez. Alors le rossignol vola au rosier qui croissait autour du vieux cadran solaire.

— Donnez-moi une rose rouge lui cria-t-il, et je vous chanterai mes plus douces chansons.

Mais le rosier secoua sa tête.

— Mes roses sont jaunes, répondit-il, aussi jaunes que les cheveux des sirènes qui s'assoient sur un tronc d'arbre, plus jaunes que le narcisse qui fleurit dans les prés, avant que le faucheur ne vienne avec sa faux. Mais allez vers mon frère qui croît sous la fenêtre de l'étudiant et peut-être vous donnera-t-il ce que vous demandez.

Alors le rossignol vola au rosier qui grandissait sous la fenêtre de l'étudiant.

— Donnez-moi une rose rouge, cria-t-il, et je vous chanterai mes plus douces chansons.

Mais l'arbre secoua sa tête.

— Mes roses sont rouges, répondit-il, aussi rouges que les pattes des colombes et plus rouges que les grands éventails de corail que l'océan berce dans ses abîmes, mais l'hiver a glacé mes veines, la gelée a flétri mes boutons, l'ouragan a brisé mes branches et je n'aurai plus de roses de toute l'année.

— Il ne me faut qu'une rose rouge, cria le rossignol, une seule rose rouge. N'y a-t-il pas quelque moyen que j'en aie une ?

¹ Je me suis permis ici de modifier le sexe de la personne aimée du personnage de ce conte, après tout, Wilde était bien homosexuel. NdE

— Il y a un moyen, répondit le rosier, mais il est si terrible que je n'ose vous le dire.

— Dites-le moi, fit le rossignol. Je ne suis pas timide.

— S'il vous faut une rose rouge, dit le rosier, vous devez la bâtir de notes de musique au clair de lune et la teindre du sang de votre propre cœur. Vous chanterez pour moi, votre gorge appuyée à des épines. Toute la nuit vous chanterez pour moi et les épines vous perceront le cœur : votre sang vital coulera dans mes veines et deviendra le mien.

— La mort est un grand prix pour une rose rouge, répliqua le rossignol, et tout le monde aime la vie. Il est doux de se percher dans le bois verdissant, de regarder le soleil dans son char d'or et la lune dans son char de perles. Elle est douce, l'odeur des buissons d'aubépines. Elles sont douces, les clochettes bleues qui se cachent dans la vallée et les bruyères qui couvrent la colline. Pourtant, l'amour est meilleur que la vie et qu'est-ce que le cœur d'un oiseau comparé au cœur d'un homme ? Alors il déploya ses ailes brunes et prit son essor dans l'air. Il passa à travers le jardin comme une ombre et, comme une ombre, il traversa le bois.

Le jeune étudiant était toujours couché sur le gazon là où le rossignol l'avait laissé et les larmes n'avaient pas encore séché dans ses beaux yeux.

— Soyez heureux, lui cria le rossignol, soyez heureux, vous aurez votre rose rouge. Je la bâtirai de notes de musique au clair de lune et la teindrai du sang de mon propre cœur. Tout ce que je vous demanderai en retour, c'est que vous soyez un amoureux vrai, car l'amour est plus sage que la philosophie, quoiqu'elle soit sage, et plus fort que la puissance, quoiqu'elle soit forte. Ses ailes sont couleur de feu et son corps couleur de flammes, ses lèvres sont douces comme le miel et son haleine est comme l'encens.

L'étudiant leva les yeux du gazon, tendit l'oreille, mais il ne put comprendre ce que lui disait le rossignol, car il ne savait que les choses qui sont écrites dans les livres.

Mais l'yeuse comprit et s'attrista, car il aimait beaucoup le petit rossignol qui avait bâti son nid dans ses branches.

— Chantez-moi une dernière chanson, murmura-t-il. Je serai si triste quand vous serez parti.

Alors le rossignol chanta pour l'yeuse et sa voix était comme l'eau jaseuse d'une fontaine argentine.

Quand il eut fini sa chanson, l'étudiant se releva et tira son calepin et son crayon de sa poche.

— Le rossignol, se disait-il en se promenant par l'allée, le rossignol a une indéniable beauté, mais a-t-il du sentiment ? Je crains que non. En fait, il est comme beaucoup d'artistes, il est tout style, sans nulle sincérité. Il ne se sacrifie pas pour les autres. Il ne pense qu'à la musique et, tout le

monde le sait, l'art est égoïste. Certes, on ne peut contester que sa voix a de fort belles notes. Quel malheur que tout cela n'ait aucun sens, ne vise aucun but pratique.

Et il se rendit dans sa chambre, se coucha sur son petit grabat et se mit à penser à ses amours.

Un peu après, il s'endormit.

Et, quand la lune brillait dans les cieux, le rossignol vola au rosier et plaça sa gorge contre les épines.

Toute la nuit, il chanta sa gorge appuyée contre les épines et la froide lune cristalline s'arrêta et écouta toute la nuit.

Toute la nuit, il chanta et les épines pénétraient de plus en plus avant dans sa gorge et son sang vital fluait hors de son corps.

D'abord, il chanta la naissance de l'amour dans le cœur d'un garçon pour un autre garçon et, sur la plus haute ramille du rosier, fleurit une rose merveilleuse, pétale après pétale, comme une chanson suivait une chanson.

D'abord, elle était pâle comme la brume qui flotte sur la rivière, pâle comme les pieds du matin et argentée comme les ailes de l'aurore.

La rose, qui fleurissait sur la plus haute ramille du rosier, semblait l'ombre d'une rose dans un miroir d'argent, l'ombre d'une rose dans un lac.

Mais le rosier cria au rossignol de se presser plus étroitement contre les épines.

— Pressez-vous plus étroitement, petit rossignol, disait le rosier, ou le jour reviendra avant que la rose ne soit terminée.

Alors le rossignol se pressa plus étroitement contre les épines et son chant coula plus éclatant, car il chantait comment éclot la passion dans l'âme de l'homme, d'un pur amour.

Et une délicate rougeur parut sur les pétales de la rose comme rougit le visage d'un fiancé qui baise les lèvres de son aimé.

Mais les épines n'avaient pas encore atteint le cœur du rossignol, aussi le cœur de la rose demeurait blanc, car le sang seul d'un rossignol peut empourprer le cœur d'une rose.

Et la rose cria au rossignol de se presser plus étroitement contre les épines.

— Pressez-vous plus étroitement, petit rossignol, disait-il, ou le jour surviendra avant que la rose ne soit terminée.

Alors le rossignol se pressa plus étroitement contre les épines, et les épines touchèrent son cœur, et en lui se développa un cruel tourment de douleur.

Plus amère, plus amère était la douleur, plus impétueux, plus impétueux jaillissait son chant, car il chantait l'amour parfait par la mort, l'amour qui ne meurt pas dans la tombe.

Et la rose merveilleuse s'empourpra comme les roses du Bengale. Pourpre était la couleur des pétales et pourpre comme un rubis était le cœur.

Mais la voix du rossignol faiblit. Ses petites ailes commencèrent à battre et un nuage s'étendit sur ses yeux.

Son chant devint de plus en plus faible. Il sentit que quelque chose l'étouffait à la gorge.

Alors son chant lança un dernier éclat.

La blanche lune l'entendit et elle oublia l'aurore et s'attarda dans le ciel.

La rose rouge l'entendit ; elle trembla toute d'extase et ouvrit ses pétales à l'air froid du matin.

L'écho l'emporta vers sa caverne pourpre sur les collines et éveilla de leurs rêves les troupeaux endormis.

Le chant flotta parmi les roseaux de la rivière et ils portèrent son message à la mer.

— Voyez, voyez, cria le rosier, voici que la rose est finie.

Mais le rossignol ne répondit pas : il était couché dans les hautes graminées, mort le cœur transpercé d'épines.

À midi, l'étudiant ouvrit sa fenêtre et regarda dehors.

— Quelle étrange bonne fortune ! s'écria-t-il, voici une rose rouge ! Je n'ai jamais vu pareille rose dans ma vie. Elle est si belle que je suis sûr qu'elle doit avoir en latin un nom compliqué.

Et il se pencha et la cueillit.

Alors il mit son chapeau et courut chez le professeur, sa rose à la main.

Le fils du professeur était assis sur le pas de la porte. Il dévidait de la soie bleue sur une bobine et son petit chien était couché à ses pieds.

— Vous aviez dit que vous danseriez avec moi si je vous apportais une rose rouge, lui dit l'étudiant. Voilà la rose la plus rouge du monde. Ce soir, vous la placerez près de votre cœur et, quand nous danserons ensemble, elle vous dira combien je vous aime.

Mais le jeune garçon fronça les sourcils.

— Je crains que cette rose n'aille pas avec ma tenue, répondit-il. D'ailleurs le neveu du chambellan m'a envoyé quelques vrais bijoux et chacun sait que les bijoux coûtent plus que les fleurs.

— Oh ! Ma parole, vous êtes un ingrat ! dit l'étudiant d'un ton de colère.

Et il jeta la rose dans la rue où elle tomba dans le ruisseau.

Une lourde charrette l'écrasa.

— Ingrat ! fit le jeune garçon. Je vous dirai que vous êtes bien mal élevé. Et qu'êtes-vous après tout ? Un simple étudiant. Peuh ! Je ne crois pas que vous ayez jamais de boucles d'argent à vos souliers comme en a le neveu du chambellan.

Et il se leva de sa chaise et rentra dans la maison.

— Quelle niaiserie que l'amour ! disait l'étudiant en revenant sur ses pas. Il n'est pas la moitié aussi utile que la logique, car il ne peut rien prouver et il parle toujours de choses qui n'arriveront pas et fait croire aux gens des choses qui ne sont pas vraies. Bref, il n'est pas du tout pratique et comme à notre époque le tout est d'être pratique, je vais revenir à la philosophie et étudier la métaphysique.

Là-dessus, l'étudiant retourna dans sa chambre, ouvrit un grand livre poudreux et se mit à lire.

SONNETS

Les Sonnets de Shakespeare :
traduction par Fernand Henry (1859-19.. ?)
d'après l'édition :
Paul Ollendorff, Paris 1900.

La version originale
est celle de 1609
en ancien anglais.
(source : nosweatshakespeare.com)

I

Non, non, il ne faut pas que la Beauté périsse,
Mais que sa fleur revive en un jeune héritier !
C'est pourquoi nous voulons que, dans le monde entier,
Son flanc fécond procrée et jamais ne tarisse.

La flamme de tes yeux n'a qu'elle pour nourrice,
Toi qui veux de ton corps rester le maître altier !
Tu fais surgir la faim sur ce même sentier
Où tout abonderait sans ta sottise avarice !

Pourquoi parer la terre ainsi qu'un beau chaton,
Annoncer du printemps toute la grâce amie,
Si ta ruine naît de ton économie,

Si ta sève se sèche en ton tendre bouton ?
Oh ! Ne reste pas sourd au cri de la nature :
Dans ta tombe elle irait réclamer sa pâture !

From fairest creatures we desire increase,
That thereby beauty's rose might never die,
But as the ripper should by time decrease,
His tender heir might bear his memory:

But thou, contracted to thine own bright eyes,
Feed'st thy light'st flame with self-substantial fuel,
Making a famine where abundance lies,
Thyself thy foe, to thy sweet self too cruel.

Thou that art now the world's fresh ornament
And only herald to the gaudy spring,
Within thine own bud buriest thy content
And, tender churl, makest waste in niggarding.

Pity the world, or else this glutton be,
To eat the world's due, by the grave and thee.

II

Lorsque quarante hivers piétineront ton front,
 Ravinant ta beauté sous leur cruel passage,
 Le vêtement brillant qui pare ton visage
 Sera le haillon vil que tous réprouveront.

Qu'espères-tu répondre à ceux qui chercheront
 Ta splendeur d'autrefois en ce suprême outrage ?
 Oseras-tu montrer tes yeux creusés par l'âge,
 T'infligeant à toi-même un inutile affront ?

Comme on louerait bien plus ta beauté disparue
 Si tu pouvais leur dire : « A ce superbe enfant,
 Né de moi, j'ai légué mon passé triomphant ! »

Si tu prouvais ainsi qu'elle se continue,
 Tu redeviendrais jeune en te sentant vieillir
 Et ton sang de nouveau se mettrait à bouillir.

When forty winters shall besiege thy brow,
 And dig deep trenches in thy beauty's field,
 Thy youth's proud livery, so gazed on now,
 Will be a tatter'd weed, of small worth held:

Then being ask'd where all thy beauty lies,
 Where all the treasure of thy lusty days,
 To say, within thine own deep-sunken eyes,
 Were an all-eating shame and thriftless praise.

How much more praise deserved thy beauty's use,
 If thou couldst answer 'This fair child of mine
 Shall sum my count and make my old excuse,'
 Proving his beauty by succession thine!

This were to be new made when thou art old,
 And see thy blood warm when thou feel'st it cold.

III

Regarde s'imprimer tes traits sur ton miroir
 Et dis-leur qu'il leur faut créer une autre image,
 Si tu ne veux causer au monde un grand dommage
 Et laisser une mère en proie au désespoir.

Quelle femme, en effet, pourrait ne pas vouloir
 Offrir ses flancs de vierge à ton doux labourage ?
 Qui serait assez fou pour avoir le courage.
 De descendre au tombeau tout seul, sans
 s'émouvoir ?

Toi-même n'es-tu pas le miroir où ta mère
 Revit avec bonheur sa jeunesse éphémère ?
 C'est ainsi qu'en dépit des rides de demain

Tu verras ton printemps à travers ta vieillesse.
 Mais si tu veux l'oubli, sois rebelle à l'hymen,
 Et tu t'aboliras dans la mort vengeresse.

Look in thy glass, and tell the face thou viewest
 Now is the time that face should form another;
 Whose fresh repair if now thou not renewest,
 Thou dost beguile the world, unbless some
 mother.

For where is she so fair whose unear'd womb
 Disdains the tillage of thy husbandry?
 Or who is he so fond will be the tomb
 Of his self-love, to stop posterity?

Thou art thy mother's glass, and she in thee
 Calls back the lovely April of her prime:
 So thou through windows of thine age shall see
 Despite of wrinkles this thy golden time.

But if thou live, remember'd not to be,
 Die single, and thine image dies with thee.

IV

Pourquoi gérer si mal un si noble héritage
 Et dépenser tout seul ton trésor de beauté ?
 La nature prodigue, en sa large bonté,
 Ses dons pour qu'on en fasse un généreux usage.

Pourquoi perds-tu les biens dont tu ne fus doté
 Qu'à la condition d'en faire le partage ?
 Tu te ruineras en un vain gaspillage,
 Sot usurier, sans même en avoir profité !

Ne vois-tu pas qu'ainsi tu te frustres toi-même ?
 Le jour où sonnera pour toi l'heure suprême,
 Quel bilan, après eux, laisseront tes attraits ?

La fertile beauté dont tune sus que faire.
 Ira s'ensevelir à jamais dans la terre,
 Tandis qu'elle aurait pu perpétuer tes traits.

Unthrifty loveliness, why dost thou spend
 Upon thyself thy beauty's legacy?
 Nature's bequest gives nothing but doth lend,
 And being frank she lends to those are free.

Then, beauteous niggard, why dost thou abuse
 The bounteous largess given thee to give?
 Profitless usurer, why dost thou use
 So great a sum of sums, yet canst not live?

For having traffic with thyself alone,
 Thou of thyself thy sweet self dost deceive.
 Then how, when nature calls thee to be gone,
 What acceptable audit canst thou leave?

Thy unused beauty must be tomb'd with thee,
 Which, used, lives th' executor to be.

V

Ces Heures dont la main si douce put former
 L'être exquis sur lequel chaque regard s'arrête,
 Un jour, pour ruiner cette beauté parfaite,
 Elles ne craindront point, barbares, de s'armer.

Car le Temps jamais las et qui ne sait chômer
 Du glorieux été livre à l'hiver la tête,
 Et toute la splendeur de la nature en fête
 Dans une morne nuit vient alors s'abîmer.

Et, si quelque flacon n'enfermait son symbole ;
 L'été verrait, hélas ! Avec lui tout finir ;
 Sa stérile beauté passerait, vaine idole,

Sans laisser seulement le moindre souvenir ;
 Mais l'hiver ne ravit aux fleurs que l'apparence
 Lorsqu'en les distillant nous avons leur essence.

Unthrifty loveliness, why dost thou spend
 Upon thyself thy beauty's legacy?
 Nature's bequest gives nothing but doth lend,
 And being frank she lends to those are free.

Then, beauteous niggard, why dost thou abuse
 The bounteous largess given thee to give?
 Profitless usurer, why dost thou use
 So great a sum of sums, yet canst not live?

For having traffic with thyself alone,
 Thou of thyself thy sweet self dost deceive.
 Then how, when nature calls thee to be gone,
 What acceptable audit canst thou leave?

Thy unused beauty must be tomb'd with thee,
 Which, used, lives th' executor to be.

VI

Tâche ; par conséquent, de distiller ta sève
 Cependant que l'hiver respecte ton été.
 Parfume quelque vase, enferme ta beauté
 En un lieu sûr avant que son trésor s'achève.

Le prix qui, semble-t-il, trop lourdement nous grève
 Par un peu de bonheur est bientôt racheté.
 Le bonheur te viendra de ta postérité,
 Et, rendant dix pour un, tu combleras le rêve !

Oui, dix fois plus heureux toi-même tu serais
 Si dix enfants dix fois reproduisaient tes traits,
 Car que pourrait faire la mort lorsque, quittant ce
 monde,

Ta vie irait en eux rallumer son flambeau ?
 Oh ! Ne t'obstine pas ! Ton corps est bien trop beau
 Pour en faire hériter une vermine immonde.

Then let not winter's ragged hand deface,
 In thee thy summer, ere thou be distilled:
 Make sweet some vial; treasure thou some place
 With beauty's treasure ere it be self-killed.

That use is not forbidden usury,
 Which happies those that pay the willing loan;
 That's for thy self to breed another thee,
 Or ten times happier, be it ten for one;

Ten times thy self were happier than thou art,
 If ten of thine ten times refigured thee:
 Then what could death do if thou shouldst depart,
 Leaving thee living in posterity?

Be not self-willed, for thou art much too fair
 To be death's conquest and make worms thine heir.

VII

Vois ! Lorsque la lumière émerge à l'Orient,
 Jeu ne vierge au front pur par la grâce entourée,
 Comme, de toute part, le regard souriant
 Salue avec respect sa majesté sacrée !

Elle monte, grandit, superbe, irradiant
 Des limpides hauteurs de la voûte azurée.
 Et les mortels toujours escortent en priant
 Son saint pèlerinage à travers l'empyrée.

Mais lorsque, succombant à sa course d'un jour,
 Son char d'or alourdi se ternit et s'efface,
 Ces yeux qui, le matin, étaient si pleins d'amour,

Cessent tout aussitôt de contempler sa face.
 Quand viendra ton déclin, ainsi tu passeras :
 Si tu n'eus pas de fils, dans l'oubli tu mourras !

Lo! in the orient when the gracious light
 Lifts up his burning head, each under eye
 Doth homage to his new-appearing sight,
 Serving with looks his sacred majesty;

And having climb'd the steep-up heavenly hill,
 Resembling strong youth in his middle age,
 yet mortal looks adore his beauty still,
 Attending on his golden pilgrimage;

But when from highmost pitch, with weary car,
 Like feeble age, he reeleth from the day,
 The eyes, 'fore duteous, now converted are
 From his low tract and look another way:

So thou, thyself out-going in thy noon,
 Unlook'd on diest, unless thou get a son.

VIII

Pourquoi dédaignes-tu la musique, ta sœur.
 Toi dont la voix est plus douce que de la soie ?
 La joie aime pourtant à s'unir à la joie ;
 La douceur ne fait pas la guerre à la douceur.

Si tu te sens blessé par le charme berceur
 Des accords dont le flot harmonieux te noie,
 C'est qu'ils te grondent tous de ce que l'on te voit
 Refuser sans raison de prendre part au chœur.

Vois les cordes d'argent, ces épouses suaves,
 Confondre avec amour leurs divines octaves !
 Dirait-on pas le père, et la mère et le fils

Qui tous ne faisant qu'un, ensemble font entendre,
 Dans un trio-solo, le même refrain tendre :
 « Tu n'auras pas vécu si, seul, tu te suffis ! »

Music to hear, why hear'st thou music sadly?
 Sweets with sweets war not, joy delights in joy:
 Why lov'st thou that which thou receiv'st not
 gladly,
 Or else receiv'st with pleasure thine annoy?

If the true concord of well-tuned sounds,
 By unions married, do offend thine ear,
 They do but sweetly chide thee, who confounds
 In singleness the parts that thou shouldst bear.

Mark how one string, sweet husband to another,
 Strikes each in each by mutual ordering;
 Resembling sire and child and happy mother,
 Who, all in one, one pleasing note do sing:

Whose speechless song being many, seeming one,
 Sings this to thee: 'Thou single wilt prove none.'

IX

Crains-tu de condamner ta veuve à trop de pleurs
 Que tu persistes donc à vivre solitaire ?
 Ah ! Tu seras pleuré, quelque jour, par la terre
 Comme un époux, si sans postérité tu meurs !

Car de perdre à jamais ton image si chère.
 Elle ressentira la pire des douleurs,
 D'autant qu'à toute veuve il est permis, d'ailleurs,
 En contemplant un fils, de voir encor le père.

Les biens qu'on prodigua ne sont que déplacés,
 Et chacun ici-bas peut en jouir assez.
 Mais brève est la beauté dès qu'elle est inféconde,

Et c'est l'anéantir que vouloir la garder.
 Et certes celui-là n'aime personne au monde
 Qui peut honteusement ainsi se suicider.

Is it for fear to wet a widow's eye,
 That thou consum'st thy self in single life?
 Ah! if thou issueless shalt hap to die,
 The world will wail thee like a makeless wife;

The world will be thy widow and still weep
 That thou no form of thee hast left behind,
 When every private widow well may keep
 By children's eyes, her husband's shape in mind:

Look what an unthrif in the world doth spend
 Shifts but his place, for still the world enjoys it;
 But beauty's waste hath in the world an end,
 And kept unused the user so destroys it.

No love toward others in that bosom sits
 That on himself such murd'rous shame commits.

X

Par pudeur ! Reconnais que tu n'aimes personne,
O toi qui n'as de toi qu'un si faible souci ! Tout
le monde t'adore, et je ne m'en étonne. Mais tu
n'as pas d'amour, je le vois bien aussi,

Car la rage de mort qui dans ton sein bouillonne
Te pousse à conspirer contre toi sans merci :
Ainsi l'éclat divin qui sur ton front rayonne,
Bien loin de s'augmenter, sera vite obscurci.

Oh ! Prends dans mon estime une place plus haute !
Pourquoi choisir la haine et non l'amour pour hôte ?
Que ton âme ait autant de gracieuseté

Que ton corps ! Envers toi, du moins, montre-toi
tendre !
Si tu m'aimes un peu, je t'en supplie, engendre
Un fils en qui plus tard revive ta beauté.

For shame deny that thou bear'st love to any,
Who for thy self art so unprovident.
Grant, if thou wilt, thou art beloved of many,
But that thou none lov'st is most evident:

For thou art so possessed with murderous hate,
That 'gainst thy self thou stick'st not to conspire,
Seeking that beauteous roof to ruinate
Which to repair should be thy chief desire.

O! change thy thought, that I may change my mind:
Shall hate be fairer lodged than gentle love?
Be, as thy presence is, gracious and kind,
Or to thyself at least kind-hearted prove:

Make thee another self for love of me,
That beauty still may live in thine or thee.

XI

En léguant ta beauté, tu la verras renaître
Dans l'un des tiens sitôt que tu déclineras,
Et ta jeunesse en vain aura sonné son glas
Si dans un sang plus frais palpite alors ton être.

Le sage vit ainsi, pourquoi le méconnaître ?
C'est ainsi seulement qu'on brave le trépas.
Car si tous t'imitaient, ne comprends-tu donc pas
Que le monde en trois fois vingt ans cesserait
d'être ?

Laisse se consumer dans l'infécondité
Ceux-là que déshonore une difformité !
Toi sur qui la nature a versé sa magie ;

Sache distribuer tous ses dons glorieux ;
C'est afin de t'en voir répandre l'effigie
Qu'elle a fait de ton corps un sceau si précieux.

As fast as thou shalt wane, so fast thou grow'st
In one of thine, from that which thou departest;
And that fresh blood which youngly thou
bestow'st,
Thou mayst call thine when thou from youth
convertest.

Herein lives wisdom, beauty, and increase;
Without this folly, age, and cold decay:
If all were minded so, the times should cease
And threescore year would make the world away.

Let those whom nature hath not made for store,
Harsh, featureless, and rude, barrenly perish:
Look whom she best endow'd, she gave the
more;
Which bounteous gift thou shouldst in bounty
cherish:

She carv'd thee for her seal, and meant thereby,
Thou shouldst print more, not let that copy die.

XII

Quand je compte les jours sans nombre que la Nuit
Ne cesse d'engloutir dans sa funèbre étreinte ;
Lorsque je vois si tôt la violette éteinte ;
Et sur des cheveux noirs un fil d'argent qui luit ;

Quand les arbres sont veufs de leur dôme détruit,
Abri du pâtre las que la chaleur éreinte ;
Quand les blés, verts naguère, ayant mué leur teinte,
Sont allés à la mort où l'été les conduit ;

Je songe, en contemplant ces merveilles déclores,
Disparaissant tandis que naissent d'autres choses,
A la faux que le Temps courbe vers ta beauté.

Et je me dis que, pour détourner sa menace,
Il te faudra laisser une postérité
Qui puisse quelque jour le défier en face.

When I do count the clock that tells the time,
And see the brave day sunk in hideous night;
When I behold the violet past prime,
And sable curls, all silvered o'er with white;

When lofty trees I see barren of leaves,
Which erst from heat did canopy the herd,
And summer's green all girded up in sheaves,
Borne on the bier with white and bristly beard,

Then of thy beauty do I question make,
That thou among the wastes of time must go,
Since sweets and beauties do themselves forsake
And die as fast as they see others grow;

And nothing 'gainst Time's scythe can make
defence
Save breed, to brave him when he takes thee hence.

XIII

Si vous pouviez du moins exister par vous-même,
Mais l'on ne s'appartient qu'un instant ici-bas !
Trompez l'horrible mort qui s'avance à grands pas
En léguaant à quelqu'un votre grâce suprême.

Ainsi votre beauté, sur la limite extrême
Du bail qu'elle accomplit, ne se fanera pas,
Et vous vous survivrez, par-delà le trépas,
Dans un charmant enfant, écrin de votre gemme.

Car qui donc laisserait ses murs se lézarder
Lorsqu'avec quelques soins il les pourrait garder
Contre les vents d'hiver et l'éternelle rage

De la mort, s'il n'est pas un sot dissipateur ?
Un père, ô mon ami, fut votre créateur :
Faites qu'un fils pour vous tienne un jour ce langage !

O, that you were yourself! but, love, you are
No longer yours than you yourself here live:
Against this coming end you should prepare,
And your sweet semblance to some other give.

So should that beauty which you hold in lease
Find no determination: then you were
Yourself again after yourself's decease,
When your sweet issue your sweet form should bear.

Who lets so fair a house fall to decay,
Which husbandry in honour might uphold
Against the stormy gusts of winter's day
And barren rage of death's eternal cold?

O, none but unthrifths! Dear my love, you know
You had a father: let your son say so.

XIV

Je ne suis pas de ceux qui lisent dans le ciel ;
Néanmoins je possède un peu d'astronomie,
Non pour prophétiser un fait matériel,
Bonheur, malheur, saison, disette, épidémie,

Ni pour m'attribuer l'art providentiel.
D'annoncer la fortune amie et ennemie,
Ou de prédire aux rois leur sort officiel,
Suivant quelle est des cieux la physionomie.

Non ; c'est de tes yeux seuls que je tiens mon savoir.
Ces astres éternels d'avance me font voir,
Le jour où tu voudras renouveler ton être,

La beauté reflourir avec la loyauté.
Mais sinon avec toi l'on verra disparaître
Et la loyauté fière et la douce beauté.

Not from the stars do I my judgement pluck;
And yet methinks I have Astronomy,
But not to tell of good or evil luck,
Of plagues, of dearths, or seasons' quality;

Nor can I fortune to brief minutes tell,
Pointing to each his thunder, rain and wind,
Or say with princes if it shall go well
By oft predict that I in heaven find:

But from thine eyes my knowledge I derive,
And, constant stars, in them I read such art
As truth and beauty shall together thrive,
If from thyself, to store thou wouldst convert;

Or else of thee this I prognosticate:
Thy end is truth's and beauty's doom and date.

XV

Lorsque je vois que tout ce qui croît sur la terre
Ne garde sa splendeur que pendant un moment,
Et que les astres font régir chaque élément
De ce vaste univers par la loi du mystère ;

Lorsque je réfléchis qu'un même caractère
Unit l'homme à la plante et que le vêtement
Dont tous deux sont si fiers s'use fatalement
Jusqu'au jour où l'oubli les plonge en son cratère ;

Tant d'instabilité m'emplit alors d'émoi ;
Votre beauté surgit plus riche devant moi,
Et, sachant que le temps quelque jour fera rage

Pour transformer en nuit votre jeune soleil,
Contre lui j'entre en guerre et, sans cesse en éveil,
Je vous greffe à nouveau, sitôt qu'il vous outrage.

When I consider every thing that grows
Holds in perfection but a little moment,
That this huge stage presenteth nought but shows
Whereon the stars in secret influence comment;

When I perceive that men as plants increase,
Cheered and checked even by the self-same sky,
Vaunt in their youthful sap, at height decrease,
And wear their brave state out of memory;

Then the conceit of this inconstant stay
Sets you most rich in youth before my sight,
Where wasteful Time debateth with decay
To change your day of youth to sullied night,

And all in war with Time for love of you,
As he takes from you, I engraft you new.

XVI

Autant que de l'airain fussent-ils résistants,
 Mes vers du noir déclin ne vous sauveront guère.
 C'est par d'autres moyens qu'il faut faire la guerre
 A ce tyran qui se nomme le Temps.

Vous êtes au sommet de vos plus beaux instants ;
 En s'ornant de vos fleurs, plus d'un vierge parterre
 Ferait très volontiers votre portrait sincère,
 Bien mieux que l'art subtil de peintres éclatants.

C'est ainsi que prendront une forme vivante
 Ces deux choses qu'en vain ma muse bégayante
 Où l'indigne pinceau voudraient perpétuer :

Votre beauté de corps, votre noblesse d'âme
 En la communiquant, loin de diminuer,
 Vous verrez à jamais perdurer votre flamme !

But wherefore do not you a mightier way
 Make war upon this bloody tyrant, Time?
 And fortify your self in your decay
 With means more blessed than my barren rhyme?

Now stand you on the top of happy hours,
 And many maiden gardens, yet unset,
 With virtuous wish would bear you living flowers,
 Much liker than your painted counterfeit:

So should the lines of life that life repair,
 Which this, Time's pencil, or my pupil pen,
 Neither in inward worth nor outward fair,
 Can make you live your self in eyes of men.

To give away yourself, keeps yourself still,
 And you must live, drawn by your own sweet skill.

XVII

Qui donc, dans l'avenir, à mes vers voudra croire
 Si de vous, de vous seul, on les trouve remplis ?
 Et que sont-ils pourtant ? Juste une tombe noire
 Où vos dons les plus beaux restent ensevelis.

Si ma muse pouvait exprimer voire gloire,
 Dénombrer un par un vos charmes accomplis.
 On dirait : « Ce poète invente quelque histoire ;
 Le ciel ne sème pas ici-bas de tels lis. »

Et l'on relèguerait mes vers jaunis par l'âge.
 Au méprisable rang d'un simple radotage.
 Pour avoir fait de vous l'éloge que je dois,

Je serais à coup sûr accusé de folie !
 Tandis qu'en appelant un enfant à la vie,
 En mes vers et en lui vous revivriez deux fois !

Who will believe my verse in time to come,
 If it were fill'd with your most high deserts?
 Though yet heaven knows it is but as a tomb
 Which hides your life, and shows not half your parts.

If I could write the beauty of your eyes,
 And in fresh numbers number all your graces,
 The age to come would say 'This poet lies;
 Such heavenly touches ne'er touch'd earthly faces.'

So should my papers, yellow'd with their age,
 Be scorn'd, like old men of less truth than tongue,
 And your true rights be term'd a poet's rage
 And stretched metre of an antique song:

But were some child of yours alive that time,
 You should live twice, in it, and in my rhyme.

XVIII

Pourquoi t'appellerais-je un matin de printemps ?
 Auprès de ta douceur, la sienne est bien fragile !
 Sur les bourgeons de mai soufflent les durs autans²,
 Et le printemps trop bref rapidement s'exile.

Les rayons du soleil tantôt sont éclatants
 Et tantôt leur splendeur divine s'obnubile.
 Toute beauté déchoit ; au bout de peu d'instant,
 L'accident ou le cours des choses la mutile ;

Mais ton printemps à toi ne se flétrira pas ;
 Tu seras éternel, et jamais la mort sombre
 Ne pourra se flatter de t'avoir dans son ombre.

Mes vers te permettront de braver le trépas
 Et tu vivras autant que vivront les royaumes,
 Aussi longtemps qu'au jour s'ouvriront des yeux
 d'hommes.

Shall I compare thee to a summer's day?
 Thou art more lovely and more temperate:
 Rough winds do shake the darling buds of May,
 And summer's lease hath all too short a date:

Sometime too hot the eye of heaven shines,
 And often is his gold complexion dimm'd;
 And every fair from fair sometime declines,
 By chance or nature's changing course untrimm'd;

But thy eternal summer shall not fade
 Nor lose possession of that fair thou owest;
 Nor shall Death brag thou wander'st in his shade,
 When in eternal lines to time thou growest:

So long as men can breathe or eyes can see,
 So long lives this and this gives life to thee.

XIX

O Temps, force la terre à manger ses enfants :
 Brise les crocs aigus du tigre sanguinaire ;
 Allume le bûcher du phénix centenaire
 Émousse du lion les ongles triomphants.

Change en âpres hivers les étés étouffants
 Au gré capricieux de ta course légère ;
 De l'univers détruis la splendeur passagère,
 Mais d'accomplir ce crime, oh! Je te le défends :

Au front de mon ami ne creuse aucune ligne ;
 Que tes heures sur lui ne laissent rien d'indigne !
 Pour qu'il serve plus tard de type de beauté,

Préserve-le toujours de toute atteinte impure.
 Mais non ! Vieillard stupide acharne ton injure,
 Par mes vers sa jeunesse aura l'éternité.

Devouring Time, blunt thou the lion's paws,
 And make the earth devour her own sweet brood;
 Pluck the keen teeth from the fierce tiger's jaws,
 And burn the long-liv'd phoenix, in her blood;

Make glad and sorry seasons as thou fleet'st,
 And do whate'er thou wilt, swift-footed Time,
 To the wide world and all her fading sweets;
 But I forbid thee one most heinous crime:

O! carve not with thy hours my love's fair brow,
 Nor draw no lines there with thine antique pen;
 Him in thy course untainted do allow
 For beauty's pattern to succeeding men.

Yet, do thy worst old Time: despite thy wrong,
 My love shall in my verse ever live young.

² Vent d'orage qui souffle du sud.

XX

O toi, maître-maîtresse adoré de mon cœur,
 Ton visage céleste est celui d'une femme,
 Et des femmes encor tu portes la douce âme,
 Mais du moins dans la tienne il n'est rien de trompeur.

Ton regard est plus pur et plus franc que le leur ;
 Il ne sait prodiguer aucune œillade infâme.
 Homme, l'homme aussi bien que la femme t'acclame,
 Car tu subjugués tout par ton charme vainqueur.

Après t'avoir donné la forme féminine,
 La nature, changeant ta structure divine,
 T'orna d'un attribut qui prive mon désir

Du droit de s'arrêter sur ta chair admirable.
 Aux femmes verse donc des torrents de plaisir :
 Il me suffit d'avoir ton amour immuable !

A woman's face with nature's own hand painted,
 Hast thou, the master mistress of my passion;
 A woman's gentle heart, but not acquainted
 With shifting change, as is false women's fashion:

An eye more bright than theirs, less false in rolling,
 Gilding the object whereupon it gazeth;
 A man in hue all hues in his controlling,
 Which steals men's eyes and women's souls
 amazeth.

And for a woman wert thou first created;
 Till Nature, as she wrought thee, fell a-doting,
 And by addition me of thee defeated,
 By adding one thing to my purpose nothing.

But since she prick'd thee out for women's
 pleasure,
 Mine be thy love and thy love's use their treasure.

XXI

Je n'ai rien de commun avec tous ces poètes
 Qui peuvent s'exalter sur de simples portraits,
 Et qui, dans leur fureur de louer les attraits
 D'une amante, ont toujours cent comparaisons prêtes,

Accouplant à son nom, dans leurs plates sonnettes,
 La lune, le soleil, l'avril pimpant et frais,
 Les perles que la mer recèle en ses coffrets,
 Les plus riches trésors des immenses planètes.

Sincère est mon amour ; sincères soient mes vers !
 Et, si les flambeaux d'or qui brillent dans les airs
 Projettent plus d'éclat, du moins je puis prétendre

Que mon doux ami vaut le plus beau des humains.
 J'abandonne aux phraseurs les discours longs et vains ;
 A quoi bon vanter tant ce qu'on ne veut pas vendre ?

So is it not with me as with that Muse,
 Stirred by a painted beauty to his verse,
 Who heaven itself for ornament doth use
 And every fair with his fair doth rehearse,

Making a couplement of proud compare
 With sun and moon, with earth and sea's rich gems,
 With April's first-born flowers, and all things rare,
 That heaven's air in this huge rondure hems.

O! let me, true in love, but truly write,
 And then believe me, my love is as fair
 As any mother's child, though not so bright
 As those gold candles fixed in heaven's air:

Let them say more that like of hearsay well;
 I will not praise that purpose not to sell.

XXII

Tant que Jeunesse et toi vous serez du même âge,
 Mon miroir ne pourra prouver que je suis vieux.
 Je ne verrai la mort prête à clore mes yeux
 Que le jour où le temps creusera ton visage,

Car toute la beauté qui t'échut en partage
 N'est que le vêtement visible et radieux
 De mon cœur qui palpite en ton cœur précieux,
 Comment aurais-je donc pu vieillir davantage ?

Ainsi, mon bien-aimé, veille attentivement
 Sur toi comme je fais moi-même à tout moment,
 Car je garde ton cœur avec tout le soin tendre

Dont une mère entoure un nourrisson qui dort.
 Fais ton deuil de ton cœur quand le mien sera mort :
 Tu m'as donné le tien pour ne plus le reprendre.

My glass shall not persuade me I am old,
 So long as youth and thou are of one date;
 But when in thee time's furrows I behold,
 Then look I death my days should expiate.

For all that beauty that doth cover thee,
 Is but the seemly raiment of my heart,
 Which in thy breast doth live, as thine in me:
 How can I then be elder than thou art?

O! therefore love, be of thyself so wary
 As I, not for myself, but for thee will;
 Bearing thy heart, which I will keep so chary
 As tender nurse her babe from faring ill.

Presume not on thy heart when mine is slain,
 Thou gav'st me thine not to give back again.

XXIII

Semblable à cet acteur dont la timidité
 L'empêche tout à coup de soutenir son rôle ;
 Pareil au malheureux que la colère affole
 Et qui ne se sent plus qu'un cœur débilité,

Le doute me réduit à la stérilité.
 L'Amour ne m'entend plus réciter son symbole ;
 Sous mon amour trop fort mon être s'étiole
 Et succombe au lourd poids de son infinité.

Eh bien ! Que mes écrits, en leur muette glose,
 Interprètent du moins ce que te dit mon cœur !
 Ils sauront s'exprimer avec plus de chaleur

Que mes lèvres et mieux ils plaideront ma cause.
 Par eux tu comprendras l'amour silencieux :
 Seul, l'amour a le don d'entendre avec les yeux.

As an unperfect actor on the stage,
 Who with his fear is put beside his part,
 Or some fierce thing replete with too much rage,
 Whose strength's abundance weakens his own
 heart;

So I, for fear of trust, forget to say
 The perfect ceremony of love's rite,
 And in mine own love's strength seem to decay,
 O'ercharg'd with burthen of mine own love's
 might.

O! let my books be then the eloquence
 And dumb presagers of my speaking breast,
 Who plead for love, and look for recompense,
 More than that tongue that more hath more
 express'd.

O! learn to read what silent love hath writ:
 To hear with eyes belongs to love's fine wit.

XXIV

Lors mon œil se fit peintre. Ayant choisi mon cœur
 Pour toile, il y peignit ta beauté magnifique,
 Et mon corps, qui lui sert de cadre extérieur,
 Donne la perspective à ce tableau magique.

Ce qui de ce tableau fait un chef-d'œuvre unique,
 C'est qu'en l'artiste même on trouve sans erreur
 Ton fidèle portrait pendu dans la boutique
 De mon cœur que tes yeux vitrent de leur splendeur.

Quels services, vois donc, nos yeux ont su se rendre !
 Les miens t'ont dessiné du pinceau le plus tendre,
 Et pour que le soleil t'y vienne contempler.

Chacun des tiens orna mon cœur d'une fenêtre.
 Pourtant l'art de mes yeux devrait bien centupler :
 Tout juste peignent-ils ce que l'on voit paraître !

Mine eye hath play'd the painter and hath steel'd,
 Thy beauty's form in table of my heart;
 My body is the frame wherein 'tis held,
 And perspective it is best painter's art.

For through the painter must you see his skill,
 To find where your true image pictur'd lies,
 Which in my bosom's shop is hanging still,
 That hath his windows glazed with thine eyes.

Now see what good turns eyes for eyes have done:
 Mine eyes have drawn thy shape, and thine for me
 Are windows to my breast, where-through the sun
 Delights to peep, to gaze therein on thee;

Yet eyes this cunning want to grace their art,
 They draw but what they see, know not the heart.

XXV

Qu'ils se louent des honneurs et des titres qu'ils ont,
 Tous ceux-là qui sont nés sous une étoile heureuse !
 Si la Fortune fut pour moi moins généreuse,
 Je jouis d'un bonheur qui brave son affront.

Les favoris des rois, — ainsi les soucis font ! —
 Étalent au soleil leur livrée orgueilleuse ;
 Mais une tombe en eux d'elle-même se creuse,
 Car sous un froncement de sourcils ils mourront.

Le guerrier illustré par des combats notoires,
 S'il est défait un jour après mille victoires,
 Ne trouve plus son nom au livre de l'honneur,

Et de ses fiers exploits le souvenir s'efface.
 Que je suis donc heureux d'occuper une place
 — Aimant, étant aimé — qui m'exempte de peur !

Let those who are in favour with their stars
 Of public honour and proud titles boast,
 Whilst I, whom fortune of such triumph bars
 Unlook'd for joy in that I honour most.

Great princes' favourites their fair leaves spread
 But as the marigold at the sun's eye,
 And in themselves their pride lies buried,
 For at a frown they in their glory die.

The painful warrior famoused for fight,
 After a thousand victories once foiled,
 Is from the book of honour razed quite,
 And all the rest forgot for which he toiled:

Then happy I, that love and am beloved,
 Where I may not remove nor be removed.

XXVI

O Lord de mon amour, dont le mérite a su
 Plier mon dévouement sous ton cher vasselage,
 Accepte, tout au moins parce qu'il est issu
 De mon attachement, ce très humble message ;

Attachement si fort qu'à coup sûr mon langage,
 N'ayant pu l'exprimer, te laissera déçu.
 Malgré sa pauvreté, cependant je présage
 Qu'en l'abri de ton âme il sera bien reçu,

Jusqu'au jour incertain où l'étoile inconnue
 Qui dirige mon sort, sur la misère nue
 De mon amour voudra jeter un vêtement

Digne de l'amitié que tu me manifestes.
 J'oserai dire alors mon amour hautement,
 Mais, avant, je courrais des risques trop funestes.

Lord of my love, to whom in vassalage
 Thy merit hath my duty strongly knit,
 To thee I send this written embassage,
 To witness duty, not to show my wit:

Duty so great, which wit so poor as mine
 May make seem bare, in wanting words to show it,
 But that I hope some good conceit of thine
 In thy soul's thought, all naked, will bestow it:

Till whatsoever star that guides my moving,
 Points on me graciously with fair aspect,
 And puts apparel on my tottered loving,
 To show me worthy of thy sweet respect:

Then may I dare to boast how I do love thee;
 Till then, not show my head where thou mayst
 prove me.

XXVII

Quand, les membres brisés par mon vagabondage,
 Je crois m'acheminer vers le sommeil béni,
 Mon esprit à son tour entreprend un voyage
 Aussi dur que celui que mon corps a fourni.

Mes pensées, s'envolant par l'espace infini,
 Dévotement vers toi vont en pèlerinage,
 Et je fixe attristé, de mon regard terni,
 Cette nuit que l'aveugle a pour unique image.

Lors mon âme, devant mes yeux enténébrés,
 Dans la sinistre Nuit fait rayonner ton ombre
 Qui, comme un diamant, de ses feux diaprés

Éclaire et rajeunit sa vieille face sombre.
 Ainsi mon corps, le jour, et mon esprit, la nuit,
 Ne goûtent, grâce à toi, le repos avec fruit

Weary with toil, I haste me to my bed,
 The dear repose for limbs with travel tired;
 But then begins a journey in my head
 To work my mind, when body's work's expired:

For then my thoughts—from far where I abide—
 Intend a zealous pilgrimage to thee,
 And keep my drooping eyelids open wide,
 Looking on darkness which the blind do see:

Save that my soul's imaginary sight
 Presents thy shadow to my sightless view,
 Which, like a jewel hung in ghastly night,
 Makes black night beauteous, and her old face
 new.

Lo! thus, by day my limbs, by night my mind,
 For thee, and for myself, no quiet find.

XXVIII

Comment donc mon état deviendrait-il meilleur
 Lorsqu'à moi le repos se dérobe sans trêve,
 Lorsque, le mal du jour, la nuit le parachève,
 Lorsque pour moi tous deux ont la même rigueur ?

Quand ces ennemis-nés, unissant leur fureur,
 Pour me torturer mieux, tirent chacun leur glaive,
 Que l'un m'accable alors que l'autre en moi soulève
 Le regret d'accomplir loin de toi tel labeur ?

Pour lui plaire, je dis au jour que ta paupière,
 Quand le ciel est couvert, lui prête la lumière,
 Et je flatte à son tour la nuit en lui disant

Que tu dores le soir s'il ne brille aucun astre.
 Mais chaque jour m'apporte un chagrin plus cuisant
 Et, chaque nuit, la nuit agrandit mon désastre.

How can I then return in happy plight,
 That am debarred the benefit of rest?
 When day's oppression is not eas'd by night,
 But day by night and night by day oppress'd,

And each, though enemies to either's reign,
 Do in consent shake hands to torture me,
 The one by toil, the other to complain
 How far I toil, still farther off from thee.

I tell the day, to please him thou art bright,
 And dost him grace when clouds do blot the
 heaven:
 So flatter I the swart-complexion'd night,
 When sparkling stars twire not thou gild'st the
 even.

But day doth daily draw my sorrows longer,
 And night doth nightly make grief's length seem
 stronger.

XXIX

Lorsque, dans la disgrâce où me tient la Fortune,
 Seul, je verse des pleurs sur mon cruel destin ;
 Lorsque je me maudis, lassant, chaque matin,
 Un dieu qui n'entend pas de ma plainte importune ;

Beauté, talent, pouvoir, quand ma folle rancune
 Envie à tel ou tel son bien le moins certain,
 Tandis que mon orgueil, en son rêve hautain,
 De mes plus riches dons ne voit que la lacune ;

Si ton cher souvenir sur mes sombres regrets
 Vient épandre soudain la douceur de ses rais,
 Comme un chant d'alouette, à l'approche de l'aube,

En hymne mon bonheur s'envole vers les cieux,
 Car, ayant ton amour, il n'est pas sur le globe
 De rois dont les trésors soient aussi précieux.

When in disgrace with fortune and men's eyes
 I all alone beweep my outcast state,
 And trouble deaf heaven with my bootless cries,
 And look upon myself, and curse my fate,

Wishing me like to one more rich in hope,
 Featured like him, like him with friends possessed,
 Desiring this man's art, and that man's scope,
 With what I most enjoy contented least;

Yet in these thoughts my self almost despising,
 Haply I think on thee, and then my state,
 Like to the lark at break of day arising
 From sullen earth, sings hymns at heaven's gate;

For thy sweet love remembered such wealth brings
 That then I scorn to change my state with kings.

XXX

Tandis que ma pensée assigne devant elle
 Du passé douloureux le souvenir lointain,
 De plus d'un être aimé l'absence m'est cruelle
 Et mes regrets s'en vont aux jours coulés en vain.

Des pleurs mouillent mes yeux lorsque je me rappelle
 Ces amis que la mort a plongés dans son sein.
 Pour mes vieux maux j'endure une peine nouvelle,
 Et je gémis sur les cruautés du destin.

Je sens revivre en moi ma défunte détresse
 Et, douleur par douleur, péniblement je dresse
 Le compte, hélas ! Si lourd de mes malheurs passés,

Comme s'il me fallait le repayer encore !
 Mais dès qu'à toi je pense, ami, je ne déplore
 Plus de pertes, et mes chagrins sont effacés.

When to the sessions of sweet silent thought
 I summon up remembrance of things past,
 I sigh the lack of many a thing I sought,
 And with old woes new wail my dear time's
 waste:

Then can I drown an eye, unused to flow,
 For precious friends hid in death's dateless
 night,
 And weep afresh love's long since cancell'd
 woe,
 And moan the expense of many a vanish'd
 sight:

Then can I grieve at grievances foregone,
 And heavily from woe to woe tell o'er
 The sad account of fore-bemoaned moan,
 Which I new pay as if not paid before.

But if the while I think on thee, dear friend,
 All losses are restor'd and sorrows end.

XXXI

Ton sein s'est enrichi de ces cœurs précieux
 Dont l'apparente mort me remplit de tristesse.
 Je sens revivre en lui mon ancienne tendresse
 Et ces amis si chers que ne voient plus mes yeux.

Que de pleurs bien des fois, en ma noire détresse,
 M'arracha mon amour si tendrement pieux,
 Doux tribut de regrets à ces morts glorieux
 Qui sont venus former maintenant ta richesse !

De mes amours défunts ton corps est le tombeau.
 Chacun d'eux a voulu le parer du lambeau
 Qu'il a pris à mon être ainsi que d'un trophée ;

A toi seul désormais appartient tout ce bien.
 Tous ceux que j'ai chéris, un miracle de fée
 Les réunit en toi ; je suis, ainsi, tout tien !

Thy bosom is endeared with all hearts,
 Which I by lacking have supposed dead;
 And there reigns Love, and all Love's loving
 parts,
 And all those friends which I thought buried.

How many a holy and obsequious tear
 Hath dear religious love stol'n from mine eye,
 As interest of the dead, which now appear
 But things remov'd that hidden in thee lie!

Thou art the grave where buried love doth live,
 Hung with the trophies of my lovers gone,
 Who all their parts of me to thee did give,
 That due of many now is thine alone:

Their images I lov'd, I view in thee,
 And thou (all they) hast all the all of me.

XXXII

Ames jours bien remplis si tu survis jamais,
 — Lorsque la mort aura réduit mes os en cendre, —
 Et s'il t'arrive encore une fois de reprendre
 Ces médiocres vers que ton ami t'a faits,

Compare-les sans crainte aux produits plus parfaits
 Du siècle, et malgré qu'ils ne puissent se défendre ;
 Conserve-les du moins pour mon amitié tendre,
 Sinon pour la valeur de leurs faibles attraits.

Oh ! puisses-tu tenir seulement ce langage :
 « Oui, certes, si sa muse était née en cet âge,
 Elle eût fait un tout autre enfant, sûr à son tour

D'occuper un beau rang parmi ces chefs de file.
 Mais puisqu'il n'est plus là, je lirai pour leur style
 Les poètes meilleurs, et lui pour son amour. »

If thou survive my well-contented day,
 When that churl Death my bones with dust shall
 cover
 And shalt by fortune once more re-survey
 These poor rude lines of thy deceased lover,

Compare them with the bett'ring of the time,
 And though they be outstripped by every pen,
 Reserve them for my love, not for their rhyme,
 Exceeded by the height of happier men.

O! then vouchsafe me but this loving thought:
 'Had my friend's Muse grown with this growing
 age,
 A dearer birth than this his love had brought,
 To march in ranks of better equipage:

But since he died and poets better prove,
 Theirs for their style I'll read, his for his love.'

XXXIII

Oh ! J'ai vu bien des fois l'aurore glorieuse
 Caresser du regard la cime d'un coteau,
 Poser sur les prés verts sa bouche gracieuse
 Où transmuier en or l'argent d'un clair ruisseau,

Puis laisser tout à coup la nue injurieuse
 Venir la recouvrir de son brumeux rideau
 Et, déroband alors sa face radieuse,
 S'enfuir à l'Occident sous ce triste bandeau.

De même mon soleil, pendant le laps d'une aube,
 Fit flotter sur mon front la splendeur de sa robe.
 Néanmoins mon amour ne saurait s'offenser

De ce qu'il m'est caché par une nuit profonde,
 Car lorsque le ciel voit son soleil s'éclipser,
 Il peut en être ainsi des soleils de ce monde !

Full many a glorious morning have I seen
 Flatter the mountain tops with sovereign eye,
 Kissing with golden face the meadows green,
 Gilding pale streams with heavenly alchemy;

Anon permit the basest clouds to ride
 With ugly rack on his celestial face,
 And from the forlorn world his visage hide,
 Stealing unseen to west with this disgrace:

Even so my sun one early morn did shine,
 With all triumphant splendour on my brow;
 But out, alack, he was but one hour mine,
 The region cloud hath mask'd him from me now.

Yet him for this my love no whit disdaineth;
 Suns of the world may stain when heaven's sun
 staineth.

XXXIV

Pourquoi m'as-tu promis une belle journée
Et pourquoi m'as-tu fait sortir sans mon manteau,
Puisque je devais voir par un sombre rideau
De nuages impurs ta beauté profanée ?

Mais il ne suffit pas que, désempisonnée,
Elle sèche à présent mon front ruisselant d'eau ;
Le baume est vain qui peut cicatriser la peau,
Mais par qui la douleur n'est pas exterminée.

De même tes regrets me laissent mon chagrin
Et ne réparent point ton criminel larcin.
La peine qu'on en a bien faiblement soulage

Ceux-là que nous avons grièvement contristés.
Mais ces pleurs que l'amour répand sur ton visage
Sont des perles par où tes torts sont rachetés.

Why didst thou promise such a beauteous day,
And make me travel forth without my cloak,
To let base clouds o'ertake me in my way,
Hiding thy bravery in their rotten smoke?

'Tis not enough that through the cloud thou break,
To dry the rain on my storm-beaten face,
For no man well of such a salve can speak,
That heals the wound, and cures not the disgrace:

Nor can thy shame give physic to my grief;
Though thou repent, yet I have still the loss:
The offender's sorrow lends but weak relief
To him that bears the strong offence's cross.

Ah! but those tears are pearl which thy love sheds,
And they are rich and ransom all ill deeds.

XXXV

De tes méfaits pourtant ne sois pas attristé !
Les sources ont la boue et les roses l'épine ;
Le bourgeon, dans son sein, a le ver qui le mine ;
Chaque astre par la nue où l'éclipse est guetté.

Des fautes ici-bas nul ne fut exempté.
J'en fais une moi-même alors que je m'obstine
A comparer tes torts et que je récrimine
Contre moi pour couvrir ton infidélité.

Car je veux expliquer ta faute sensuelle
Et, me constituant ton zélé défenseur,
Contre mes intérêts je plaide avec ardeur.

La guerre entre ma haine et mon amour est telle
Que je sers de complice à ce larron charmant
Qui met à me voler un tel acharnement.

No more be grieved at that which thou hast done:
Roses have thorns, and silver fountains mud:
Clouds and eclipses stain both moon and sun,
And loathsome canker lives in sweetest bud.

All men make faults, and even I in this,
Authorizing thy trespass with compare,
Myself corrupting, salving thy amiss,
Excusing thy sins more than thy sins are;

For to thy sensual fault I bring in sense,
Thy adverse party is thy advocate,
And 'gainst myself a lawful plea commence:

Such civil war is in my love and hate,
That I an accessory needs must be,
To that sweet thief which sourly robs from me.

XXXVI

Lors même que nos cœurs restent indivisibles,
 Je t'avouerai pourtant qu'il faut nous séparer ;
 Ainsi sur mon front seul demeureront visibles
 Les stigmates honteux qui vinrent le tarer.

Le sort peut entre nous élever d'inflexibles
 Barrières, il peut bien, sans certes l'altérer,
 Voler à notre amour des heures indicibles :
 Un même respect doit tous deux nous entourer.

De te connaître encor il faut donc que je cesse
 Si je ne veux te voir rougir de ma bassesse.
 Et toi, tu ne peux plus montrer aux gens combien

Je te suis cher toujours sans t'abaisser toi-même.
 Mais ne fais pas cela ! Car à ce point je t'aime
 Que ton honneur, ainsi que tout ton être, est mien.

Let me confess that we two must be twain,
 Although our undivided loves are one:
 So shall those blots that do with me remain,
 Without thy help, by me be borne alone.

In our two loves there is but one respect,
 Though in our lives a separable spite,
 Which though it alter not love's sole effect,
 Yet doth it steal sweet hours from love's delight.

I may not evermore acknowledge thee,
 Lest my bewailed guilt should do thee shame,
 Nor thou with public kindness honour me,
 Unless thou take that honour from thy name:

But do not so, I love thee in such sort,
 As thou being mine, mine is thy good report.

XXXVII

Tel un père, tombé dans la décrépitude,
 Admire que son fils prouve sa jeune ardeur,
 Moi qui fus par le sort couvert de turpitude,
 Je me console avec l'ombre de ta grandeur.

Beauté, naissance, esprit, parmi la multitude
 Des biens dont on peut être ici-bas possesseur,
 C'est celui qui reflète en toi sa plénitude,
 Quel qu'il soit, sous lequel je viens mettre mon cœur.

Je ne suis plus alors boiteux, ni misérable,
 Ni l'objet du mépris. Ta sève inépuisable
 M'alimente sans fin de son suc généreux

Et sur mon front un peu de ta gloire rayonne !
 Choisis donc le meilleur ; mon désir te le donne.
 Or, il est exaucé. Je suis dix fois heureux !

As a decrepit father takes delight
 To see his active child do deeds of youth,
 So I, made lame by Fortune's dearest spite,
 Take all my comfort of thy worth and truth;

For whether beauty, birth, or wealth, or wit,
 Or any of these all, or all, or more,
 Entitled in thy parts, do crowned sit,
 I make my love engrafted to this store:

So then I am not lame, poor, nor despis'd,
 Whilst that this shadow doth such substance give
 That I in thy abundance am suffic'd,
 And by a part of all thy glory live.

Look what is best, that best I wish in thee:
 This wish I have; then ten times happy me!

XXXVIII

Toi vivant, comment donc ma Muse serait-elle
En peine d'un sujet, alors que c'est ton cœur
Qui fournit à mes vers une substance telle
Que le papier ne sait en rendre la douceur ?

A toi seul dis merci si jamais, ô bonheur !
Une ligne de moi peut te paraître belle.
Qui pourrait demeurer muet en sa torpeur
Lorsque tu fais jaillir la divine étincelle ?

Sois la dixième Muse, inspirant dix fois mieux
Que les Neuf que priaient autrefois nos aïeux.
Et celui-là fera des strophes admirables,

Contemptrices des temps, qui saura t'invoquer !
Si l'on se plaît plus tard à mes vers misérables,
La louange, à toi seul de la revendiquer !

How can my muse want subject to invent,
While thou dost breathe, that pour'st into my verse
Thine own sweet argument, too excellent
For every vulgar paper to rehearse?

O! give thy self the thanks, if aught in me
Worthy perusal stand against thy sight;
For who's so dumb that cannot write to thee,
When thou thy self dost give invention light?

Be thou the tenth Muse, ten times more in worth
Than those old nine which rhymers invoke;
And he that calls on thee, let him bring forth
Eternal numbers to outlive long date.

If my slight muse do please these curious days,
The pain be mine, but thine shall be the praise.

XXXIX

Comment puis-je chanter noblement ton mérite
Quand je retrouve en toi tout ce que j'ai de bon ?
Et pourquoi me louer, puisque, de fait, c'est mon
Éloge personnel qui sous le tien s'abrite ?

A vivre séparés cela seul nous invite :
Il faut que nos amours défassent le chaînon
Qui les unit afin qu'à ton glorieux nom
Je puisse alors payer un tribut sans limite.

Absence ! Tu serais le pire des tourments
Sans tes amers loisirs qui font que, par moments,
J'évoque mon amour en un rêve céleste

Où le temps disparaît comme sous un linceul :
— Si tu ne fondais pas deux êtres en un seul
Pour que celui qui part louât celui qui reste !

O! How thy worth with manners may I sing,
When thou art all the better part of me?
What can mine own praise to mine own self
bring?
And what is't but mine own when I praise thee?

Even for this, let us divided live,
And our dear love lose name of single one,
That by this separation I may give
That due to thee which thou deserv'st alone.

O absence! what a torment wouldst thou prove,
Were it not thy sour leisure gave sweet leave,
To entertain the time with thoughts of love,
Which time and thoughts so sweetly doth
deceive,

And that thou teachest how to make one twain,
By praising him here who doth hence remain.

XL

Prends toutes mes amours ! Prends-les, je le préfère :
 Qu'auras-tu désormais de plus qui ne fût tien ?
 Nul amour, quel qu'il soit, ne te paraît sincère ;
 Déjà tu possédais tout ce qui m'appartient.

Je n'aurais pas le droit de me montrer sévère
 Si c'est par amour seul que tu me prends mon bien,
 Mais je te blâmerais, pour ton erreur amère,
 De chercher à goûter ce que tu tiens pour rien.

De grand cœur cependant, cher voleur, je te passe
 Sur mon maigre trésor de faire ainsi main basse,
 Bien qu'on supporte, hélas ! D'un cœur moins affermi,

L'injure de l'amour que les coups de la haine.
 Lascif qui vêts le mal d'une grâce certaine,
 Malgré tous tes dédains, je reste ton ami !

Take all my loves, my love, yea take them all;
 What hast thou then more than thou hadst before?
 No love, my love, that thou mayst true love call;
 All mine was thine, before thou hadst this more.

Then, if for my love, thou my love receivest,
 I cannot blame thee, for my love thou usest;
 But yet be blam'd, if thou thy self deceivest
 By wilful taste of what thyself refuseth.

I do forgive thy robbery, gentle thief,
 Although thou steal thee all my poverty:
 And yet, love knows it is a greater grief
 To bear love's wrong, than hate's known injury.

Lascivious grace, in whom all ill well shows,
 Kill me with spites yet we must not be foes.

XLI

Tous ces gentils péchés que commet ton caprice,
 Lorsque parfois je suis exilé de ton cœur,
 S'expliquent quand on a ton âge et ta splendeur,
 Car la tentation, où que tu sois, se glisse.

Ton exquise beauté promet un tel délice
 Que volontiers chacun s'en ferait le voleur.
 Et puis, quel fils de femme aurait l'étrange humeur
 D'éluder les désirs de son adoratrice ?

Mais, hélas ! Pourquoi donc n'as-tu pas respecté
 Mon domaine et n'as-tu pas grondé ta beauté
 Et ta jeunesse errante, alors que le parjure

T'a fait du même coup violer double foi :
 La sienne, car ton charme a su la rendre impure ;
 La mienne, car tu fus déloyal envers moi !

Those pretty wrongs that liberty commits,
 When I am sometime absent from thy heart,
 Thy beauty, and thy years full well befits,
 For still temptation follows where thou art.

Gentle thou art, and therefore to be won,
 Beauteous thou art, therefore to be assail'd;
 And when a woman woos, what woman's son
 Will sourly leave her till he have prevail'd?

Ay me! but yet thou might'st my seat forbear,
 And chide thy beauty and thy straying youth,
 Who lead thee in their riot even there
 Where thou art forced to break a twofold truth:—

Hers by thy beauty tempting her to thee,
 Thine by thy beauty being false to me.

XLII

Tout mon chagrin n'est pas qu'elle soit ta maîtresse,
— Et l'on sait cependant combien je l'adorais !
Mais qu'elle te possède, oh ! Voilà ma détresse
Et la perte d'amour qui me touche de près.

Voici comment tous deux je vous excuserais :
Tu l'aimes, la sachant l'objet de ma tendresse ;
Elle, de son côté, me trompe sans regrets,
Sachant que c'est à moi que ton amour s'adresse.

Si je la perds, c'est toi qui vas en profiter ;
Si je te perds, ma perte est un gain sûr pour elle ;
Si je vous perds tous deux, comme je puis compter

Vous voir toujours unis, ma peine est moins cruelle.
Mais puisque je ne fais vraiment qu'un avec toi,
Ô douce flatterie, elle n'aime que moi !

That thou hast her it is not all my grief,
And yet it may be said I loved her dearly;
That she hath thee is of my wailing chief,
A loss in love that touches me more nearly.

Loving offenders thus I will excuse ye:
Thou dost love her, because thou know'st I love
her;
And for my sake even so doth she abuse me,
Suffering my friend for my sake to approve her.

If I lose thee, my loss is my love's gain,
And losing her, my friend hath found that loss;
Both find each other, and I lose both twain,
And both for my sake lay on me this cross:

But here's the joy; my friend and I are one;
Sweet flattery! then she loves but me alone.

XLIII

C'est alors qu'ils sont clos que mes yeux voient le
mieux.

Dans le jour, il n'est rien qui puisse les séduire,
Mais quand, pendant la nuit, en rêve je t'admire,
Leur pouvoir tout à coup devient prodigieux.

Toi dont l'ombre commande aux ténèbres de luire,
Puisqu'elle brille ainsi devant de mornes yeux,
Quel émerveillement si ton corps radieux
Pouvait, à la clarté du grand jour, se produire ?

Combien, dis-je, mes yeux seraient plus stupéfaits
Si dans le jour vivant, tu leur apparaissais,
Puisqu'en la sombre nuit ta beauté mutilée,

Malgré le lourd sommeil, les enivre à ce point !
Le jour est une nuit quand je ne te vois point
Et ma nuit est un jour lorsque tu l'as peuplée !

When most I wink, then do mine eyes best see,
For all the day they view things unrespected;
But when I sleep, in dreams they look on thee,
And darkly bright, are bright in dark directed.

Then thou, whose shadow shadows doth make
bright,
How would thy shadow's form form happy
show
To the clear day with thy much clearer light,
When to unseeing eyes thy shade shines so!

How would, I say, mine eyes be blessed made
By looking on thee in the living day,
When in dead night thy fair imperfect shade
Through heavy sleep on sightless eyes doth stay!

All days are nights to see till I see thee,
And nights bright days when dreams do show
thee me.

XLIV

Si mon être grossier était fait de pensée,
Et non de lourde chair, je me transporterais,
Malgré l'espace, au point où tu te trouverais,
Et ma marche par rien ne serait menacée.

Je serais près de toi lorsque je foulerais
La terre qu'aucun pied humain n'aurait pressée ;
Tout mont serait franchi, toute mer traversée
Par mon désir sitôt que je l'éprouverais.

Mais ce qui, loin de toi, mine mon existence,
C'est de ne pouvoir pas abolir la distance,
Et que, tel que je suis, formé de terre et d'eau,

J'aie à subir du Temps la volonté hautaine.
Aussi bien de ce corps ne sort-il qu'un ruisseau
De pleurs, symbole amer de notre double peine.

If the dull substance of my flesh were thought,
Injurious distance should not stop my way;
For then despite of space I would be brought,
From limits far remote, where thou dost stay.

No matter then although my foot did stand
Upon the farthest earth remov'd from thee;
For nimble thought can jump both sea and land,
As soon as think the place where he would be.

But, ah! thought kills me that I am not thought,
To leap large lengths of miles when thou art gone,
But that so much of earth and water wrought,
I must attend time's leisure with my moan;

Receiving nought by elements so slow
But heavy tears, badges of either's woe.

XLV

Mes autres éléments, l'air et le feu vivace,
— Le premier, ma pensée, et l'autre, mon désir !
Accourent vers l'endroit qu'il t'a plu de choisir,
Et, présents et absents, ils glissent dans l'espace.

Mais, pour aller à toi, dès qu'il a vu partir
Ces tendres messagers d'amour que rien ne lasse,
Mon être, ainsi réduit de moitié dans sa masse,
Sent un chagrin de mort sur lui s'appesantir.

Et si la vie en moi peut ensuite renaître,
Ce n'est qu'à leur retour lorsque je puis connaître,
Par mes ambassadeurs, l'état de ta santé.

Leur message reçu, je suis tout à la joie,
Mais elle est courte, hélas ! Bientôt je les renvoie
Encore, et de nouveau me voilà tourmenté.

The other two, slight air, and purging fire
Are both with thee, wherever I abide;
The first my thought, the other my desire,
These present-absent with swift motion slide.

For when these quicker elements are gone
In tender embassy of love to thee,
My life, being made of four, with two alone
Sinks down to death, oppress'd with melancholy;

Until life's composition be recured
By those swift messengers return'd from thee,
Who even but now come back again, assured
Of thy fair health, recounting it to me:

This told, I joy; but then no longer glad,
I send them back again, and straight grow sad.

XLVI

Mes yeux contre mon cœur se battent avec rage
 Pour savoir qui des deux devra te posséder.
 Mes yeux veulent défendre à mon cœur ton visage,
 Mais mon cœur, à bon droit, refuse de céder.

Mon cœur dit qu'il te tient comme dans une cage
 Où des yeux de cristal ne sauraient accéder ;
 De leur côté, mes yeux disent que ton image
 En eux seuls n'a jamais cessé de résider.

Lors, il s'est réuni, pour clore la dispute,
 Un jury de penseurs, tous tenanciers du cœur,
 Qui rendit ce verdict très net dont la teneur,

Déterminant les parts, put apaiser la lutte :
 Mes yeux ont obtenu tous droits sur ta beauté,
 Mais ton cœur à mon cœur en entier est resté.

Mine eye and heart are at a mortal war,
 How to divide the conquest of thy sight;
 Mine eye my heart thy picture's sight would bar,
 My heart mine eye the freedom of that right.

My heart doth plead that thou in him dost lie,
 A closet never pierc'd with crystal eyes,
 But the defendant doth that plea deny,
 And says in him thy fair appearance lies.

To 'cide this title is impannelled
 A quest of thoughts, all tenants to the heart;
 And by their verdict is determined
 The clear eye's moiety, and the dear heart's part:

As thus: mine eye's due is thine outward part,
 And my heart's right, thine inward love of heart.

XLVII

Depuis lors yeux et cœur sont ligués, et entre eux
 Volontiers maintenant ils se rendent service.
 Si mes yeux d'un regard implorent le délice
 Ou si mon cœur s'étouffe en soupirs trop nombreux,

Mes yeux de ta beauté vont se repaître, heureux
 De convier mon cœur à ce banquet factice ;
 C'est mon cœur, d'autres fois, qui trouve qu'en
 justice

Ils doivent partager ses rêves amoureux.

Ainsi par ton visage ou bien par ma tendresse,
 Même absent, près de moi tu demeures sans cesse,
 Car ma pensée est là qui te garde en tout temps,

Et, si le hasard fait que le sommeil l'enchaîne,
 Ton image surgit et l'éveille sans peine,
 Et aussitôt mon cœur et mes yeux sont contents.

Betwixt mine eye and heart a league is took,
 And each doth good turns now unto the other:
 When that mine eye is famish'd for a look,
 Or heart in love with sighs himself doth smother,

With my love's picture then my eye doth feast,
 And to the painted banquet bids my heart;
 Another time mine eye is my heart's guest,
 And in his thoughts of love doth share a part:

So, either by thy picture or my love,
 Thy self away, art present still with me;
 For thou not farther than my thoughts canst
 move,

And I am still with them, and they with thee;

Or, if they sleep, thy picture in my sight
 Awakes my heart, to heart's and eyes' delight.

XLVIII

Avec quel soin prudent je serrai sous verrous,
 Quand je partis jusqu'à la moindre bagatelle
 Pour la reprendre, un jour, en l'asile fidèle
 Où j'entendais la mettre à l'abri des filous !

Mais toi qui fais pâlir tout l'éclat des bijoux,
 O toi mon seul bonheur, quelle peine cruelle
 Tu me fais endurer : une main criminelle
 Peut te ravir, trésor dont je suis si jaloux !

Je n'ai su t'enfermer dans aucune cassette,
 Sauf en celle où je sens ta présence secrète,
 Mais où, toi, tu n'es pas — dans l'écrit de mon cœur

Que tu peux habiter ou quitter à ta guise.
 Même là, je crains bien qu'on ne me dévalise :
 Un butin d'un tel prix tente même l'honneur !

How careful was I when I took my way,
 Each trifle under truest bars to thrust,
 That to my use it might unused stay
 From hands of falsehood, in sure wards of trust!

But thou, to whom my jewels trifles are,
 Most worthy comfort, now my greatest grief,
 Thou best of dearest, and mine only care,
 Art left the prey of every vulgar thief.

Thee have I not lock'd up in any chest,
 Save where thou art not, though I feel thou art,
 Within the gentle closure of my breast,
 From whence at pleasure thou mayst come and part;

And even thence thou wilt be stol'n I fear,
 For truth proves thievish for a prize so dear.

XLIX

Contre le temps, s'il vient jamais, où mes défauts
 Ne trouveront en toi qu'un juge impitoyable,
 Où ton amour, faisant un calcul raisonnable,
 M'aura de son dernier compte réglé le taux.

Où d'un regard tes yeux, ces célestes flambeaux,
 A peine me feront l'aumône misérable,
 Où, pour justifier ton changement coupable,
 Tu chercheras en toi des arguments nouveaux.

Contre ce temps, d'avance, hélas ! je me résigne
 Et, pour mettre le droit entier de ton côté,
 Je vais jusqu'à lever la main contre moi-même.
 Tu peux me laisser donc sans illégalité,
 Car je n'allègue point de raisons pour qu'on m'aime.

Against that time, if ever that time come,
 When I shall see thee frown on my defects,
 When as thy love hath cast his utmost sum,
 Called to that audit by advis'd respects;

Against that time when thou shalt strangely pass,
 And scarcely greet me with that sun, thine eye,
 When love, converted from the thing it was,
 Shall reasons find of settled gravity;

Against that time do I ensconce me here,
 Within the knowledge of mine own desert,
 And this my hand, against my self uprear,
 To guard the lawful reasons on thy part:

To leave poor me thou hast the strength of laws,
 Since why to love I can allege no cause.

L

Comme sur mon chemin la marche est difficile
 Quand, près de l'endroit où je vais contre mon gré,
 Par ces mots tout à coup je me sens atterré :
 « Vois donc ! De ton ami t'éloigne un nouveau mille ! »

Partageant ma douleur, ma bête va, débile,
 Et succombe au lourd poids d'un faix exagéré.
 On croirait que, d'instinct, le coursier a flairé
 Que j'en veux à son pas rapide qui m'exile !

L'éperon que ma rage enfonce dans son flanc
 Ne parvient même plus à réveiller son sang !
 Il répond d'une plainte, hélas ! Plus meurtrière

Pour moi que l'éperon ne fut cruel pour lui,
 Car elle me fait voir, sur le chemin enfui,
 Mon chagrin en avant et ma joie en arrière.

How heavy do I journey on the way,
 When what I seek, my weary travel's end,
 Doth teach that ease and that repose to say,
 'Thus far the miles are measured from thy friend!'

The beast that bears me, tired with my woe,
 Plods dully on, to bear that weight in me,
 As if by some instinct the wretch did know
 His rider lov'd not speed being made from thee.

The bloody spur cannot provoke him on,
 That sometimes anger thrusts into his hide,
 Which heavily he answers with a groan,
 More sharp to me than spurring to his side;

For that same groan doth put this in my mind,
 My grief lies onward, and my joy behind.

LI

Voici comment, d'un mot, l'excuse mon amour
 Lorsque de la lenteur de ma bête il s'irrite :
 « Pourquoi presser le pas puisqu'hélas !
 Je te quitte ? Si je dois me hâter, que ce soit au
 retour.

Ma monture aura-t-elle une raison, ce jour,
 Si je trouve encor trop paresseuse sa fuite ?
 Car alors, même auvent, pour qu'il aille plus vite,
 Mon éperon ferait sentir son dur labour.

Aussi bien mon désir, coursier incomparable
 Que l'Amour enfanta, dans sa fougue admirable,
 Tiendrait-il en échec n'importe quel cheval.

Et j'aurai pour ma rosse une excuse nouvelle.
 « Puisqu'à t'abandonner elle était si rebelle,
 Moi, je courrai vers toi ; que son pas reste égal ! »

Thus can my love excuse the slow offence
 Of my dull bearer when from thee I speed:
 From where thou art why should I haste me
 thence?
 Till I return, of posting is no need.

O! what excuse will my poor beast then find,
 When swift extremity can seem but slow?
 Then should I spur, though mounted on the
 wind,
 In winged speed no motion shall I know,

Then can no horse with my desire keep pace.
 Therefore desire, (of perfect'st love being made)
 Shall neigh, no dull flesh, in his fiery race;
 But love, for love, thus shall excuse my jade-

Since from thee going, he went wilful-slow,
 Towards thee I'll run, and give him leave to go.

LII

Je suis comme le riche assuré de pouvoir
Retrouver son trésor en ses coffres fidèles
Et qui n'émousse pas, par de continuelles
Visites, le plaisir qu'il goûte à l'aller voir.

C'est ainsi que l'on trouve, en les voyant échoir
Moins fréquentes dans l'an, les fêtes bien plus belles ;
— Les pierres d'un collier, lorsqu'il existe entre elles
Plus d'espace, se font de même mieux valoir.

En vous gardant pour moi, le Temps est ma cassette,
L'armoire où j'ai fermé mon beau manteau de fête,
Et j'attends le moment de désenfermer,

Pour l'étaler encor, votre magnificence.
Heureux êtes-vous donc, vous qui pouvez donner,
Présent, tant de bonheur : — absent, tant d'espérance !

So am I as the rich, whose blessed key,
Can bring him to his sweet up-locked treasure,
The which he will not every hour survey,
For blunting the fine point of seldom pleasure.

Therefore are feasts so solemn and so rare,
Since, seldom coming in the long year set,
Like stones of worth they thinly placed are,
Or captain jewels in the carcanet.

So is the time that keeps you as my chest,
Or as the wardrobe which the robe doth hide,
To make some special instant special-blest,
By new unfolding his imprison'd pride.

Blessed are you whose worthiness gives scope,
Being had, to triumph; being lacked, to hope.

LIII

Pour réunir ainsi tant d'aspects dissemblables,
Oh ! De quelle substance avez-vous été fait ?
Alors que chacun n'a que sa forme, en effet,
Vous pouvez, n'étant qu'un, en montrer d'innombrables.

Qu'on décrive Adonis, et son pauvre portrait
N'imité que de loin vos traits inexprimables !
Si d'Hélène l'on peint les lignes admirables,
La Grèce en vous revit sous son type parfait !

Qu'on parle du printemps et du fertile automne
L'un de votre beauté magnifique rayonne,
De votre bonté l'autre est le reflet jaloux.

Nous vous reconnaissons dans toute transcendance ;
Toute grâce visible est un fragment de vous,
Mais ce qui n'appartient qu'à vous, c'est la constance !

What is your substance, whereof are you made,
That millions of strange shadows on you tend?
Since every one hath, every one, one shade,
And you but one, can every shadow lend.

Describe Adonis, and the counterfeit
Is poorly imitated after you;
On Helen's cheek all art of beauty set,
And you in Grecian tires are painted new:

Speak of the spring, and foison of the year,
The one doth shadow of your beauty show,
The other as your bounty doth appear;
And you in every blessed shape we know.

In all external grace you have some part,
But you like none, none you, for constant heart.

LIV

C'est par la Vérité que la Beauté s'augmente ;
 C'est d'elle qu'elle acquiert un prix encor plus grand.
 Ainsi par sa senteur la rose nous éprend
 Bien mieux que par l'éclat de sa robe charmante.

La fleur de l'égantier est presque ressemblante ;
 Le dard de son épine est aussi pénétrant,
 Et quand l'été déclôt son bourgeon transparent,
 La grâce sur son front s'étale aussi brillante.

Mais, comme sa beauté n'est qu'un ornement vain,
 Elle vit, se flétrit et meurt dans le dédain.
 Au contraire, la rose, après elle, nous laisse

Un suc qui donnera le parfum le plus doux.
 Ainsi, sur le déclin, en sera-t-il de vous :
 Mes vers distilleront votre exquise jeunesse !

O! how much more doth beauty beauteous seem
 By that sweet ornament which truth doth give.
 The rose looks fair, but fairer we it deem
 For that sweet odour, which doth in it live.

The canker blooms have full as deep a dye
 As the perfumed tincture of the roses,
 Hang on such thorns, and play as wantonly
 When summer's breath their masked buds
 discloses:

But, for their virtue only is their show,
 They live unwoo'd, and unrespected fade;
 Die to themselves. Sweet roses do not so;
 Of their sweet deaths are sweetest odours made:

And so of you, beauteous and lovely youth,
 When that shall vade, my verse distills your truth.

LV

Quand les palais de marbre, aux dômes éclatants.
 Seront en poudre, alors ces vers vivront encore,
 Et par eux vous luirez comme une jeune aurore,
 Plus vierge que le roc des souillures du temps.

Les bronzes s'abattront au choc des combattants ;
 Les toits ne verront plus le soleil qui les dore,
 Mais la flamme et le fer sur votre nom sonore
 Acharneront en vain leurs efforts persistants.

Et vous marcherez fier au-devant des injures,
 De l'oubli, de la mort, et les races futures
 Vous reverront avec votre éclat printanier.

Ainsi, sous les regards de tout ce qui vous aime,
 Vous vivrez dans mes vers jusqu'au moment
 suprême
 Où l'heure sonnera du jugement dernier !

Not marble, nor the gilded monuments
 Of princes, shall outlive this powerful rhyme;
 But you shall shine more bright in these
 contents
 Than unswept stone, besmear'd with sluttish
 time.

When wasteful war shall statues overturn,
 And broils root out the work of masonry,
 Nor Mars his sword, nor war's quick fire shall
 burn
 The living record of your memory.

'Gainst death, and all oblivious enmity
 Shall you pace forth; your praise shall still find
 room
 Even in the eyes of all posterity
 That wear this world out to the ending doom.

So, till the judgment that yourself arise,
 You live in this, and dwell in lovers' eyes.

LVI

Si tu veux, doux Amour, garder ta flamme entière,
Renouvelle ta force, et qu'en toi le désir,
Telle la faim toujours prête à nous ressaisir,
Ne cesse de renaître en son ardeur première.

Sois de même à ton tour ! Si, ce soir, ta paupière
Succombe, aveugle et lasse, à l'excès du plaisir.
Rouvre-la dès demain, car un trop long loisir
Te verserait bientôt sa torpeur meurtrière.

Que ton lugubre exil rappelle, si tu veux,
L'Océan près duquel, chaque jour, vont s'attendre
Deux nouveaux fiancés, heureux ainsi de rendre

Plus doux l'instant qui va combler enfin, leurs vœux :
Ou bien ne vois en lui qu'un simple hiver morose
Faisant désirer plus la saison de la rose.

Sweet love, renew thy force; be it not said
Thy edge should blunter be than appetite,
Which but to-day by feeding is allay'd,
To-morrow sharpened in his former might:

So, love, be thou, although to-day thou fill
Thy hungry eyes, even till they wink with fulness,
To-morrow see again, and do not kill
The spirit of love, with a perpetual dulness.

Let this sad interim like the ocean be
Which parts the shore, where two contracted new
Come daily to the banks, that when they see
Return of love, more blest may be the view;

As call it winter, which being full of care,
Makes summer's welcome, thrice more wished,
more rare.

LVII

Or, étant votre esclave, à quel but puis-je tendre
Si ce n'est à guetter le bienheureux moment
Où naissent vos désirs ? Et qu'ai-je de plus tendre
Que de mettre à vos pieds mon entier dévouement ?

Aussi n'osé-je point, quand je dois vous attendre,
M'indigner que l'horloge aille si lentement,
Ni, lorsque vous partez, en mon âme descendre
Pour voir la profondeur de mon accablement.

Où donc vous pouvez être et ce que vous y faites,
Ma jalousie, hélas ! A peur de le savoir.
Mais rien n'importe au serf qui reste par devoir

Sinon que vous portez le bonheur où vous êtes.
Si fol est son amour que vous ne le verrez
Jamais trouver du mal à ce que vous ferez.

Being your slave what should I do but tend
Upon the hours, and times of your desire?
I have no precious time at all to spend;
Nor services to do, till you require.

Nor dare I chide the world without end hour,
Whilst I, my sovereign, watch the clock for you,
Nor think the bitterness of absence sour,
When you have bid your servant once adieu;

Nor dare I question with my jealous thought
Where you may be, or your affairs suppose,
But, like a sad slave, stay and think of nought
Save, where you are, how happy you make those.

So true a fool is love, that in your will,
Though you do anything, he thinks no ill.

LVIII

Que le dieu qui me mit en votre dépendance
 Me garde d'épier vos heures de plaisir
 Ou d'implorer de vous la moindre confiance !
 Ne dois-je pas attendre, en tout, votre loisir ?

Oh ! Puisqu'il me faut donc toujours vous obéir,
 Puissé-je au moins me faire à la prison d'absence
 Où votre liberté me renferme, et subir
 Sans murmurer jamais ma cruelle souffrance !

Tout privilège est vôtre : allez où vous voudrez ;
 Usez de votre temps comme vous l'entendrez.
 C'est vous qui devez seul vous pardonner vous-même

Les crimes qu'envers vous seul vous avez commis.
 Moi, j'attends dans l'enfer et ne puis sans blasphème
 Condamner vos plaisirs, qu'ils soient ou non permis.

That god forbid, that made me first your slave,
 I should in thought control your times of pleasure,
 Or at your hand the account of hours to crave,
 Being your vassal, bound to stay your leisure!

O! let me suffer, being at your beck,
 The imprison'd absence of your liberty;
 And patience, tame to sufferance, bide each check,
 Without accusing you of injury.

Be where you list, your charter is so strong
 That you yourself may privilege your time
 To what you will; to you it doth belong
 Yourself to pardon of self-doing crime.

I am to wait, though waiting so be hell,
 Not blame your pleasure be it ill or well.

LIX

Si rien de ce qu'on voit ici-bas n'est nouveau
 Et exista jadis, en quelle erreur immense
 Se débat le cerveau dont l'effort se dépense
 A porter d'un enfant déjà né le fardeau !

Que ne puis-je, éclairé par l'immortel flambeau
 Du passé, rebondir par-delà la naissance
 De cinq siècles et voir comme, à cette distance,
 Un livre eût pu parler de votre être si beau !

Je saurais ce que dut penser le monde antique,
 Lorsqu'il eut sous les yeux ce spectacle magique ;
 J'apprendrais si depuis nous sommes en progrès,

Ou si le temps laissa chaque chose à sa place.
 Oh ! Je suis sûr qu'alors on loua les attraits
 D'autres qui n'avaient pas le quart de votre grâce !

If there be nothing new, but that which is
 Hath been before, how are our brains beguil'd,
 Which labouring for invention bear amiss
 The second burthen of a former child.

Oh that record could with a backward look,
 Even of five hundred courses of the sun,
 Show me your image in some antique book,
 Since mind at first in character was done,

That I might see what the old world could say
 To this composed wonder of your frame;
 Whether we are mended, or where better they,
 Or whether revolution be the same.

Oh sure I am the wits of former days,
 To subjects worse have given admiring praise.

LX

De même que les flots se brisent sur la grève,
 Les minutes du temps ont aussi leur destin.
 C'est ainsi qu'on les voit se presser vers leur fin
 L'une remplaçant l'autre, en un combat sans trêve.

Quand la Nativité sur son zénith se lève,
 Triomphale, voici qu'en son ténébreux sein
 L'éclipse l'enveloppe, et elle sent soudain
 Sa divine splendeur s'écrouler comme un rêve.

Le Temps met ses sillons au front de la Beauté
 Et cueille avidement la fleur de la Jeunesse ;
 Tout trésor sert de proie à sa voracité

Et sa tranchante faux n'a ni repos ni cesse ;
 Mais toujours, en dépit de sa cruelle main,
 Les vers où je te chante auront un lendemain.

Like as the waves make towards the pebbled shore,
 So do our minutes hasten to their end;
 Each changing place with that which goes before,
 In sequent toil all forwards do contend.

Nativity, once in the main of light,
 Crawls to maturity, wherewith being crowned,
 Crooked eclipses 'gainst his glory fight,
 And Time that gave doth now his gift confound.

Time doth transfix the flourish set on youth
 And delves the parallels in beauty's brow,
 Feeds on the rarities of nature's truth,
 And nothing stands but for his scythe to mow:

And yet to times in hope, my verse shall stand
 Praising thy worth, despite his cruel hand.

LXI

Est-ce ta volonté que ton image chère
 Tienne mes yeux ouverts tout le long de la nuit ?
 Est-ce pour l'empêcher que, railleuse chimère,
 Jusque dans mon repos ton ombre me poursuit ?

Désireux d'apaiser ta jalousie amère,
 Est-ce que ce n'est pas ton esprit qui s'enfuit
 Pour contrôler mon temps d'une façon sévère
 Et dans un acte vil me surprendre sans bruit ?

Ton amour, quelque fort qu'il soit, n'en est pas cause ;
 Non, c'est le mien qui, seul, à mon sommeil s'oppose
 Et qui, sans pitié pour mes pauvres membres las,

M'apporte, chaque nuit, des tortures pareilles.
 Car, moi, je fais le guet tandis qu'ailleurs tu veilles
 Loin de moi, mais trop près de quelques-uns, hélas !

Is it thy will, thy image should keep open
 My heavy eyelids to the weary night?
 Dost thou desire my slumbers should be broken,
 While shadows like to thee do mock my sight?

Is it thy spirit that thou send'st from thee
 So far from home into my deeds to pry,
 To find out shames and idle hours in me,
 The scope and tenor of thy jealousy?

O, no! thy love, though much, is not so great:
 It is my love that keeps mine eye awake:
 Mine own true love that doth my rest defeat,
 To play the watchman ever for thy sake:

For thee watch I, whilst thou dost wake elsewhere,
 From me far off, with others all too near.

LXII

L'amour de ma personne a conquis tout mon être ;
 Il possède et mon âme et mon cœur et mes yeux,
 Et de ce mal profond qui dans moi règne en maître
 Je ne sais rien qui puisse être victorieux.

Nul n'eut mes qualités ; jamais n'a dû paraître
 Un visage plus pur, un corps plus gracieux,
 Et bien persuadé que j'ai su me connaître,
 Je tiens que je n'ai pas mon égal sous les cieux.

Mais lorsque mon miroir me montre mon image
 Flétrie et ravagée au rude choc de l'âge,
 De mes illusions je prends vite le deuil.

De toi, mon autre moi, j'avais ravi la place,
 Empruntant ta beauté pour m'en farder la face !
 Je vois alors combien s'est mépris mon orgueil !

Sin of self-love possesseth all mine eye
 And all my soul, and all my every part;
 And for this sin there is no remedy,
 It is so grounded inward in my heart.

Methinks no face so gracious is as mine,
 No shape so true, no truth of such account;
 And for myself mine own worth do define,
 As I all other in all worths surmount.

But when my glass shows me myself indeed
 Beated and chopp'd with tanned antiquity,
 Mine own self-love quite contrary I read;
 Self so self-loving were iniquity.

'Tis thee, myself, that for myself I praise,
 Painting my age with beauty of thy days.

LXIII

Quelque jour mon ami, comme moi vieillissant,
 Du temps éprouvera les horribles injures ;
 Les heures, quelque jour, auront tari son sang
 Et marqué sur son front de profondes blessures.

Dans la funèbre nuit son beau matin naissant
 Ira s'ensevelir, et les grâces si pures
 Dont il a le royaume iront se flétrissant,
 Et son printemps perdra ses plus riches parures.

Ce qui fait cependant que je reste sans peur
 En face du poignard de l'âge destructeur,
 C'est que de mon ami s'il peut prendre la vie,

Il viendra s'émousser contre son souvenir.
 L'éclat de sa beauté, suprême objet d'envie,
 En ces vers ne fera jamais que rajeunir.

Against my love shall be as I am now,
 With Time's injurious hand crush'd and
 o'erworn;
 When hours have drain'd his blood and fill'd
 his brow
 With lines and wrinkles; when his youthful
 morn

Hath travell'd on to age's steepy night;
 And all those beauties whereof now he's king
 Are vanishing, or vanished out of sight,
 Stealing away the treasure of his spring;

For such a time do I now fortify
 Against confounding age's cruel knife,
 That he shall never cut from memory
 My sweet love's beauty, though my lover's life:

His beauty shall in these black lines be seen,
 And they shall live, and he in them still green.

LXIV

Lorsque je vois la main du Temps inexorable
 Ensevelir les ans sous leurs riches lambris,
 Les hautes tours couvrir le sol de leurs débris,
 Et la mort commander au bronze impérissable ;

Quand je vois sur les flancs du rivage amoindris
 L'Océan empiéter toujours, insatiable,
 Et la terre envahir sa masse formidable,
 Royaumes tour à tour accrus et appauvris !

Quand je vois s'opérer tant de métamorphoses,
 Et même s'abolir le principe des choses,
 Je songe que le Temps, assassin de l'Amour,

Me prendra mon ami dans sa rage insensée.
 Et n'est-ce pas déjà la mort que la pensée
 Qui fait pleurer d'avoir ce qu'on peut perdre un jour ?

When I have seen by Time's fell hand defac'd
 The rich proud cost of outworn buried age;
 When sometime lofty towers I see down-raz'd,
 And brass eternal slave to mortal rage;

When I have seen the hungry ocean gain
 Advantage on the kingdom of the shore,
 And the firm soil win of the watery main,
 Increasing store with loss, and loss with store;

When I have seen such interchange of state,
 Or state itself confounded to decay;
 Ruin hath taught me thus to ruminat
 That Time will come and take my love away.

This thought is as a death which cannot choose
 But weep to have that which it fears to lose.

LXV

Quand la terre, et la mer, et l'airain, et la pierre,
 Finissent par céder au pouvoir de la Mort,
 La Beauté saurait-elle éviter ce dur sort,
 Elle, la pauvre fleur aussi frêle que fière ?

Oh ! Quand la main du Temps fait tomber en poussière
 Et la porte de fer et l'imprenable fort,
 L'Été trouvera-t-il en son souffle un support
 Pour résister au choc de sa rage meurtrière ?

Où cacher ce joyau merveilleux et divin
 Pour que le Temps n'en puisse enrichir son écrin ?
 Quel bras pourra donc mettre à sa marche un obstacle

Et garder la Beauté contre ses noirs méfaits ?
 Hélas ! Tout sera vain, si ce n'est ce miracle
 Qu'en mes vers mon amour resplendisse à jamais !

Since brass, nor stone, nor earth, nor boundless sea,
 But sad mortality o'ersways their power,
 How with this rage shall beauty hold a plea,
 Whose action is no stronger than a flower?

O! how shall summer's honey breath hold out,
 Against the wrackful siege of battering days,
 When rocks impregnable are not so stout,
 Nor gates of steel so strong but Time decays?

O fearful meditation! where, alack,
 Shall Time's best jewel from Time's chest lie hid?
 Or what strong hand can hold his swift foot back?
 Or who his spoil of beauty can forbid?

O! none, unless this miracle have might,
 That in black ink my love may still shine bright.

LXVI

Las du monde, j'aspire au repos éternel
 Quand je vois le talent réduit à la misère,
 La nullité partout triomphante et prospère,
 La foi qui se parjure à la face du ciel,

L'honneur prostituant son éclat immortel,
 De vierge la pudeur devenant adultère,
 La justice exilée aux confins de la terre,
 Les abus tortueux d'un pouvoir criminel,

L'art qu'avec ses deux mains l'autorité bâillonne,
 La sottise en bonnet qui doctement ânonne,
 Le cœur dans le devoir toujours moins affermi,

Le Bien, captif, ayant le Mal pour capitaine ; —
 Oui, voyant tout cela, que je mourrais sans peine
 Si je pouvais mourir sans perdre mon ami !

Tired with all these, for restful death I cry,
 As to behold desert a beggar born,
 And needy nothing trimm'd in jollity,
 And purest faith unhappily forsworn,

And gilded honour shamefully misplac'd,
 And maiden virtue rudely strumpeted,
 And right perfection wrongfully disgrac'd,
 And strength by limping sway disabled

And art made tongue-tied by authority,
 And folly, doctor-like, controlling skill,
 And simple truth miscall'd simplicity,
 And captive good attending captain ill:

Tir'd with all these, from these would I be gone,
 Save that, to die, I leave my love alone.

LXVII

Oh ! Comment pourrait-il vivre ainsi dans le vice
 Et pour le sacrilège être tout gracieux ?
 Comment voudrait-il rendre au péché ce service
 Qu'il apparaisse en lui moins ignominieux ?

Et pourquoi donc le fard, ce trompeur artifice,
 Viendrait-il copier son teint prodigieux ?
 Et pourquoi faudrait-il que la beauté flétrisse,
 Sous des roses d'emprunt, son printemps radieux ?

Pourquoi resterait-il quand la Nature entière
 En ses veines n'a plus qu'une goutte de sang,
 Car de tous les trésors dont elle était si fière.

C'est lui qui fut toujours le plus éblouissant ?
 Ah ! C'est pour bien montrer quelle fut sa richesse
 Jadis, qu'elle le garde au sein de sa détresse !

Ah! wherefore with infection should he live,
 And with his presence grace impiety,
 That sin by him advantage should achieve,
 And lace itself with his society?

Why should false painting imitate his cheek,
 And steal dead seeing of his living hue?
 Why should poor beauty indirectly seek
 Roses of shadow, since his rose is true?

Why should he live, now Nature bankrupt is,
 Beggar'd of blood to blush through lively veins?
 For she hath no exchequer now but his,
 And proud of many, lives upon his gains.

O! him she stores, to show what wealth she had.
 In days long since, before these last so bad.

LXVIII

Son visage admirable est donc la mappemonde
 Du temps où la Beauté savait vivre et mourir
 A l'exemple des fleurs, alors qu'au fard immonde
 Jamais un front vivant n'eût osé recourir,

Que le respect laissait tranquillement dormir
 Les tresses des défunts dans la tombe profonde
 Et qu'à la beauté morte, afin de s'en servir,
 On n'allait pas voler sa chevelure blonde.

En lui nous revoyons briller ces jours divins
 Où se répudiaient tous les ornements vains,
 Car son été ne vient du printemps de personne,

Et son luxe n'est pas un décor emprunté.
 Aussi reste-t-il comme une carte qui donne,
 Pour l'art menteur, l'endroit où régnait la Beauté.

Thus is his cheek the map of days outworn,
 When beauty lived and died as flowers do now,
 Before these bastard signs of fair were born,
 Or durst inhabit on a living brow;

Before the golden tresses of the dead,
 The right of sepulchres, were shorn away,
 To live a second life on second head;
 Ere beauty's dead fleece made another gay:

In him those holy antique hours are seen,
 Without all ornament, itself and true,
 Making no summer of another's green,
 Robbing no old to dress his beauty new;

And him as for a map doth Nature store,
 To show false Art what beauty was of yore.

LXIX

De tout ce que le monde en ta personne admire,
 Il n'est rien qu'on voulût corriger en secret ;
 Tel est le fait qu'on peut affirmer sans regret,
 Puisque tes ennemis sont contraints d'y souscrire.

Ainsi ta seule vue excite le délire,
 Et cependant, malgré cet unanime arrêt,
 Sous des mots différents l'éloge disparaît
 Lorsqu'au fond de ton être intime on cherche à lire.

De ton âme l'on veut connaître la beauté,
 Et tout ce que tu fais, dans ce but, est scruté.
 La malveillance alors, qui t'admire mais doute,

Prête à ta fleur charmante une mauvaise odeur :
 Si ton parfum ne peut égaler ta splendeur,
 C'est que tu ne fleuris que sur la grande route.

Those parts of thee that the world's eye doth view
 Want nothing that the thought of hearts can mend;
 All tongues, the voice of souls, give thee that due,
 Uttering bare truth, even so as foes commend.

Thy outward thus with outward praise is crown'd;
 But those same tongues, that give thee so thine own,
 In other accents do this praise confound
 By seeing farther than the eye hath shown.

They look into the beauty of thy mind,
 And that in guess they measure by thy deeds;
 Then, churls, their thoughts, although their eyes were
 kind,
 To thy fair flower add the rank smell of weeds:

But why thy odour matcheth not thy show,
 The soil is this, that thou dost common grow.

LXX

Ce n'est pas un défaut chez toi d'être blâmé :
 Plus on est haut et plus la calomnie est sûre.
 La beauté, toujours a le soupçon pour parure,
 Corbeau qui ne se plaît que dans l'air embaumé.

Ton mérite est ainsi d'autant mieux proclamé.
 Lorsqu'on dit que ton temps t'exalte sans mesure.
 Le ver du mal préfère une tendre bouture,
 Et ton printemps n'est-il pas le plus parfumé ?

Tu sus, en traversant les dangers de la vie,
 Tantôt les éviter, tantôt les repousser.
 Cet éloge pourtant ne peut te rehausser

Assez pour retenir les serpents de l'envie :
 Si le soupçon malin ne masquait ta splendeur,
 Seul, tu posséderais le royaume des cœurs.

That thou art blamed shall not be thy defect,
 For slander's mark was ever yet the fair;
 The ornament of beauty is suspect,
 A crow that flies in heaven's sweetest air.

So thou be good, slander doth but approve
 Thy worth the greater, being woo'd of time;
 For canker vice the sweetest buds doth love,
 And thou present'st a pure unstained prime.

Thou hast pass'd by the ambush of young days,
 Either not assail'd or victor being charged;
 Yet this thy praise cannot be so thy praise,
 To tie up envy evermore enlarged:

If some suspect of ill mask'd not thy show,
 Then thou alone kingdoms of hearts shouldst owe.

LXXI

Lorsque je serai mort, cessez de me pleurer
 Dès que le glas funèbre informera le monde
 Que je me suis enfui de cette terre immonde
 Pour, chez les vers plus vils, m'en aller demeurer.

Bien plus, lisez ces mots sans vous remémorer
 Celui qui les traça, car dans la nuit profonde,
 Combien j'aime encor mieux que l'oubli me
 confonde,
 Si de penser à moi devait vous torturer !

Et, tandis que mon corps sera réduit en cendre,
 Si sur ces vers vos yeux consentent à descendre,
 Oh ! Que mon nom par vous ne soit pas répété.

Même que votre amour finisse avec ma vie,
 De peur que, moi parti, dans sa haute équité,
 De rire de vos pleurs le monde n'ait envie !

No longer mourn for me when I am dead
 Than you shall hear the surly sullen bell
 Give warning to the world that I am fled
 From this vile world with vilest worms to dwell:

Nay, if you read this line, remember not
 The hand that writ it, for I love you so,
 That I in your sweet thoughts would be forgot,
 If thinking on me then should make you woe.

O! if, I say, you look upon this verse,
 When I perhaps compounded am with clay,
 Do not so much as my poor name rehearse;
 But let your love even with my life decay;

Lest the wise world should look into your moan,
 And mock you with me after I am gone.

LXXII

De crainte que le monde, en vous voyant m'aimer
 Encore après ma mort, ne vous somme de dire
 Quels mérites en moi purent donc vous séduire,
 Oubliez-moi, car vous ne sauriez les nommer

A moins de recourir, pour me faire estimer,
 Au mensonge pieux que ton amour inspire
 Et de couvrir ma vie, en un brûlant délire,
 D'éloges que chacun serait prêt à blâmer.

Oh ! Pour que votre amour, si vrai pourtant, ne puisse
 Paraître me louer contre toute justice,
 Qu'avec mon corps mon nom s'abolisse à jamais

Plutôt que lui survivre et nous couvrir de honte !
 Car je rougis, sachant pour combien peu je compte
 Et vous rougiriez, vous, de m'aimer désormais.

O! lest the world should task you to recite
 What merit lived in me, that you should love
 After my death,—dear love, forget me quite,
 For you in me can nothing worthy prove.

Unless you would devise some virtuous lie,
 To do more for me than mine own desert,
 And hang more praise upon deceased I
 Than niggard truth would willingly impart:

O! lest your true love may seem false in this
 That you for love speak well of me untrue,
 My name be buried where my body is,
 And live no more to shame nor me nor you.

For I am shamed by that which I bring forth,
 And so should you, to love things nothing worth.

LXXIII

Tu peux revoir en moi ce moment de l'année
 Où, tremblant sous les vents de l'hiver, les rameaux
 — Naguère tout remplis du doux chant des oiseaux —
 N'ont plus pour vêtements que des feuilles fanées.

Tu contemples en moi la fin d'une journée,
 Lorsque, dans l'Occident, elle tombe en lambeau
 Et qu'on la voit descendre au fond du noir tombeau
 Où par la Nuit elle est lentement entraînée.

En moi tu vois encor la suprême lueur
 D'un feu qui se débat sur sa jeunesse en cendres,
 Lit funèbre où sa flamme a dû venir s'étendre,

Détruite par cela qui faisait sa splendeur.
 C'est pourquoi ton amour est devenu plus tendre
 Pour celui dont bientôt tu devras te déprendre.

That time of year thou mayst in me behold
 When yellow leaves, or none, or few, do hang
 Upon those boughs which shake against the cold,
 Bare ruined choirs, where late the sweet birds sang.

In me thou see'st the twilight of such day
 As after sunset fadeth in the west;
 Which by and by black night doth take away,
 Death's second self, that seals up all in rest.

In me thou see'st the glowing of such fire,
 That on the ashes of his youth doth lie,
 As the death-bed, whereon it must expire,
 Consum'd with that which it was nourish'd by.

This thou perceiv'st, which makes thy love more
 strong,
 To love that well, which thou must leave ere long.

LXXIV

Mais, va, résigne-toi : quand l'arrêt sans recours
A la cruelle mort livrera son otage,
Je t'aurai dans ces vers transmis un héritage
Dont le doux souvenir parfumerà tes jours.

Et tu reconnaîtras, si tu les reparcours,
L'excellence du lot qui t'échut en partage.
De moi, qu'aura la terre ? Un corps, pas davantage,
Tandis que mon esprit t'appartiendra toujours.

Et de moi tu n'auras rien perdu que la lie,
Ce qu'attendent les vers — mon pauvre corps sans
vie —
Conquête misérable où tout poignard parvient,

Objet beaucoup trop vil pour que l'on s'en souviennne.
Seul, reste précieux ce que ce corps contient,
Et cette chose — l'âme ! — à jamais sera tienne !

But be contented when that fell arrest
Without all bail shall carry me away,
My life hath in this line some interest,
Which for memorial still with thee shall stay.

When thou reviewest this, thou dost review
The very part was consecrate to thee:
The earth can have but earth, which is his due;
My spirit is thine, the better part of me:

So then thou hast but lost the dregs of life,
The prey of worms, my body being dead;
The coward conquest of a wretch's knife,
Too base of thee to be remembered.

The worth of that is that which it contains,
And that is this, and this with thee remains.

LXXV

Vous m'êtes nécessaire aussi complètement
Que le pain à la vie ou la pluie à la terre,
Et, comme avec son or un avare entre en guerre,
Pour vous goûter en paix je lutte à tout moment.

Tantôt, par peur d'un vol, je suis dans le tourment ;
Tantôt je suis tout fier d'être propriétaire ;
Je cachais mon bonheur, hier, dans le mystère,
Aujourd'hui je le montre avec empressement.

Je suis rassasié parfois de votre vue,
Et, d'autres fois, la faim d'un regard m'exténue.
Je n'ai ni ne recherche aucun autre plaisir

Que celui qui me vient de votre bienveillance,
Et c'est pourquoi, selon que change mon désir,
Je suis dans la misère ou bien dans l'opulence.

So are you to my thoughts as food to life,
Or as sweet-season'd showers are to the ground;
And for the peace of you I hold such strife
As 'twixt a miser and his wealth is found.

Now proud as an enjoyer, and anon
Doubting the filching age will steal his treasure;
Now counting best to be with you alone,
Then better'd that the world may see my
pleasure:

Sometime all full with feasting on your sight,
And by and by clean starved for a look;
Possessing or pursuing no delight
Save what is had, or must from you be took.

Thus do I pine and surfeit day by day,
Or gluttoning on all, or all away.

LXXVI

Pourquoi, foulant aux pieds le mobile engouement,
Ma Muse à tout progrès reste-t-elle rebelle ?
Des procédés nouveaux qu'honore en ce moment
La faveur du public, pourquoi se garde-t-elle ?

Pourquoi, n'ayant jamais qu'un même vêtement,
A ses thèmes anciens la voit-on si fidèle
Qu'en chacun de mes vers immédiatement
Ce soit aux yeux de tous mon nom qui se révèle ?

C'est que vous pouvez seul m'inspirer chaque jour,
C'est que mon seul sujet, c'est vous et mon amour.
Aussi bien, doux ami, n'ai-je, en fait de mérites,

Que celui d'arranger d'anciens mots de mon mieux,
Car, semblable au soleil constamment neuf et vieux,
Mon amour ne se plaît qu'aux choses déjà dites.

Why is my verse so barren of new pride,
So far from variation or quick change?
Why with the time do I not glance aside
To new-found methods, and to compounds
strange?

Why write I still all one, ever the same,
And keep invention in a notèd weed,
That every word doth almost tell my name,
Showing their birth, and where they did proceed?

O! know sweet love I always write of you,
And you and love are still my argument;
So all my best is dressing old words new,
Spending again what is already spent:

For as the sun is daily new and old,
So is my love still telling what is told.

LXXVII

Tu verras dans ta glace expirer ta beauté,
Sur ton cadran s'enfuir les minutes volages,
Mais, lorsque ta pensée aura rempli ses pages,
Cet album fixera pour toi la vérité.

Les rides, que ta glace avec fidélité
Calquera, te feront songer aux sarcophages,
Les ombres du cadran à la marche des âges
Allant, d'un pas furtif, joindre l'éternité.

Eh bien ! Ces feuillets blancs rendront indélébile
Ce que ne peut garder ta mémoire débile !
Et tu verras comment ces fils de ton esprit

Bien des fois te feront mieux comprendre ton âme.
Et plus tes souvenirs enrichiront sa trame,
Plus tu retireras de ce doux manuscrit.

Thy glass will show thee how thy beauties wear,
Thy dial how thy precious minutes waste;
The vacant leaves thy mind's imprint will bear,
And of this book, this learning mayst thou taste.

The wrinkles which thy glass will truly show
Of mouthed graves will give thee memory;
Thou by thy dial's shady stealth mayst know
Time's thievish progress to eternity.

Look what thy memory cannot contain,
Commit to these waste blanks, and thou shalt find
Those children nursed, deliver'd from thy brain,
To take a new acquaintance of thy mind.

These offices, so oft as thou wilt look,
Shall profit thee and much enrich thy book.

LXXVIII

J'invoquai ton beau nom pour Muse tant de fois,
Si précieuse fut pour moi son assistance,
Qu'escomptant, à leur tour, son heureuse influence,
Tous veulent qu'à leurs vers il serve de pavois.

Tes yeux, qui surent rendre au muet une voix
Et qui firent planer la pesante ignorance,
Ont fait monter plus haut l'aile de la science,
Et au talent donné plus d'essor et de poids.

Mais admire avant tout l'œuvre que j'ai signée,
Car, seul, tu l'inspiras, de toi seul elle est née,
Et tout ce que tu fais aux ouvrages d'autrui

C'est ennoblir leur style ou leur passer ta grâce.
Tout mon art vient de toi ; voilà pourquoi par lui
Je peux, à côté d'eux, fièrement prendre place.

So oft have I invoked thee for my Muse,
And found such fair assistance in my verse
As every alien pen hath got my use
And under thee their poesy disperse.

Thine eyes, that taught the dumb on high to sing
And heavy ignorance aloft to fly,
Have added feathers to the learned's wing
And given grace a double majesty.

Yet be most proud of that which I compile,
Whose influence is thine, and born of thee:
In others' works thou dost but mend the style,
And arts with thy sweet graces graced be;

But thou art all my art, and dost advance
As high as learning my rude ignorance.

LXXIX

Mon vers seul posséda toute ta noble grâce
Tant que j'invoquai seul ton appui protecteur,
Mais aujourd'hui ma Muse a perdu son ardeur
Et, malade, il faut bien qu'elle cède la place.

Ma plume, j'en conviens, quelque effort qu'elle fasse
Pour te peindre avec soin, n'a pas assez d'ampleur,
Mais si tu peux trouver ton poète meilleur,
C'est que sur tous tes biens il sut faire main basse.

Qu'il vante ta vertu, qu'il chante ta beauté,
Il n'a pas un seul mot qui ne soit emprunté
A ta belle conduite, à l'éclat de ta joue.

Tout ce qu'il dit de toi palpite sur ton front ;
En le remerciant, tu te ferais affront,
Puisque c'est à tes frais, tu vois bien, qu'il te loue.

Whilst I alone did call upon thy aid,
My verse alone had all thy gentle grace;
But now my gracious numbers are decay'd,
And my sick Muse doth give an other place.

I grant, sweet love, thy lovely argument
Deserves the travail of a worthier pen;
Yet what of thee thy poet doth invent
He robs thee of, and pays it thee again.

He lends thee virtue, and he stole that word
From thy behaviour; beauty doth he give,
And found it in thy cheek: he can afford
No praise to thee, but what in thee doth live.

Then thank him not for that which he doth say,
Since what he owes thee, thou thyself dost pay.

LXXX

Comme à parler de vous je sens mon impuissance
 Quand je sais qu'un esprit, cent fois supérieur,
 A chanter votre gloire épuise sa vigueur
 Et qu'il condamne ainsi mes lèvres au silence !

Mais, comme l'Océan dont elle a la grandeur,
 Votre perfection porte la voile immense
 Et la toute petite, et c'est pourquoi je pense
 Que ma barque vers vous peut naviguer sans peur.

Si lui veut, pour voguer, votre insondable abîme,
 Il me suffit, à moi, d'un filet d'eau minime.
 Bateau sans prix, je puis affronter le danger

Qu'il redoute bien plus, lui, superbe navire :
 S'il entre dans le port et que, moi, je chavire,
 Mon amour seul, hélas ! M'aura fait naufrager.

O! how I faint when I of you do write,
 Knowing a better spirit doth use your name,
 And in the praise thereof spends all his might,
 To make me tongue-tied speaking of your fame.

But since your worth, wide as the ocean is,
 The humble as the proudest sail doth bear,
 My saucy bark, inferior far to his,
 On your broad main doth wilfully appear.

Your shallowest help will hold me up afloat,
 Whilst he upon your soundless deep doth ride;
 Or, being wrack'd, I am a worthless boat,
 He of tall building, and of goodly pride:

Then if he thrive and I be cast away,
 The worst was this, my love was my decay.

LXXXI

Ou je pourrai vous faire en toute vérité
 Une belle épitaphe, ou vous vivrez encore
 Quand je serai pourri. Si l'oubli me dévore,
 Vous, du moins, par la mort vous serez respecté.

Mes vers vous conduiront à l'immortalité
 Quand je ne serai plus qu'un être qu'on ignore.
 Tandis que je n'aurai qu'une tombe incolore,
 La vôtre brillera devant l'humanité ;

Et ces vers que, plus tard, liront des yeux sans nombre
 Seront le monument qui gardera votre ombre.
 Des lèvres rediront votre nom tour à tour,

Quand l'âme de ce temps sera déjà lointaine,
 Et vous perdurerez, grâce à mes chants d'amour,
 Au centre de la vie, — en toute bouche humaine.

Or I shall live your epitaph to make,
 Or you survive when I in earth am rotten,
 From hence your memory death cannot take,
 Although in me each part will be forgotten.

Your name from hence immortal life shall have,
 Though I, once gone, to all the world must die:
 The earth can yield me but a common grave,
 When you entombed in men's eyes shall lie.

Your monument shall be my gentle verse,
 Which eyes not yet created shall o'er-read;
 And tongues to be, your being shall rehearse,
 When all the breathers of this world are dead;

You still shall live, such virtue hath my pen,
 Where breath most breathes, even in the mouths
 of men.

LXXXII

J'accorde qu'à ma Muse il n'est rien qui te lie ;
 Aussi peux-tu jeter, sans offenser mon cœur,
 Les yeux sur les écrits que chacun te dédie,
 Dans l'espoir que ton nom leur portera bonheur.

Ta science est, autant que ta grâce, accomplie,
 Et mes éloges sont mesquins pour ta grandeur ;
 Tu dois donc demander ta fidèle effigie
 Au talent plus nouveau d'un artiste meilleur.

Fais ainsi, mon ami, mais quand leur rhétorique
 Aura fait tout le tour de l'emphase classique,
 Ce n'est que dans les vers vrais de ton ami vrai

Que ta beauté pourra vivre le mieux encore.
 Qu'ils s'adressent aux teints qu'aucun sang ne
 colore ; —

Le tien par leur pinceau serait déshonoré !

I grant thou wert not married to my Muse,
 And therefore mayst without attain't o'erlook
 The dedicated words which writers use
 Of their fair subject, blessing every book.

Thou art as fair in knowledge as in hue,
 Finding thy worth a limit past my praise;
 And therefore art enforced to seek anew
 Some fresher stamp of the time-bettering days.

And do so, love; yet when they have devis'd,
 What strained touches rhetoric can lend,
 Thou truly fair, wert truly sympathiz'd
 In true plain words, by thy true-telling friend;

And their gross painting might be better us'd
 Where cheeks need blood; in thee it is abus'd.

LXXXIII

Je n'ai jamais trouvé qu'il vous fallût du fard ;
 Aussi n'en ai-je point sali votre visage.
 J'ai cru que vous étiez bien au-dessus de l'art
 Qu'un poète peut mettre en son plus bel ouvrage ;

C'est pourquoi je restai muet à votre égard.
 Vous deviez être ainsi le vivant témoignage
 Qu'une plume quelconque est toujours en retard
 Lorsqu'à vos qualités elle veut rendre hommage.

Mon silence, pour vous, est un crime odieux
 Tandis qu'il constitue un honneur à mes yeux,
 Car je respecte au moins votre beauté divine

Que d'autres, en leurs vers, ne font que profaner.
 De tant de vie un seul de vos yeux s'illumine
 Qu'à deux nous ne saurions autant vous en donner.

I never saw that you did painting need,
 And therefore to your fair no painting set;
 I found, or thought I found, you did exceed
 The barren tender of a poet's debt:

And therefore have I slept in your report,
 That you yourself, being extant, well might
 show
 How far a modern quill doth come too short,
 Speaking of worth, what worth in you doth
 grow.

This silence for my sin you did impute,
 Which shall be most my glory being dumb;
 For I impair not beauty being mute,
 When others would give life, and bring a tomb.

There lives more life in one of your fair eyes
 Than both your poets can in praise devise.

LXXXIV

Peut-on vous louer mieux qu'avec ce compliment :
 « Aucun être, à coup sûr, ne vous est comparable ? »
 Où donc est le trésor montrant à quel moment
 Sur la terre a vécu jamais votre semblable ?

L'écrivain qui ne sait jeter quelque ornement
 Sur le sujet qu'il traite est vraiment misérable ;
 Mais celui qui se borne à dire simplement
 Que « vous êtes-vous » dit une chose admirable.

A tel point qu'il n'aura plus qu'à vous copier
 Tel que vous paraissez, sans rien modifier,
 Pour que ce beau travail consacre son génie

Et le fasse acclamer par les lèvres de tous ;
 Mais si fort est l'amour de la louange en vous
 Qu'il laisse profaner votre beauté bénie.

Who is it that says most, which can say more,
 Than this rich praise, that you alone, are you,
 In whose confine immured is the store
 Which should example where your equal grew?

Lean penury within that pen doth dwell
 That to his subject lends not some small glory;
 But he that writes of you, if he can tell
 That you are you, so dignifies his story.

Let him but copy what in you is writ,
 Not making worse what nature made so clear,
 And such a counterpart shall fame his wit,
 Making his style admired every where.

You to your beauteous blessings add a curse,
 Being fond on praise, which makes your praises
 worse.

LXXXV

Ma Muse, bouche close, observe le silence
 Quand, de ses rythmes d'or que l'art a ciselés,
 Toute Muse à l'envi vante votre excellence
 En pompeux adjectifs savamment compilés.

C'est du bien que de vous discrètement je pense
 Quand d'autre sont recours aux mots très travaillés,
 Et je réponds : *Amen* ! Aux chants pleins d'élégance
 Que pour vous de plus fiers talents ont modulés.

Je dis : « Comme c'est vrai ! » lorsque quelqu'un vous
 loue,
 Et j'exagère encor l'éloge, je l'avoue,
 Dans le fond de mon âme où mon amour si grand

Laisse les mots en queue alors qu'il reste en tête :
 Aimez chez eux les mots comme un souffle enivrant
 Et, chez moi, la pensée, interprète muette.

My tongue-tied Muse in manners holds her still,
 While comments of your praise richly compiled,
 Reserve thy character with golden quill,
 And precious phrase by all the Muses filed.

I think good thoughts, whilst others write good words,
 And like unlettered clerk still cry 'Amen'
 To every hymn that able spirit affords,
 In polished form of well-refined pen.

Hearing you praised, I say 'tis so, 'tis true,'
 And to the most of praise add something more;
 But that is in my thought, whose love to you,
 Though words come hindmost, holds his rank before.

Then others, for the breath of words respect,
 Me for my dumb thoughts, speaking in effect.

LXXXVI

Est-ce sa poésie, à la voilure immense,
Voguant pour s'emparer de votre être si beau,
Qui retient ma pensée alors qu'elle s'élance
Du sein qui la créa lui faisant un tombeau ?

Est-ce son fier génie, héritier du flambeau
D'esprits surnaturels, qui me décontenance ?
Non, ni lui, ni ceux-là qui prennent le manteau
De la nuit pour l'aider ne m'imposent silence.

Non, ni lui, ni le cher famulus³ qui, la nuit,
De ses suggestions sans cesse le poursuit,
N'ont droit, si je me tais, d'en tirer avantage.

Ce n'est pas ce rival qui m'a paralysé ;
Mais son vers a reçu de votre patronage
Tant d'essor que le mien en est comme épuisé.

Was it the proud full sail of his great verse,
Bound for the prize of all too precious you,
That did my ripe thoughts in my brain inhearse,
Making their tomb the womb wherein they grew?

Was it his spirit, by spirits taught to write
Above a mortal pitch, that struck me dead?
No, neither he, nor his compeers by night
Giving him aid, my verse astonished.

He, nor that affable familiar ghost
Which nightly gulls him with intelligence
As victors of my silence cannot boast;
I was not sick of any fear from thence:

But when your countenance fill'd up his line,
Then lack'd I matter; that enfeebled mine.

LXXXVII

Adieu ! Je vois en toi le plus rare des biens,
Et tu ne sais que trop, certes, quelle peut être
Ton exacte valeur. Redeviens donc ton maître !
Désormais tous mes droits prennent fin, j'en
conviens.

Car ces droits, n'est-ce pas de toi que je les tiens ?
Et quand je m'examine et que vient m'apparaître
Ma grande indignité, je dois bien reconnaître
Que des dons d'un tel prix ne pouvaient rester
miens.

Lorsque tu te donnas, tu t'ignorais toi-même,
Ou tu te méprenais sur mon compte à l'extrême.
Aussi bien, aujourd'hui mieux avisé, tu veux

Reprendre le présent que j'eus grâce au mensonge.
Et je ne t'aurai donc possédé qu'en un songe !
Roi pendant mon sommeil, je me réveille gueux.

Farewell! thou art too dear for my possessing,
And like enough thou know'st thy estimate,
The charter of thy worth gives thee releasing;
My bonds in thee are all determinate.

For how do I hold thee but by thy granting?
And for that riches where is my deserving?
The cause of this fair gift in me is wanting,
And so my patent back again is swerving.

Thy self thou gavest, thy own worth then not
knowing,
Or me to whom thou gav'st it else mistaking;
So thy great gift, upon misprision growing,
Comes home again, on better judgement
making.

Thus have I had thee, as a dream doth flatter,
In sleep a king, but waking no such matter.

³ Serviteur de Dieu, en parlant soit des prêtres, soit des fidèles.

LXXXVIII

Si de moi quelque jour tu ne fais plus de cas,
 Si je lis le mépris un jour sur ta figure,
 Je plaiderai pour toi, je ne cesserai pas
 De prouver ta vertu, nonobstant ton parjure.

Sachant m'apprécier à ma juste mesure,
 Pour te mieux décharger, je sortirai le tas
 De mes fautes du sein de leur retraite obscure,
 Et, tout en me perdant, au fond tu gagneras.

Et mes peines seront largement compensées,
 Car, concentrant sur toi mes plus douces pensées,
 J'aurai pu te grandir si je me fais du tort,

Et j'en retirerai doublement bénéfice.
 Je t'appartiens, vois-tu, si bien jusqu'à la mort
 Que, pour toi, je suis prêt au plus dur sacrifice.

When thou shalt be dispos'd to set me light,
 And place my merit in the eye of scorn,
 Upon thy side, against myself I'll fight,
 And prove thee virtuous, though thou art forsworn.

With mine own weakness being best acquainted,
 Upon thy part I can set down a story
 Of faults concealed, wherein I am attainted;
 That thou in losing me shalt win much glory:

And I by this will be a gainer too;
 For bending all my loving thoughts on thee,
 The injuries that to myself I do,
 Doing thee vantage, double-vantage me.

Such is my love, to thee I so belong,
 That for thy right, myself will bear all wrong.

LXXXIX

Dis que tu m'as quitté pour tel ou tel défaut,
 Et je renforcerai tes raisons tout de suite ;
 Dis que je suis boiteux, je boiterai bien vite.
 Sans chercher seulement à t'opposer un mot.

Si ton mépris doit faire excuser ta conduite,
 Je ne trouverai pas qu'il puisse aller trop haut ;
 Brisant là nos rapports, je serai, s'il le faut,
 Le vulgaire étranger qu'aucun regard n'invite.

Je te laisserai seul, et ton nom bien-aimé
 Par mes lèvres, sois sûr, ne sera plus clamé
 De peur de te causer un tort trop manifeste,

Si de notre amitié je reparlais jamais.
 Pour toi j'irai jusqu'à me haïr désormais,
 Car dois-je aimer celui que ton âme déteste ?

Say that thou didst forsake me for some fault,
 And I will comment upon that offence:
 Speak of my lameness, and I straight will halt,
 Against thy reasons making no defence.

Thou canst not, love, disgrace me half so ill,
 To set a form upon desired change,
 As I'll myself disgrace; knowing thy will,
 I will acquaintance strangle, and look strange;

Be absent from thy walks; and in my tongue
 Thy sweet beloved name no more shall dwell,
 Lest I, too much profane, should do it wrong,
 And haply of our old acquaintance tell.

For thee, against my self I'll vow debate,
 For I must ne'er love him whom thou dost hate.

XC

Hais-moi dès à présent, si tu dois me haïr !
 Alors qu'à te liguier contre moi tout t'invite,
 Viens joindre tes efforts, accable-moi bien vite,
 Et ne va pas du moins après coup me trahir !

Quand mon cœur aura mis tous mes chagrins en fuite,
 Puisses-tu derrière eux soudain ne pas surgir !
 Oh ! Non, n'apaise pas le vent si ton désir
 N'est que de retarder la catastrophe écrite !

De grâce, si tu veux me laisser, n'attends pas
 Que de frapper sur moi le sort se montre las.
 Sois au premier assaut : ainsi, j'aurai la chance

De recevoir plus tôt les coups les plus mortels,
 Car ceux que je regarde aujourd'hui comme tels,
 Quand je t'aurai perdu, seront sans importance.

Then hate me when thou wilt; if ever, now;
 Now, while the world is bent my deeds to cross,
 Join with the spite of fortune, make me bow,
 And do not drop in for an after-loss:

Ah! do not, when my heart hath 'scaped this
 sorrow,
 Come in the rearward of a conquered woe;
 Give not a windy night a rainy morrow,
 To linger out a purposed overthrow.

If thou wilt leave me, do not leave me last,
 When other petty griefs have done their spite,
 But in the onset come: so shall I taste
 At first the very worst of fortune's might;

And other strains of woe, which now seem woe,
 Compared with loss of thee, will not seem so.

XCI

L'un tire vanité de ses habits nouveaux,
 Un autre fait valoir sa superbe prestance,
 Celui-ci son talent, celui-là sa naissance,
 Tel autre ses faucons, ses chiens ou ses chevaux ;

Ces plaisirs différents ont, chacun, leurs dévots
 Qui mettent au-dessus de tout leur existence.
 Ces choses-là pour moi n'ont aucune importance ;
 Je possède bien plus, sachant ce que tu vaux.

Ton amour me tient lieu de vêtements splendides,
 De chevaux, de faucons, d'or et de nom altier,
 De tout cet attirail des parades stupides.

Je puis braver, — t'ayant ! — l'orgueil du monde
 entier ;
 Mais comme elle serait horrible, ma détresse,
 Si je venais, un jour, à perdre ta tendresse !

Some glory in their birth, some in their skill,
 Some in their wealth, some in their body's force,
 Some in their garments though new-fangled ill;
 Some in their hawks and hounds, some in their
 horse;

And every humour hath his adjunct pleasure,
 Wherein it finds a joy above the rest:
 But these particulars are not my measure,
 All these I better in one general best.

Thy love is better than high birth to me,
 Richer than wealth, prouder than garments' cost,
 Of more delight than hawks and horses be;
 And having thee, of all men's pride I boast:

Wretched in this alone, that thou mayst take
 All this away, and me most wretched make.

XCII

Mais je te garderai, nonobstant ton envie
De m'échapper, jusqu'à ce que vienne la mort !
C'est ton amour qui doit décider de mon sort,
Car n'est-ce pas de lui qu'hélas ! Dépend ma vie ?

Au pire de mes maux d'avance ainsi j'obvie⁴,
Puisque mes jours seront tranchés par le moins fort.
C'est pourquoi ta changeante humeur croirait, à tort,
Tenir mon existence à sa chaîne asservie.

Comment aurais-je peur de te voir me trahir
Lorsqu'au premier affront tu me verras mourir ?
Oh ! Quel beau privilège en mon âme se cache :

Heureux de ton amour, — heureux d'en expirer !
Mais quel est le bonheur qui ne craint pas de tache ?
Tu peux m'être infidèle, et je puis l'ignorer !

But do thy worst to steal thyself away,
For term of life thou art assured mine;
And life no longer than thy love will stay,
For it depends upon that love of thine.

Then need I not to fear the worst of wrongs,
When in the least of them my life hath end.
I see a better state to me belongs
Than that which on thy humour doth depend:

Thou canst not vex me with inconstant mind,
Since that my life on thy revolt doth lie.
O what a happy title do I find,
Happy to have thy love, happy to die!

But what's so blessed-fair that fears no blot?
Thou mayst be false, and yet I know it not.

XCIII

Comme un mari trompé désormais je dois vivre,
Convaincu d'un amour qui n'est qu'extérieur,
Et il faut qu'en tes yeux jusqu'au bout je m'enivre,
Alors que de ton âme un autre est possesseur !

D'ordinaire les yeux de chacun sont un livre
Où l'on lit aisément les trahisons du cœur,
Mais jamais dans les tiens ton humeur ne se livre,
Car la haine jamais n'y jette sa lueur !

Oui, lorsqu'il te créa, le Ciel sur ton visage
Voulut que la Douceur ne cessât d'habiter,
Afin qu'on ne pût pas y chercher le présage

Des sentiments divers qui peuvent t'agiter,
Mais ta beauté serait comme la pomme d'Ève
Si la vertu, chez toi, n'était qu'un simple rêve !

So shall I live, supposing thou art true,
Like a deceived husband; so love's face
May still seem love to me, though altered new;
Thy looks with me, thy heart in other place:

For there can live no hatred in thine eye,
Therefore in that I cannot know thy change.
In many's looks, the false heart's history
Is writ in moods, and frowns, and wrinkles strange.

But heaven in thy creation did decree
That in thy face sweet love should ever dwell;
Whate'er thy thoughts, or thy heart's workings be,
Thy looks should nothing thence, but sweetness tell.

How like Eve's apple doth thy beauty grow,
If thy sweet virtue answer not thy show.

⁴ Obvier. Prendre les dispositions pour parer à un mal possible.

XCIV

Ceux qui, pouvant le mal, ne veulent pas le faire,
 Ceux qui n'agissent pas alors qu'ils sont très forts,
 Ceux qui, tout en versant une flamme aux cœurs
 morts,
 Restent eux-mêmes lents et froids comme un calcaire,

Ceux-là des dons du ciel sont les vrais légataires :
 La Nature les voit conserver ses trésors ;
 — Seuls ils sont les seigneurs et maîtres de leurs corps
 Quand les autres n'en sont que les valets précaires.

Bien que vivre et mourir soit surtout son destin,
 La fleur, pendant l'été, parfume le matin ;
 Mais dès qu'elle a perdu sa tunique splendide,

Le plus vil des brins d'herbe éclipse sa beauté.
 Si doux qu'il soit, tout bien par l'abus est gâté ;
 — Un lis pourri bien plus qu'une ronce est fétide.

They that have power to hurt, and will do none,
 That do not do the thing they most do show,
 Who, moving others, are themselves as stone,
 Unmoved, cold, and to temptation slow;

They rightly do inherit heaven's graces,
 And husband nature's riches from expense;
 They are the lords and owners of their faces,
 Others, but stewards of their excellence.

The summer's flower is to the summer sweet,
 Though to itself, it only live and die,
 But if that flower with base infection meet,
 The basest weed outbraves his dignity:

For sweetest things turn sourest by their deeds;
 Lilies that fester, smell far worse than weeds.

XCV

La honte dont ton nom magnifique est taché,
 — Tel le ver qui dévore une rose odorante, —
 Comme tu la sais rendre aimable et attirante !
 De quel charme tu sais revêtir ton péché !

Pour condamner ta vie, en vain a-t-on cherché
 A te jeter l'injure amère et dénigrante ;
 Sitôt elle se change en louange vibrante,
 Car ton nom seul rend pur ce qui t'est reproché !

O quel palais féérique ont su choisir les vices
 Qui t'ont pris pour séjour de leurs folles délices !
 Là, tout est recouvert d'un voile de beauté,

Et tout ce que l'œil voit y tient du sortilège.
 N'abuse pas, cher cœur, de ce beau privilège:
 Mal employé, tout glaive est vite émoucheté !

How sweet and lovely dost thou make the
 shame
 Which, like a canker in the fragrant rose,
 Doth spot the beauty of thy budding name!
 O! in what sweets dost thou thy sins enclose.

That tongue that tells the story of thy days,
 Making lascivious comments on thy sport,
 Cannot dispraise, but in a kind of praise;
 Naming thy name blesses an ill report.

O! what a mansion have those vices got
 Which for their habitation chose out thee,
 Where beauty's veil doth cover every blot
 And all things turns to fair that eyes can see!

Take heed, dear heart, of this large privilege;
 The hardest knife ill-used doth lose his edge.

XCVI

L'un voit dans ta jeunesse et ton bel enjouement
Un défaut ; l'autre dit qu'ils te donnent ta grâce.
Quoi qu'il en soit, chacun les aime également,
Car, chez toi, tout défaut à la grâce fait place.

Le dernier des bijoux se change en diamant
Aussitôt qu'à son doigt une reine le passe ;
De même tes erreurs prennent le vêtement
Des claires vérités que tout le monde embrasse.

Si jamais il pouvait se changer en agneau,
Quel carnage le loup ferait dans un troupeau !
Que de désirs trompeurs ne ferais-tu pas naître

Si tu voulais user de ta séduction ?
N'en fais rien cependant, car, comme tout ton être,
M'est chère et m'appartient ta réputation.

Some say thy fault is youth, some wantonness;
Some say thy grace is youth and gentle sport;
Both grace and faults are lov'd of more and less:
Thou mak'st faults graces that to thee resort.

As on the finger of a throned queen
The basest jewel will be well esteem'd,
So are those errors that in thee are seen
To truths translated, and for true things deem'd.

How many lambs might the stern wolf betray,
If like a lamb he could his looks translate!
How many gazers mightst thou lead away,
If thou wouldst use the strength of all thy state!

But do not so; I love thee in such sort,
As, thou being mine, mine is thy good report.

XCVII

Ton absence me fut l'hiver le plus affreux,
O toi qui de l'année es la joie éphémère !
Quels froids j'ai ressentis ! Que de jours ténébreux !
Décembre avait sur tout étendu sa misère !

Et c'était le moment de l'été fastueux,
L'époque où, dans son sein, l'automne porte, austère,
Des amours du printemps le gage fructueux,
— Telle de son époux la veuve resta mère !

Mais je n'ai vu parmi cette fécondité
Que de pauvres enfants un jour sans parenté,
Car c'est auprès de toi que les étés fleurissent,

Et, quand tu n'es pas là, les oiseaux sont muets,
Ou, s'ils chantent, leur voix trahit de tels regrets
Que, pressentant l'hiver, les feuilles en jaunissent.

How like a winter hath my absence been
From thee, the pleasure of the fleeting year!
What freezings have I felt, what dark days seen!
What old December's bareness everywhere!

And yet this time removed was summer's time;
The teeming autumn, big with rich increase,
Bearing the wanton burden of the prime,
Like widow'd wombs after their lords' decease:

Yet this abundant issue seemed to me
But hope of orphans, and unfathered fruit;
For summer and his pleasures wait on thee,
And, thou away, the very birds are mute:

Or, if they sing, 'tis with so dull a cheer,
That leaves look pale, dreading the winter's near.

XCVIII

C'est pendant le printemps que j'étais loin de vous,
Lorsque, dans tout l'éclat de sa beauté suprême,
Avril fait gambader le lourd Saturne même,
Tant il déverse à flots sa jeunesse sur tous.

Les fleurs m'enveloppaient des parfums les plus doux,
J'entendais les chansons que dans l'air l'oiseau sème ;
Néanmoins je ne pus écrire un beau poème,
De cueillir un bouton je ne fus pas jaloux !

Je ne pus admirer ni l'incarnat des roses,
Ni la blancheur des lis. Parmi toutes ces choses,
Je ne voyais que vous, leur modèle avoué.

L'hiver faisait toujours peser sur moi ses ailes ;
Et, comme vous n'étiez pas présent, avec elles,
Ainsi qu'avec votre ombre, un instant j'ai joué.

From you have I been absent in the spring,
When proud-pied April, dress'd in all his trim,
Hath put a spirit of youth in every thing,
That heavy Saturn laughed and leapt with him.

Yet nor the lays of birds, nor the sweet smell
Of different flowers in odour and in hue,
Could make me any summer's story tell,
Or from their proud lap pluck them where they
grew:

Nor did I wonder at the lily's white,
Nor praise the deep vermilion in the rose;
They were but sweet, but figures of delight,
Drawn after you, you pattern of all those.

Yet seemed it winter still, and you away,
As with your shadow I with these did play.

XCIX

Lors, ainsi je grondai la jeune violette :
« Où, friponne, as-tu pris, si ce n'est en puisant
A sa bouche embaumée, un parfum si grisant ?
D'où, sinon de son sang, ta pourpre est-elle
extraite ? »

Le lis fut condamné par ta main plus parfaite,
La marjolaine par tes cheveux d'or luisant.
Blanche de désespoir, de honte rougissant,
Deux roses se dressaient, tremblant de peur secrète.

Une autre, leur ayant volé neige et carmin,
Avait, de ton haleine, enrichi son larcin ;
Mais, caché dans les plis de sa fière tunique,

Un ver, pour la punir, la rongeaît jusqu'au cœur.
Et je n'ai pu trouver une fleur, même unique,
Qui ne t'eût pas tout pris, et parfum et couleur.

The forward violet thus did I chide:
Sweet thief, whence didst thou steal thy sweet
that smells,
If not from my love's breath? The purple pride
Which on thy soft cheek for complexion dwells
In my love's veins thou hast too grossly dy'd.

The lily I condemned for thy hand,
And buds of marjoram had stol'n thy hair;
The roses fearfully on thorns did stand,
One blushing shame, another white despair;

A third, nor red nor white, had stol'n of both,
And to his robbery had annex'd thy breath;
But, for his theft, in pride of all his growth
A vengeful canker eat him up to death.

More flowers I noted, yet I none could see,
But sweet, or colour it had stol'n from thee.⁵

⁵ C'est le seul sonnet du recueil à compter plus de quatorze vers.

C

Ma Muse, où donc es-tu pour pouvoir oublier
De parler de celui dont tu tiens ta puissance ?
Sur quelque vil sujet vas-tu te spolier,
En un indigne chant, de ta magnificence ?

Reviens, Muse oublieuse, et, pour remédier
A tout ce temps perdu, fais une belle stance ;
Chante pour celui-là qui sait t'apprécier
Et qui nourrit tes vers de sa riche substance.

Lève-toi, paresseuse, et vois si sur le front
De mon aimé le Temps n'a mis aucun affront.
Livre-le, s'il l'a fait, au feu de ta satire ;

Fais mépriser partout son triomphe cruel,
Et devant que sa faulx lâche ne lui retire
La vie, oh ! Fais du moins qu'il devienne immortel !

Where art thou Muse that thou forget'st so long,
To speak of that which gives thee all thy might?
Spend'st thou thy fury on some worthless song,
Darkening thy power to lend base subjects
light?

Return forgetful Muse, and straight redeem,
In gentle numbers time so idly spent;
Sing to the ear that doth thy lays esteem
And gives thy pen both skill and argument.

Rise, resty Muse, my love's sweet face survey,
If Time have any wrinkle graven there;
If any, be a satire to decay,
And make time's spoils despised every where.

Give my love fame faster than Time wastes life,
So thou prevent'st his scythe and crooked knife.

CI

O Muse, quelle excuse as-tu pour méconnaître
Ainsi tant de vertu jointe à tant de splendeur ?
Du beau comme du vrai mon amour est le maître ;
Il est aussi le tien, et c'est là ton honneur.

O Muse, réponds-moi ! Me diras-tu peut-être :
« Sa vertu n'a besoin d'aucune autre couleur,
Ni sa beauté d'aucun pinceau pour apparaître ;
De la perfection l'art est trop corrupteur. »

Eh quoi ! Tu te tairais sous ce prétexte étrange
Qu'il peut facilement se passer de louange
Quand tu dois le conduire au-delà du tombeau

Et le faire louer par la suite des âges !
Allons, ma Muse, à l'œuvre ! Et que tes témoignages
Disent à l'Avenir combien cet être est beau !

O truant Muse what shall be thy amends
For thy neglect of truth in beauty dyed?
Both truth and beauty on my love depends;
So dost thou too, and therein dignified.

Make answer Muse: wilt thou not haply say,
'Truth needs no colour, with his colour fixed;
Beauty no pencil, beauty's truth to lay;
But best is best, if never intermixed'?

Because he needs no praise, wilt thou be dumb?
Excuse not silence so, for't lies in thee
To make him much outlive a gilded tomb
And to be praised of ages yet to be.

Then do thy office, Muse; I teach thee how
To make him seem, long hence, as he shows now.

CII

Bien qu'il ait contre lui l'apparence trompeuse,
Je ne sentis jamais mon amour plus vivant ;
Mais m'en faut-il vanter la valeur trop souvent
Comme un marchand qui fait une annonce pompeuse ?

C'est lorsqu'il commença que ma Muse fougueuse
Lui faisait, chaque jour, un hymne plus fervent ;
Ainsi Philomela⁶, la chaleur arrivant,
Reste muette au fond de sa retraite ombreuse.

Non certes que l'été lui donne le regret
De l'époque où sa plainte assoupit la nature,
Mais trop de chants alors emplissent la ramure,

Et ce qu'on entend trop perd vite tout attrait.
Et c'est pourquoi, craignant aussi qu'elle devienne
Importune, ma voix se tait comme la sienne.

My love is strengthened, though more weak in
seeming;
I love not less, though less the show appear;
That love is merchandized, whose rich esteeming,
The owner's tongue doth publish every where.

Our love was new, and then but in the spring,
When I was wont to greet it with my lays;
As Philomel in summer's front doth sing,
And stops his pipe in growth of riper days:

Not that the summer is less pleasant now
Than when her mournful hymns did hush the night,
But that wild music burthens every bough,
And sweets grown common lose their dear delight.

Therefore like her, I sometime hold my tongue:
Because I would not dull you with my song.

CIII

Il faut bien que ma Muse, hélas ! Soit misérable
Pour qu'un sujet qui doit la faire tressaillir,
Tout nu, puisse paraître encor plus admirable
Que revêtu des mots qui devaient l'embellir.

Oh ! Ne me blâmez pas si je puis défaillir !
Regardez seulement ce visage adorable
Qui fait que mon cerveau soudain se sent faiblir,
Qui rend mon vers stupide et de honte m'accable !

Et ne serait-ce pas, à tout prendre, un forfait
Que gâter, en l'ornant, un sujet si parfait ?
Car je n'ai dans mes vers d'autre but que de dire

Vos charmes accomplis et vos dons précieux.
Mais prenez un miroir ; vous y verrez bien mieux
Les trésors que je suis impuissant à décrire.

Alack! what poverty my Muse brings forth,
That having such a scope to show her pride,
The argument all bare is of more worth
Than when it hath my added praise beside!

O! blame me not, if I no more can write!
Look in your glass, and there appears a face
That over-goes my blunt invention quite,
Dulling my lines, and doing me disgrace.

Were it not sinful then, striving to mend,
To mar the subject that before was well?
For to no other pass my verses tend
Than of your graces and your gifts to tell;

And more, much more, than in my verse can sit,
Your own glass shows you when you look in it.

⁶ Invoquée comme symbole direct et figuratif dans les œuvres littéraires.

CIV

Pour moi, mon bel ami, vous bravez la vieillesse !
 Tel vous étiez jadis et tel je vous revois.
 L'orgueil dont trois étés avaient paré les bois,
 Trois hivers l'ont flétri sous leur âpre rudesse ;

J'ai vu trois beaux printemps léguer leur gentillesse
 A trois automnes d'or, dans la marche des mois,
 Depuis que je vous vis pour la première fois,
 — Et toujours votre front a la même jeunesse !

L'aiguille du cadran fait son chemin sans bruit ;
 Comme elle la beauté furtivement s'enfuit !
 Ainsi, je ne vois pas changer, en apparence,

Votre éclat qui pourtant commence à s'amoindrir.
 Sachez donc, jeune enfant, qu'avant votre naissance
 Bien des beautés avaient vu leur été mourir !

To me, fair friend, you never can be old,
 For as you were when first your eye I ey'd,
 Such seems your beauty still. Three winters cold,
 Have from the forests shook three summers' pride,

Three beauteous springs to yellow autumn turn'd,
 In process of the seasons have I seen,
 Three April perfumes in three hot Junes burn'd,
 Since first I saw you fresh, which yet are green.

Ah! yet doth beauty like a dial-hand,
 Steal from his figure, and no pace perceiv'd;
 So your sweet hue, which methinks still doth stand,
 Hath motion, and mine eye may be deceiv'd:

For fear of which, hear this thou age unbred:
 Ere you were born was beauty's summer dead.

CV

Encore que mes chants, sans craindre l'hyperbole,
 Ne sachent louer que lui seul, chaque jour ;
 Bien qu'il règne en mon cœur comme un roi dans sa
 cour,
 Mon ami ne saurait être traité d'idole.

La constance n'a pas un plus parfait symbole :
 Tel il est, tel demain restera son amour.
 Et c'est pourquoi, voulant le payer de retour,
 Je ne sais exprimer qu'une même parole.

Beauté, bonté, vertu, seul sujet de mes vers !
 Beauté, bonté, vertu, sous des thèmes divers,
 C'est votre immense champ qu'exploitent mes pensées !

Un être se résume en vos trois noms bénis !
 Beauté, bonté, vertu, vous viviez dispersées ;
 Pour la première fois, ici, je vous unis !

Let not my love be called idolatry,
 Nor my beloved as an idol show,
 Since all alike my songs and praises be
 To one, of one, still such, and ever so.

Kind is my love to-day, to-morrow kind,
 Still constant in a wondrous excellence;
 Therefore my verse to constancy confined,
 One thing expressing, leaves out difference.

Fair, kind, and true, is all my argument,
 Fair, kind, and true, varying to other words;
 And in this change is my invention spent,
 Three themes in one, which wondrous scope affords.

Fair, kind, and true, have often lived alone,
 Which three till now, never kept seat in one.

CVI

Quand je lis ce qu'ont dit les anciennes chroniques
 Sur la beauté de tant d'êtres prodigieux
 Et les vers où chacun a loué de son mieux
 Dames et chevaliers de ces temps magnifiques,

Je me rends compte, alors, qu'en ces panégyriques
 Où les lèvres, les mains, les pieds, le front, les yeux
 Sont décrits tour à tour, le but de nos aïeux
 Fut de peindre en détail vos dons vraiment féériques.

Leur gloire est, en tâchant d'en immortaliser
 D'autres, d'avoir si bien pu vous prophétiser !
 Mais ils ne vous voyaient que par la prescience ;

Aussi n'ont-ils pas pu vous chanter dignement,
 Et nous qui vous voyons, nous gardons le silence,
 Tant est grand aujourd'hui notre émerveillement !

When in the chronicle of wasted time
 I see descriptions of the fairest wights,
 And beauty making beautiful old rhyme,
 In praise of ladies dead and lovely knights,

Then, in the blazon of sweet beauty's best,
 Of hand, of foot, of lip, of eye, of brow,
 I see their antique pen would have express'd
 Even such a beauty as you master now.

So all their praises are but prophecies
 Of this our time, all you prefiguring;
 And for they looked but with divining eyes,
 They had not skill enough your worth to sing:

For we, which now behold these present days,
 Have eyes to wonder, but lack tongues to praise.

CVII

Ni mes pressentiments, ni l'âme prophétique
 De l'univers rêveur des choses à venir,
 Ne sauront voir, un jour, mon tendre amour finir
 Le bail dont on fixait le terme fatidique.

L'éclipse a disparu ; pour l'augure ironique
 Le présage n'est plus qu'un plaisant souvenir ;
 La certitude voit le doute la bénir ;
 De toute part s'étend l'olivier symbolique

Et comme rafraîchi d'un baume doux et fort,
 Plus fier est mon amour. Je commande à la mort,
 Puisqu'en ces pauvres vers j'en braverai les suites,

Lorsqu'elle traînera tout un peuple sans voix ;
 Et tu vivras en eux lorsque seront détruites
 Et les couronnes d'or et les tombes des rois.

Not mine own fears, nor the prophetic soul
 Of the wide world dreaming on things to come,
 Can yet the lease of my true love control,
 Supposed as forfeit to a confined doom.

The mortal moon hath her eclipse endured,
 And the sad augurs mock their own presage;
 Incertainties now crown themselves assured,
 And peace proclaims olives of endless age.

Now with the drops of this most balmy time,
 My love looks fresh, and Death to me
 subscribes,
 Since, spite of him, I'll live in this poor rhyme,
 While he insults o'er dull and speechless tribes:

And thou in this shalt find thy monument,
 When tyrants' crests and tombs of brass are
 spent.

CVIII

Est-il, dans ce que peut exprimer un cerveau,
 Une chose qu'encor ma plume n'ait écrite ?
 Et puis-je maintenant rien trouver de nouveau
 Pour peindre mon amour ou ton rare mérite ?

Non ! Et toujours je dois reprendre l'écheveau
 — Telles les oraisons qu'au Seigneur l'on récite
 Des mots qui saluaient jadis ton nom si beau :
 « Tu n'appartiens qu'à moi ; c'est en toi que
 j'habite ! »

Car l'Amour, éternel, sous son jeune manteau,
 Des siècles ne craint pas la poussière maudite,
 Et les rides jamais n'effleureront sa peau.

Bien plus, il fait du Temps un page pour sa suite,
 Et lorsqu'en apparence il gît dans un tombeau,
 L'être aimé, grâce à lui, tel qu'il fut ressuscite.

What's in the brain, that ink may character,
 Which hath not figured to thee my true spirit?
 What's new to speak, what now to register,
 That may express my love, or thy dear merit?

Nothing, sweet boy; but yet, like prayers divine,
 I must each day say o'er the very same;
 Counting no old thing old, thou mine, I thine,
 Even as when first I hallowed thy fair name.

So that eternal love in love's fresh case,
 Weighs not the dust and injury of age,
 Nor gives to necessary wrinkles place,
 But makes antiquity for aye his page;

Finding the first conceit of love there bred,
 Where time and outward form would show it dead.

CIX

Ne crois pas que mon cœur ait pu t'être infidèle,
 Si l'absence a semblé refroidir mon amour.
 Mon âme est dans ton sein, et je devrais, un jour
 Me séparer de moi pour me séparer d'elle.

Oui, c'est dans ton cœur qu'est ma chère citadelle
 Si j'ai vagabondé, me voici de retour :
 Tel que tu m'as connu, je rejoins mon séjour,
 Et mes pleurs laveront cette faute cruelle.

Homme, je suis sujet à fléchir sous le poids
 D'une trop lourde chair ; ne crois pas toutefois
 Que je puisse jamais avoir la folle audace

D'échanger tes trésors contre un néant pervers,
 Car je le tiens pour rien cet immense univers
 Dont pour moi tu remplis, ma Rose ! Tout l'espace.

O! never say that I was false of heart,
 Though absence seem'd my flame to qualify,
 As easy might I from my self depart
 As from my soul which in thy breast doth lie:

That is my home of love: if I have ranged,
 Like him that travels, I return again;
 Just to the time, not with the time exchanged,
 So that myself bring water for my stain.

Never believe though in my nature reigned,
 All frailties that besiege all kinds of blood,
 That it could so preposterously be stained,
 To leave for nothing all thy sum of good;

For nothing this wide universe I call,
 Save thou, my rose, in it thou art my all.

CX

Hélas ! C'est vrai, j'errai par chaque carrefour,
Jouant publiquement un rôle de paillasse ;
Je vendis à vil prix tous mes biens sur la place ;
Je souffletai l'ancien par le nouvel amour.

C'est vrai, je n'osai pas regarder face à face
La sainte bonne foi, mais ces écarts d'un jour
Ont rajeuni mon cœur par un choc en retour ;
Le mal qui me redonne à toi fut une grâce.

C'est fini maintenant. A toi seul désormais
Appartient ce qui doit perdurer à jamais.
Ton amitié n'aura plus à subir d'injures,

Car, j'en fais le serment, tu seras mon seul Dieu !
Prends-moi donc dans ton âme afin, comme au saint
Lieu,
Que je puisse y goûter les félicités pures.

Alas! 'tis true, I have gone here and there,
And made my self a motley to the view,
Gored mine own thoughts, sold cheap what is
most dear,
Made old offences of affections new;

Most true it is, that I have looked on truth
Askance and strangely; but, by all above,
These blenches gave my heart another youth,
And worse essays proved thee my best of love.

Now all is done, have what shall have no end:
Mine appetite I never more will grind
On newer proof, to try an older friend,
A god in love, to whom I am confined.

Then give me welcome, next my heaven the best,
Even to thy pure and most most loving breast.

CXI

Oh ! Pour l'amour de moi, grondez bien la Fortune,
La déesse à qui seule incombent tous mes torts
Et qui si lâchement, sans le moindre remords,
M'oblige à recourir à l'aumône commune.

Je porte un nom flétri par sa sombre rancune,
Et, tel qu'un teinturier, je témoigne au dehors,
Par des taches aux mains, de mes constants efforts ;
Votre tendre pitié m'est donc très opportune !

Je puis renaître, un jour, grâce à la potion
De vinaigre prescrite à mon infection ;
Car, afin de guérir, je ne sais quel calice

Me serait trop amer, quel châtiment trop dur.
Ayez pitié de moi ! Pour que mon mal finisse,
C'est encor, cher ami, le moyen le plus sûr !

O, for my sake do you with fortune chide,
The guilty goddess of my harmful deeds,
That did not better for my life provide,
Than public means which public manners
breeds.

Thence comes it that my name receives a brand,
And almost thence my nature is subdu'd
To what it works in, like the dyer's hand:
Pity me then and wish I were renew'd;

Whilst, like a willing patient, I will drink
Potions of eysell, 'gainst my strong infection;
No bitterness that I will bitter think,
Nor double penance, to correct correction.

Pity me then, dear friend, and I assure ye
Even that your pity is enough to cure me.

CXII

L'amour et la pitié, dont est plein tout votre être,
 Ont effacé d'un coup les taches sur mon front.
 Que m'importe comment d'autres me traiteront
 Si sous un jour meilleur vous me faites paraître ?

A vous — mon Univers ! — j'entends seul reconnaître
 Le droit de me donner la louange ou l'affront.
 Vers le bien ou le mal mes désirs s'en iront
 D'après vos ordres seuls, ô mon unique maître !

Je relègue si bas l'opinion des gens
 Que je demeure sourd, ainsi qu'une couleuvre,
 Aux jugements flatteurs comme aux désobligeants ;

Je ne puis être atteint par aucune manœuvre.
 Votre pouvoir sur moi se fait sentir si fort
 Que, hors de vous, le monde entier me semble mort.

Your love and pity doth th' impression fill
 Which vulgar scandal stamped upon my brow;
 For what care I who calls me well or ill,
 So you o'er green my bad, my good allow?

You are my all the world, and I must strive
 To know my shames and praises from your tongue;
 None else to me, nor I to none alive,
 That my steeled sense or changes right or wrong.

In so profound abysm I throw all care
 Of others' voices, that my adder's sense
 To critic and to flatt'rer stopped are.
 Mark how with my neglect I do dispense:

You are so strongly in my purpose bred
 That all the world besides methinks y'are dead.

CXIII

Mes yeux sont dans mon âme au cours de mon absence.
 L'organe, grâce auquel nous pouvons nous mouvoir,
 Est, chez moi, demi-clos : il croit encore voir
 Alors qu'il est plongé dans l'ombre la plus dense.

Et sans lui mon esprit a perdu le pouvoir
 De saisir d'un oiseau, d'une fleur, la nuance :
 Je ne trouve aux objets aucune différence,
 Car il ne retient plus ce qu'il peut recevoir.

Que la chose qu'il voit soit vile ou précieuse,
 Créature difforme ou beauté radieuse,
 Montagne ou mer, colombe ou corbeau, jour ou nuit,

Sitôt il la transforme à votre chère image.
 Si donc mes pauvres yeux ont ainsi fait naufrage,
 C'est que, tout pleins de vous, l'amour seul les conduit.

Since I left you, mine eye is in my mind,
 And that which governs me to go about
 Doth part his function, and is partly blind,
 Seems seeing, but effectively is out;

For it no form delivers to the heart
 Of bird, of flow'r, or shape which it doth latch.
 Of his quick objects hath the mind no part,
 Nor his own vision holds what it doth catch;

For if it see the rud'st or gentlest sight,
 The most sweet favour or deformed'st creature,
 The mountain, or the sea, the day, or night,
 The crow, or dove, it shapes them to your feature.

Incapable of more, replete with you,
 My most true mind thus makes mine untrue.

CXIV

Sur mon âme auriez-vous posé votre couronne
 Pour qu'elle bût aussi ce doux poison des rois,
 L'illusion ? Ou bien, sûr de ce que je vois,
 Dirai-je qu'à mes yeux c'est votre amour qui donne

Ce merveilleux pouvoir qui fait que, chaque fois
 Que quelque objet les frappe, il se perfectionne,
 Qu'en un monstre hideux votre beauté rayonne,
 Que le bien rend le mal esclave de ses lois ?

La première hypothèse est la seule permise :
 C'est bien d'illusions que mon âme se grise
 A l'exemple des rois, car mes yeux, au courant

De ses goûts, dans sa coupe ont versé ce qu'elle aime,
 Et si c'est du poison, leur crime est bien moins grand,
 Puisqu'ils sont les premiers à s'abreuver à même.

Or whether doth my mind, being crowned with
 you,
 Drink up the monarch's plague, this flattery?
 Or whether shall I say mine eye saith true,
 And that your love taught it this alchemy,

To make of monsters and things indigest
 Such cheubins as your sweet self resemble,
 Creating every bad a perfect best
 As fast as objects to his beams assemble?

O 'tis the first; 'tis flattery in my seeing,
 And my great mind most kingly drinks it up.
 Mine eye well knows what with his gust is greeing,
 And to his palate doth prepare the cup.

If it be poisoned, tis the lesser sin
 That mine eye loes it and doth first begin.

CXV

Je mentais dans mes vers naguère en vous disant
 Que je ne pouvais pas vous aimer davantage ;
 C'est qu'alors j'estimais qu'il serait bien peu sage
 De prédire à ma flamme un éclat plus puissant.

Car j'avais peur du Temps qui sans pudeur outrage
 La divine beauté, qui vit en détruisant,
 Qui fait d'un homme fort un homme languissant,
 Qui corrompt toute foi, qui mine tout courage.

Dès lors que n'ai-je su réduire mes aveux
 A ces mots : « Je vous aime autant que je le
 peux ! »

Puisque j'étais certain de toute incertitude,

Qu'avais-je à m'occuper d'un douteux avenir ?
 L'Amour est un enfant qui demande à grandir,
 Mais il faut qu'il en puisse avoir la latitude.

Those lines that I before have writ do lie,
 Even those that said I could not love you dearer:
 Yet then my judgment knew no reason why
 My most full flame should afterwards burn
 clearer.

But reckoning Time, whose million'd accidents
 Creep in 'twixt vows, and change decrees of
 kings,
 Tan sacred beauty, blunt the sharp'st intents,
 Divert strong minds to the course of altering
 things;

Alas! why, fearing of Time's tyranny,
 Might I not then say, 'Now I love you best,'
 When I was certain o'er uncertainty,
 Crowning the present, doubting of the rest?

Love is a babe, then might I not say so,
 To give full growth to that which still doth grow?

CXVI

Pour les âmes aussi je veux le mariage.
 Ce n'est pas un amour, l'amour qui s'est enfui
 Dès qu'il s'est aperçu qu'on fuyait devant lui,
 Ou qui d'un changement prend brusquement ombrage.

Non ! L'Amour est un phare à l'abri de l'orage,
 Donnant à qui l'implore un secourable appui ;
 C'est l'étoile que guette, aussitôt qu'elle a lui,
 Le pauvre esquif errant menacé du naufrage.

Le Temps qui sait faucher les lèvres de vermeil
 Ne peut contre l'Amour rien tenter de pareil.
 L'Amour est au-dessus des heures éphémères ;

Toujours il gardera son charme accoutumé.
 S'il est vrai que je sois leurré par des chimères,
 Je n'ai jamais écrit, — nul n'a jamais aimé !

Let me not to the marriage of true minds
 Admit impediments. Love is not love
 Which alters when it alteration finds,
 Or bends with the remover to remove:

O, no! it is an ever-fixed mark,
 That looks on tempests and is never shaken;
 It is the star to every wandering bark,
 Whose worth's unknown, although his height be
 taken.

Love's not Time's fool, though rosy lips and
 cheeks
 Within his bending sickle's compass come;
 Love alters not with his brief hours and weeks,
 But bears it out even to the edge of doom.

If this be error and upon me proved,
 I never writ, nor no man ever loved.

CXVII

Dites que je n'ai pas su payer le tribut
 Auquel votre mérite a raison de prétendre ;
 Dites que trop souvent mon oubli méconnut
 Tous mes devoirs envers votre amitié si tendre,

Qu'avec trop d'étrangers l'on a pu me surprendre,
 Que je traitai vos droits sacrés comme un rebut,
 Que ma voile imprudente eut le tort de se tendre
 Aux vents qui l'emportaient loin de vous, mon seul but.

Dénombez mes erreurs, mes fautes les plus sûres,
 Et même, sachant tout, faites des conjectures ;
 Laissez tomber sur moi des regards de courroux,

Mais sauvez-moi, du moins, des coups de votre haine,
 Car je voulais savoir, d'une façon certaine,
 Jusqu'où pouvait aller tout mon amour pour vous.

Accuse me thus: that I have scanted all
 Wherein I should your great deserts repay,
 Forgot upon your dearest love to call,
 Whereto all bonds do tie me day by day;

That I have frequent been with unknown minds,
 And giv'n to time your own dear purchased right;
 That I have hoisted sail to all the winds
 Which should transport me farthest from your sight.

Book both my willfulness and errors down,
 And on just proof surmise accumulate.
 Bring me within the level of your frown,
 But shoot not at me in your wakened hate,

Since my appeal says I did strive to prove
 The constancy and virtue of your love.

CXVIII

De même que l'on rend l'appétit moins maussade
 Au moyen de boissons propres à l'exciter,
 Ou que l'on prend un mal lorsqu'on se persuade
 Qu'en se droguant d'avance on pourra l'éviter,

Pour la même raison, d'une sauce moins fade
 — Repu de vos douceurs — j'essayai de goûter ;
 Et, sans qu'il fût besoin, je me suis fait malade,
 Tandis que j'aurais pu toujours me bien porter.

Ainsi, pour prévenir un mal hypothétique,
 Mon amour a manqué vraiment de sens pratique ;
 Il a fait qu'en allant demander guérison

Au mal, une santé florissante décline :
 Du moins j'appris par là que toute médecine,
 Lorsqu'on est fatigué de vous, n'est qu'un poison.

Like as, to make our appetites more keen,
 With eager compounds we our palate urge,
 As, to prevent our maladies unseen,
 We sicken to shun sickness when we purge;

Even so, being full or your ne'er-cloying
 sweetness,
 To bitter sauces did I frame my feeding;
 And, sick of welfare, found a kind of meetness
 To be diseas'd, ere that there was true needing.

Thus policy in love, to anticipate
 The ills that were not, grew to faults assur'd,
 And brought to medicine a healthful state,
 Which, rank of goodness, would by ill be cur'd;

But thence I learn, and find the lesson true,
 Drugs poison him that so fell sick of you.

CXIX

Combien de fois j'ai bu des larmes de sirènes
 Provenant d'alambics aussi noirs que l'enfer !
 Et, passant de l'espoir au désespoir amer,
 Que de fois j'ai perdu des victoires certaines !

Qui sait combien mon cœur commit d'erreurs
 malsaines,
 Lorsque de son bonheur il était sûr et fier !
 Combien de fois mes yeux, égarés par l'éclair
 De la fièvre, ont quitté leurs régions sereines !

Par là, j'ai reconnu les bienfaits du malheur,
 Que c'est le mal souvent qui rend le bien meilleur,
 Et que l'amour, détruit, qu'on a pu reconstruire

Se redresse plus beau, plus fort, plus étendu.
 Mes fautes ont ainsi largement su m'instruire ;
 J'ai regagné trois fois tout le bonheur perdu !

What potions have I drunk of siren tears,
 Distilled from limbecks foul as hell within,
 Applying fears to hopes, and hopes to fears,
 Still losing when I saw myself to win!

What wretched errors have my heart
 committed,
 Whilst it hath thought itself so blessed never!
 How have my eyes out of their sheres been
 fitted
 In the distraction of this maddening fever!

O benefit of ill, now I find true
 That better is by evil still made better;
 And ruined love when it is built anew
 Grows fairer than at first, more strong, far
 greater,

So I return rebuked to my content,
 And gain by ills thrice more than I have spent.

CXX

Combien je suis heureux d'excuser tous vos torts !
 Quand j'évoque aujourd'hui cette époque pénible,
 Il me faudrait des nerfs d'un métal infrangible
 Pour ne pas succomber au poids de mon remords.

Car vous avez passé par un enfer terrible
 Si vous avez souffert ce qu'a souffert mon corps,
 Et moi, tyran cruel, je ne vis point alors
 Que vous m'aviez causé le mal le plus horrible !

Comment pus-je oublier, devant votre douleur,
 La blessure que fait tout vrai chagrin au cœur,
 Et ne vous ai-je pas, — vous imitant vous-même, —

Offert le baume exquis de l'humble repentir ?
 Mais enfin votre faute est ma rançon suprême :
 Dans la mienne elle peut du moins s'anéantir.

That you were once unkind befriends me now,
 And for that sorrow, which I then did feel,
 Needs must I under my transgression bow,
 Unless my nerves were brass or hammer'd steel.

For if you were by my unkindness shaken,
 As I by yours, you've passed a hell of time;
 And I, a tyrant, have no leisure taken
 To weigh how once I suffered in your crime.

O! that our night of woe might have remembered
 My deepest sense, how hard true sorrow hits,
 And soon to you, as you to me, then tendered
 The humble salve, which wounded bosoms fits!

But that your trespass now becomes a fee;
 Mine ransoms yours, and yours must ransom me.

CXXI

Oui certes, être vil est encor préférable
 Que de passer pour tel alors qu'on ne l'est pas.
 L'opinion du monde a toujours, ici-bas,
 Déclaré le plaisir le plus pur condamnable.

De quel droit le regard louche d'un misérable
 Vient-il sournoisement s'attacher à mes pas ?
 Pourquoi des espions, dont bien pire est le cas,
 Tiennent-ils pour mauvais ce que je juge aimable ?

Je suis ce que je suis, et tous ces contrôleurs
 De mes fautes ne font qu'enregistrer les leurs.
 S'ils ont l'âme boiteuse, encor droite est la mienne !

Ces gens peuvent juger mes actes sans merci.
 S'ils veulent bien du moins en conclure ceci, —
 Qu'au mal l'humanité tout entière appartienne !

'Tis better to be vile than vile esteemed,
 When not to be receives reproach of being,
 And the just pleasure lost which is so deemed
 Not by our feeling but by others' seeing.

For why should others' false adulterate eyes
 Give salutation to my sportive blood?
 Or on my frailties why are frailer spies,
 Which in their wills count bad what I think good?

No, I am that I am, and they that level
 At my abuses reckon up their own;
 I may be straight, they they themselves be bevel.
 By their rank thoughts my deeds must not be shown,

Unless this general evil they maintain:
 All men are bad, and in their badness reign.

CXXII

C'est mon âme qui garde avec fidélité
 Ton album où ton nom, à jamais mémorable,
 Survivra bien après ce monde misérable,
 Par-delà tous les temps, jusqu'à l'éternité.

Tant que la vie en eux se maintenant semblable,
 Mon cœur et mon cerveau n'auront pas rejeté
 Au gouffre de l'oubli ce qu'ils t'ont emprunté,
 Ton souvenir saura rester ineffaçable.

Ce registre jamais ne dirait la moitié
 De ce que tient mon âme, et je n'en ai que faire
 Pour dresser le bilan de ta chère amitié.

Pour mieux penser à toi, prendre un auxiliaire
 Serait admettre, hélas ! Que je puis t'oublier ;
 — Je serais donc bien fou de lui rien confier !

Thy gift, thy tables, are within my brain
 Full charactered with lasting memory,
 Which shall above that idle rank remain,
 Beyond all date, even to eternity:

Or, at the least, so long as brain and heart
 Have faculty by nature to subsist;
 Till each to razed oblivion yield his part
 Of thee, thy record never can be missed.

That poor retention could not so much hold,
 Nor need I tallies thy dear love to score;
 Therefore to give them from me was I bold,
 To trust those tables that receive thee more:

To keep an adjunct to remember thee
 Were to import forgetfulness in me.

CXXIII

N'espère pas, ô Temps, me voir changer jamais !
 Sur leurs socles nouveaux tes fières pyramides
 — Des décors d'autrefois remplaçantes timides
 Ne m'arracheront pas des regards stupéfaits.

Si nous pouvons trouver tes défroques splendides,
 C'est que la vie est brève et laisse des regrets ;
 Aussi nous préférons les croire tout exprès
 Faites pour nous, au lieu de constater leurs rides.

Tes registres et toi ne me faites pas peur !
 Pas plus que le présent le passé ne m'étonne.
 menteurs sont tes récits comme ce que façonne

Et détruit tour à tour ton incessant labeur.
 Pour moi, je fais serment de demeurer fidèle,
 Et cela malgré toi, malgré ta faulx cruelle !

No, Time, thou shalt not boast that I do change
 Thy pyramids built up with newer might
 To me are nothing novel, nothing strange;
 They are but dressings of a former sight.

Our dates are brief, and therefore we admire
 What thou dost foist upon us that is old;
 And rather make them born to our desire
 Than think that we before have heard them told.

Thy registers and thee I both defy,
 Not wondering at the present nor the past,
 For thy records and what we see doth lie,
 Made more or less by thy continual haste.

This I do vow and this shall ever be;
 I will be true despite thy scythe and thee.

CXXIV

Si mon amour n'était qu'un simple enfant royal,
 Il pourrait être, un jour, trompé par la Fortune ;
 Il subirait du Temps l'amour et la rancune,
 Telle la fleur soumise au coup de faulx brutal.

Mais il peut tout braver de son fier piédestal :
 L'éclat de la richesse en rien ne l'importune,
 Et la mode, que suit la lâcheté commune,
 Ne peut lui prodiguer son caprice inégal.

Il ne craint pas non plus la politique amère,
 Hérétique qui bâcle une tâche éphémère ;
 Et les jours pluvieux, les soleils éclatants

Le verront se dresser toujours aussi sublime.
 J'en appelle à témoin quelques fous de ce temps,
 Dont la mort fut un bien et l'existence un crime !

If my dear love were but the child of state,
 It might for Fortune's bastard be unfathered,
 As subject to time's love or to time's hate,
 Weeds among weeds, or flow'rs with flowers
 gathered.

No, it was builded far from accident;
 It suffers not in smiling pomp, nor falls
 Under the blow of thrall'd discontent,
 Whereto th' inviting time our fashion calls.

It fears not policy, that heretic,
 Which works on leases of short numb' red hours.
 But all alone stands hugely politic,
 That it nor grows with heat nor drowns with
 showers.

To this I witness call the fools of time,
 Which die for goodness, who have lived for crime.

CXXV

Que me servirait-il d'aller, avec un dais,
 Donner, aux yeux d'autrui, quelque parade vaine ?
 Sachant que sa ruine, un jour, sera certaine,
 Dans quel but songerais-je à bâtir un palais ?

N'ai-je pas vu tous ceux qui servent à grands frais
 L'exigeante beauté perdre toute leur peine
 Et, déments malheureux qu'un sot orgueil entraîne,
 Troquer leurs plus beaux dons pour de grossiers attraits ?

Non, ce n'est que ton cœur que mon culte vénère ;
 Reçois ma maigre offrande, — elle est du moins sincère !
 Et mon amour tout pur n'enferme rien de feint.

C'est une âme qui veut s'échanger contre une âme.
 Arrière, délateur ! Plus ta parole infâme
 Charge une âme fidèle, et moins elle te craint.

Were't ought to me I bore the canopy,
 With my extern the outward honouring,
 Or laid great bases for eternity,
 Which prove more short than waste or ruining?

Have I not seen dwellers on form and favour
 Lose all and more by paying too much rent,
 For compound sweet forgoing simple savour,
 Pitiful tghrivers, in their gazing spent?

No, let me be obsequious in thy heart,
 And take thou my oblation, poor but free,
 Which is not mixed with seconds, knows no art,
 But mutual render, only me for thee.

Hence, thou suborned informer! A true soul
 When most impeached stands least in thy control.

CXXVI

Charmant enfant qui tiens en ton divin pouvoir
 Et le miroir du Temps, et sa faucille, l'heure,
 Tu ravages les cœurs que ton contact effleure,
 Et, tout en grandissant, tu ne fais que déchoir.

Si celle qui commande aux ruines qu'on pleure,
 La Nature, s'obstine aussi fort à vouloir
 Te garder dans sa main, c'est surtout par l'espoir
 De montrer à quel point du Temps elle se leurre.

Pourtant, redoute-la, toi que son bon plaisir
 A fait son favori ! Je veux bien qu'elle garde
 Son merveilleux trésor, mais pour s'en dessaisir.

Oh ! Sois-en bien certain, quoiqu'elle le retarde,
 Le moment de payer son compte arrivera,
 Et c'est en te rendant qu'elle s'acquittera.

O thou, my lovely boy, who in thy pow'r
 Dost hold time's fickly glass, his sickle hour,
 Who hast by waning grown, and therein show'st
 Thy lovers withering, as they sweet self grow'st –

If nature, sovereign mistress over wrack,
 As thou goest onwards still will pluck thee back,
 She keeps thee to this purpose: that her skill
 May time disgrace, and wretched minute kill.

Yet fear her, O thou minion of her pleasure;
 She may detain, but not still keep, her treasure.
 Her audit, though delayed, answered must be,
 And her quietus is to render thee.⁷

CXXVII

Autrefois on voulait que la brune fût laide,
 Et lorsqu'elle était belle, l'n ne l'avouait pas.
 Elle l'est aujourd'hui, mais de bâtards appas
 Avilissent le prix de ceux qu'elle possède.

Depuis que la laideur fait venir à son aide
 Le masque mensonger des attraits les plus bas,
 La beauté qu'on profane est sans asile, hélas !
 Et ne recueille plus qu'un hommage bien tiède.

Ma maîtresse est jolie avec ses beaux yeux noirs.
 Qui pleurent, semble-t-il en de longs désespoirs,
 La mort de ces beautés que la mode commune

Excite à s'affubler d'un blond déguisement ;
 Et la couleur du deuil lui va si gentiment
 Que tout le monde veut que la beauté soit brune.

In the old age black was not counted fair,
 Or if it were, it bore not beauty's name;
 But now is black beauty's successive heir,
 And beauty slandered with a bastard shame:

For since each hand hath put on Nature's power,
 Fairing the foul with Art's false borrowed face,
 Sweet beauty hath no name, no holy bower,
 But is profaned, if not lives in disgrace.

Therefore my mistress' eyes are raven black,
 Her eyes so suited, and they mourners seem
 At such who, not born fair, no beauty lack,
 Sland'ring creation with a false esteem:

Yet so they mourn becoming of their woe,
 That every tongue says beauty should look so.

⁷ Ce sonnet ne compte que douze vers.

CXXVIII

Lorsque, faisant vibrer l'âme heureuse du bois,
 Tu répands à torrents ta musique bénie,
 Toi ma musique même, et que ton harmonie
 Vient ravir mon oreille, hélas ! Combien de fois

N'ai-je pas envié, d'une envie infinie,
 Les touches s'épuisant à caresser tes doigts,
 Tandis qu'à tes côtés, en dépit de leurs droits,
 De cet exquis festin mes lèvres sont bannies ?

Pour goûter à leur tour l'ineffable douceur
 De semblables baisers, oh ! Comme avec bonheur
 Les pauvrettes prendraient la place de ces touches

Qu'en les frôlant ta main emplit d'un tel transport !
 Et puisque le plaisir qu'elles ont est si fort,
 Fais leur baiser tes doigts, mais donne-moi ta bouche.

How oft when thou, my music, music play'st,
 Upon that blessed wood whose motion sounds
 With thy sweet fingers when thou gently sway'st
 The wiry concord that mine ear confounds,

Do I envy those jacks that nimble leap,
 To kiss the tender inward of thy hand,
 Whilst my poor lips which should that harvest reap,
 At the wood's boldness by thee blushing stand!

To be so tickled, they would change their state
 And situation with those dancing chips,
 O'er whom thy fingers walk with gentle gait,
 Making dead wood more bless'd than living lips.

Since saucy jacks so happy are in this,
 Give them thy fingers, me thy lips to kiss.

CXXIX

Il n'est honte devant laquelle la luxure
 Recule pour pouvoir librement s'assouvir.
 Cruelle jusqu'au sang, déloyale, parjure,
 Sauvage, vile, infâme, elle est tout à plaisir.

Mais le mépris la suit avec sa flétrissure ;
 Comme il fut follement poursuivi, son désir,
 Aussitôt satisfait, est maudit sans mesure,
 — Tel le poison qu'enferme un perfide élixir.

Et c'est toujours ce but, qui n'admet pas de halte,
 Vers lequel néanmoins sa démence s'exalte,
 Faible bonheur qu'attend un réveil trop amer,

Délice qui finit dans la poudre du rêve !
 L'homme sait tout cela ; pourtant il bat sans trêve
 Le céleste chemin qui mène à cet enfer.

The expense of spirit in a waste of shame
 Is lust in action: and till action, lust
 Is perjured, murderous, bloody, full of blame,
 Savage, extreme, rude, cruel, not to trust;

Enjoyed no sooner but despised straight;
 Past reason hunted; and no sooner had,
 Past reason hated, as a swallowed bait,
 On purpose laid to make the taker mad.

Mad in pursuit and in possession so;
 Had, having, and in quest to have extreme;
 A bliss in proof, and proved, a very woe;
 Before, a joy proposed; behind a dream.

All this the world well knows; yet none knows well
 To shun the heaven that leads men to this hell.

CXXX

Certes, ses yeux n'ont pas l'éclat vif du soleil ;
 Son sein brun par la neige est confondu sans peine ;
 Au lieu d'être en or fin, ses cheveux sont d'ébène,
 Et le corail bien plus que sa lèvre est vermeil.

Son visage n'a point un incarnat pareil
 Aux roses dont Damas fleurit son front de reine,
 Et je sais des parfums plus exquis que l'haleine
 Qui fait battre son flanc et rythme son sommeil.

Encore que sa voix me remplisse d'ivresse,
 Je trouve à la musique un charme plus grisant,
 Et si je n'ai jamais vu marcher de déesse,

Je suis sûr que son pas, à elle, est plus pesant.
 Et pourtant, par le ciel ! Il n'est pour ma maîtresse
 D'éloge que mon vers ne trouve insuffisant.

My mistress' eyes are nothing like the sun;
 Coral is far more red, than her lips red:
 If snow be white, why then her breasts are dun;
 If hairs be wires, black wires grow on her head.

I have seen roses damasked, red and white,
 But no such roses see I in her cheeks;
 And in some perfumes is there more delight
 Than in the breath that from my mistress reeks.

I love to hear her speak, yet well I know
 That music hath a far more pleasing sound:
 I grant I never saw a goddess go,
 My mistress, when she walks, treads on the ground:

And yet by heaven, I think my love as rare,
 As any she belied with false compare.

CXXXI

Le joug de la beauté la plus autoritaire,
 Comme je te connais, est moins dur que le tien,
 Car, pour mon pauvre cœur qui radote, il n'est rien
 De plus beau ni de plus rare que toi sur terre.

De bonne foi pourtant, en te voyant, combien
 Disent que ton visage est impuissant à faire
 Gémir l'Amour ! Je n'ose affirmer le contraire,
 Mais je me jure, au fond, que tous se trompent
 bien.

Et ce serment n'est pas le fruit de l'équivoque,
 Car, dès que devant moi ton image s'évoque,
 Des milliers de soupirs, m'écrasant sous leur faix,

Témoignent que, pour moi, ta couleur est bénie.
 Tu n'es noire, à mes yeux, que par ce que tu fais,
 Et c'est de là, je crois, que vient la calomnie.

Thou art as tyrannous, so as thou art,
 As those whose beauties proudly make them
 cruel;
 For well thou know'st to my dear dotting heart
 Thou art the fairest and most precious jewel.

Yet, in good faith, some say that thee behold,
 Thy face hath not the power to make love
 groan;
 To say they err I dare not be so bold,
 Although I swear it to myself alone.

And to be sure that is not false I swear,
 A thousand groans, but thinking on thy face,
 One on another's neck, do witness bear
 Thy black is fairest in my judgment's place.

In nothing art thou black save in thy deeds,
 And thence this slander, as I think, proceeds.

CXXXII

J'aime tes yeux, et eux, voyant combien sont vaines
 Mes prières, ils ont eu pitié de mon tourment :
 Ils se sont mis en noir et, sous ce deuil charmant,
 Ils jettent un regard attendri sur mes peines.

Et le premier rayon du doux soleil vraiment
 Ne sied pas mieux au front des aubes incertaines,
 Et l'astre messenger des ténèbres prochaines
 Ne donne pas au soir plus d'éblouissement

Que ces deux beaux yeux noirs ne font pour ton
 visage !
 Eh bien ! Puisque le deuil à ce point t'avantage,
 Puisse pareillement ton cœur en être empreint !

Puisses-tu compatir toute à mon infortune !
 Et je dirai qu'il n'est de beauté que la brune
 Et qu'une femme est laide à qui manque ton teint

Thine eyes I love, and they, as pitying me,
 Knowing thy heart torments me with disdain,
 Have put on black and loving mourners be,
 Looking with pretty ruth upon my pain.

And truly not the morning sun of heaven
 Better becomes the grey cheeks of the east,
 Nor that full star that ushers in the even,
 Doth half that glory to the sober west,

As those two mourning eyes become thy face:
 O! let it then as well beseem thy heart
 To mourn for me since mourning doth thee grace,
 And suit thy pity like in every part.

Then will I swear beauty herself is black,
 And all they foul that thy complexion lack.

CXXXIII

Que le cœur soit maudit qui fait gémir mon cœur
 En nous frappant tous deux d'une double blessure !
 N'est-ce donc pas assez que seul il me torture,
 Sans courber sous son joug mon ami le meilleur ?

Après m'avoir volé, ton regard de malheur
 Prend mon autre moi-même, ô peine encor plus dure !
 Maintenant loin de lui, de moi, de toi, j'endure
 Un horrible tourment qui triple ma douleur.

Puisque ton cœur l'a mis dans sa geôle profonde,
 Fais que mon cœur du cœur de mon ami réponde
 Et qu'il garde celui qui le tient sous sa loi !

Tu rendras ma prison ainsi bien moins pénible.
 Mais, étant ton captif, hélas ! C'est impossible,
 Car, par cela, tu tiens ce que je porte en moi.

Beshrew that heart that makes my heart to groan
 For that deep wound it gives my friend and me!
 Is't not enough to torture me alone,
 But slave to slavery my sweet'st friend must be?

Me from myself thy cruel eye hath taken,
 And my next self thou harder hast engrossed:
 Of him, myself, and thee I am forsaken;
 A torment thrice three-fold thus to be crossed.

Prison my heart in thy steel bosom's ward,
 But then my friend's heart let my poor heart bail;
 Whoe'er keeps me, let my heart be his guard;
 Thou canst not then use rigour in my jail:

And yet thou wilt; for I, being pent in thee,
 Perforce am thine, and all that is in me.

CXXXIV

Mon ami, je l'ai dit, est donc ton prisonnier,
 Et j'ai souscrit à tout ce que veut ton caprice.
 Oh ! Rends-le moi de grâce, et, pour ce sacrifice,
 Je m'abandonne à toi désormais tout entier.

Avare ! Il te déplaît de me le renvoyer,
 Et lui, trop généreux, il se fait ton complice !
 Tu sais bien que ce fut pour me rendre service
 Qu'il signa le billet dont tu peux t'appuyer !

Mais tu poursuis quand même, usurière implacable,
 Grâce aux droits que sur lui ta beauté te donna,
 L'ami qui follement pour moi se ruina.

Ainsi je l'ai perdu par un abus coupable,
 Et nous sommes tous deux en ta propriété,
 Sans que j'aie, à ce prix, conquis ma liberté !

So now I have confessed that he is thine,
 And I my self am mortgaged to thy will,
 Myself I'll forfeit, so that other mine
 Thou wilt restore to be my comfort still:

But thou wilt not, nor he will not be free,
 For thou art covetous, and he is kind;
 He learned but surety-like to write for me,
 Under that bond that him as fast doth bind.

The statute of thy beauty thou wilt take,
 Thou usurer, that put'st forth all to use,
 And sue a friend came debtor for my sake;
 So him I lose through my unkind abuse.

Him have I lost; thou hast both him and me:
 He pays the whole, and yet am I not free.

CXXXV

Alors que le Désir n'a plus aucune ardeur
 Chez les autres, chez toi sans trêve il surabonde ;
 Et je ne cesse pas, en mon erreur profonde,
 De vouloir m'imposer à ta douce faveur !

Ne peux-tu me trouver un coin dans tout ton cœur,
 Toi de qui le désir est aussi grand qu'un monde ?
 Et quand tu le répands sur chacun à la ronde,
 Ne réserveras-tu qu'à moi seul ta rigueur ?

La mer admet pourtant la pluie en sa matrice,
 Heureuse d'augmenter ses réservoirs profonds :
 Comme elle, accrois sans fin ta richesse et confonds

Ma goutte de désir dans ton large caprice.
 Que tes adorateurs arrivent tous s'unir
 En Will, et que ce nom résume ton Désir !

Whoever hath her wish, thou hast thy Will,
 And Will to boot, and Will in over-plus;
 More than enough am I that vexed thee still,
 To thy sweet will making addition thus.

Wilt thou, whose will is large and spacious,
 Not once vouchsafe to hide my will in thine?
 Shall will in others seem right gracious,
 And in my will no fair acceptance shine?

The sea, all water, yet receives rain still,
 And in abundance addeth to his store;
 So thou, being rich in Will, add to thy Will
 One will of mine, to make thy large will more.

Let no unkind, no fair beseechers kill;
 Think all but one, and me in that one Will.

CXXXVI

Si ton cœur te maudit pour m'avoir fait venir,
 Jure-lui que Will seul fut ton désir suprême.
 Et d'ailleurs n'est-il pas l'asile du désir ?
 Donc, au nom de l'amour, aime celui qui t'aime.

Et Will jusques aux bords ne cessera d'emplir
 De ses désirs ton cœur, et j'y serai moi-même.
 Plus un espace est grand, plus grand est le plaisir ;
 Dans un riche trésor ; qu'est-ce, en plus, qu'une
 gemme ?

Bien qu'au total pour un il me faille compter,
 Laisse-moi me glisser inconnu dans le nombre ;
 Si ton regard sur moi consent à s'arrêter ;

Qu'importe que je reste à l'écart, dans ton ombre ?
 Du moins aime mon nom ; aime-le sans faiblir,
 Ainsi tu m'aimeras, car mon nom est Désir.

If thy soul check thee that I come so near,
 Swear to thy blind soul that I was thy Will,
 And will, thy soul knows, is admitted there;
 Thus far for love, my love-suit, sweet, fulfil.

Will, will fulfil the treasure of thy love,
 Ay, fill it full with wills, and my will one.
 In things of great receipt with ease we prove
 Among a number one is reckoned none:

Then in the number let me pass untold,
 Though in thy store's account I one must be;
 For nothing hold me, so it please thee hold
 That nothing me, a something sweet to thee:

Make but my name thy love, and love that still,
 And then thou lovest me for my name is 'Will'.

CXXXVII

Amour, aveugle fou, qu'as-tu fait à mes yeux
 Et quel épais bandeau sur eux fis-tu descendre ?
 Connaissant la beauté, comment peuvent-ils prendre
 Aussi facilement le pire pour le mieux ?

Si, guidés par l'éclair de regards captieux,
 Dans cette baie où tous ont le droit de se rendre
 Mes yeux mouillent aussi, pourquoi donc vins-tu tendre
 A mon cœur un appât aussi pernicieux ?

Comment ce cœur tient-il pour son royaume unique
 Ce qui du monde entier est la place publique ?
 Comment ces pauvres yeux ne voient-ils pas enfin

Qu'ils plaçaient la beauté sur une face laide ?
 C'est que mon cœur, mes yeux, sont hors du droit chemin
 Et que l'erreur maudite aujourd'hui les possède.

Thou blind fool, Love, what dost thou to mine eyes,
 That they behold, and see not what they see?
 They know what beauty is, see where it lies,
 Yet what the best is take the worst to be.

If eyes, corrupt by over-partial looks,
 Be anchored in the bay where all men ride,
 Why of eyes' falsehood hast thou forged hooks,
 Whereto the judgment of my heart is tied?

Why should my heart think that a several plot,
 Which my heart knows the wide world's common
 place?
 Or mine eyes, seeing this, say this is not,
 To put fair truth upon so foul a face?

In things right true my heart and eyes have erred,
 And to this false plague are they now transferred.

CXXXVIII

Lorsque ma bien-aimée, en un tendre serment,
Atteste que toujours son âme resta pure,
En naïf ignorant que le monde est parjure,
Je feins d'y croire ; au fond, je sais bien qu'elle ment.

De même je souscris à son dire charmant
Quand, sachant le contraire, ingénue, elle assure
Que la jeunesse habite encor sur ma figure ;
Ainsi nous nous leurrans perpétuellement.

Mais pourquoi nous tenir ce mutuel langage,
Fausse étant sa vertu comme faux est mon âge ?
C'est que la confiance est utile à l'amour,

Et que l'amour âgé n'aime pas qu'on le sache.
Lors, nous nous appliquons tous les deux sans relâche
A nous dissimuler nos défauts tour à tour.

When my love swears that she is made of truth
I do believe her, though I know she lies,
That she might think me some untutor'd youth,
Unlearned in the world's false subtleties.

Thus vainly thinking that she thinks me young,
Although she knows my days are past the best,
Simply I credit her false speaking tongue:
On both sides thus is simple truth suppress'd.

But wherefore says she not she is unjust?
And wherefore say not I that I am old?
O, love's best habit is in seeming trust,
And age in love loves not to have years told:

Therefore I lie with her and she with me,
And in our faults by lies we flatter'd be.

CXXXIX

Ne me demande pas d'excuser, ô cruelle,
Le mal que tu me fais ! Et combien j'aime mieux
Recevoir de ta bouche et non pas de tes yeux,
Sans artifice aucun, la sentence mortelle !

Dis-moi que ton amour vers un autre t'appelle,
Mais, près de moi, du moins abstiens-toi, par les
cieux !
De regarder ailleurs. Il serait odieux
De raffiner ma mort quand ta puissance est telle.

Pour te justifier, me sera-t-il permis
De dire qu'en tes yeux tu vois mes ennemis
Et que c'est pour ne pas m'exposer à leur haine

Que tu les fais ainsi porter leurs coups plus loin ?
M'ayant presque tué, ne prends pas ce beau soin :
Qu'ils m'achèvent tout net et terminent ma peine !

O! call not me to justify the wrong
That thy unkindness lays upon my heart;
Wound me not with thine eye, but with thy
tongue:
Use power with power, and slay me not by art,

Tell me thou lov'st elsewhere; but in my sight,
Dear heart, forbear to glance thine eye aside:
What need'st thou wound with cunning, when
thy might
Is more than my o'erpressed defence can bide?

Let me excuse thee: ah! my love well knows
Her pretty looks have been mine enemies;
And therefore from my face she turns my foes,
That they elsewhere might dart their injuries:

Yet do not so; but since I am near slain,
Kill me outright with looks, and rid my pain.

CXL

Jusqu'ici j'ai subi, muet, ton lourd dédain,
 Mais prends garde de mettre à bout ma patience !
 Mon chagrin bafoué, rompant son long silence,
 En imprécations éclaterait soudain.

Mieux vaudrait me jurer, tout au moins par prudence,
 Que tu m'aimes aussi, ton serment fut-il vain,
 Comme on laisse entrevoir son salut très prochain !
 Au malade peureux qui vers la mort s'avance.

Car je deviendrais fou si je perdais l'espoir
 Et peut-être qu'alors je pourrais te maudire,
 Et le monde, tu sais, se fait presque un devoir

De croire aveuglément tout ce qui peut nous nuire.
 Mais tu ne seras pas en butte au soupçon noir,
 Si sur moi — quoique ailleurs — ton regard daigne
 luire.

Be wise as thou art cruel; do not press
 My tongue-tied patience with too much disdain;
 Lest sorrow lend me words, and words express
 The manner of my pity-wanting pain.

If I might teach thee wit, better it were,
 Though not to love, yet, love to tell me so;
 As testy sick men, when their deaths be near,
 No news but health from their physicians know;

For, if I should despair, I should grow mad,
 And in my madness might speak ill of thee;
 Now this ill-wresting world is grown so bad,
 Mad slanderers by mad ears believed be.

That I may not be so, nor thou belied,
 Bear thine eyes straight, though thy proud heart
 go wide.

CXLI

Non, ce n'est vraiment pas par les yeux que je t'aime,
 Car ils notent en toi des défauts trop nombreux ;
 C'est mon cœur, dévoyé par une erreur suprême,
 Qui loue avec amour ce qu'ils méprisent, eux.

Mon oreille n'entend dans ta voix qu'un blasphème ;
 Mes doigts, experts subtils de tout contact honteux,
 Mon goût, mon odorat, n'ont le désir extrême
 De te voir leur offrir un festin amoureux.

Ni mes cinq sens, ni mes cinq esprits n'ont la force
 Pourtant de démontrer le besoin d'un divorce
 A ce cœur affolé qui de ton cœur hautain

N'est qu'un esclave vil que sa faiblesse enchaîne.
 Dans ma misère, au moins, j'ai pu trouver un gain :
 Car tu me fais pécher et m'infliges la peine !

In faith I do not love thee with mine eyes,
 For they in thee a thousand errors note;
 But 'tis my heart that loves what they despise,
 Who, in despite of view, is pleased to dote.

Nor are mine ears with thy tongue's tune delighted;
 Nor tender feeling, to base touches prone,
 Nor taste, nor smell, desire to be invited
 To any sensual feast with thee alone:

But my five wits nor my five senses can
 Dissuade one foolish heart from serving thee,
 Who leaves unswayed the likeness of a man,
 Thy proud heart's slave and vassal wretch to be:

Only my plague thus far I count my gain,
 That she that makes me sin awards me pain.

CXLII

L'amour est mon péché ; ta vertu, c'est la haine,
 — Haine que suscita mon amour criminel ;
 Mais comment encourrais-je aucun blâme formel
 Si de nous comparer tous deux tu prends la peine ?

Tout au moins convient-il que le silence enchaîne
 La bouche qui, souillant son éclat immortel,
 Scella sous le mensonge un serment solennel
 Et dans les lits d'autrui vint souffler son haleine.

Mon amour qui te blesse a les droits souverains
 De celui que tes yeux témoignent à certains.
 Qu'en ton cœur la pitié projette ses racines

Si tu veux l'obtenir des autres quelque jour !
 Sans cela, puisses-tu récolter à ton tour
 Le refus méprisant dans lequel tu t'obstines !

Love is my sin, and thy dear virtue hate,
 Hate of my sin, grounded on sinful loving:
 O! but with mine compare thou thine own state,
 And thou shalt find it merits not reproving;

Or, if it do, not from those lips of thine,
 That have profaned their scarlet ornaments
 And sealed false bonds of love as oft as mine,
 Robbed others' beds' revenues of their rents.

Be it lawful I love thee, as thou lov'st those
 Whom thine eyes woo as mine importune thee:
 Root pity in thy heart, that, when it grows,
 Thy pity may deserve to pitied be.

If thou dost seek to have what thou dost hide,
 By self-example mayst thou be denied!

CXLIII

Lorsqu'un de ses poussins au loin s'est envolé,
 La bonne ménagère, en sa frayeur immense
 De le perdre, après lui rapidement s'élance,
 Laissant son nourrisson errer tout esseulé.

Le malheureux petit se lamente, affolé ;
 Il appelle sa mère et pleure son absence ;
 Mais elle, qui toujours vers son fuyard s'avance,
 Demeure sourde aux cris du pauvre inconsolé !

C'est ainsi qu'à ton tour tu suis la trace amère
 De celui qui t'a fuie et que moi, ton bambin,
 Je cours derrière toi ! Vers moi retourne enfin,

Quand tu l'auras repris, et sois comme ma mère
 Oh ! Puissent à souhait s'exaucer tes désirs,
 Si de Will tu consens à calmer les soupirs !

Lo, as a careful housewife runs to catch
 One of her feather'd creatures broke away,
 Sets down her babe, and makes all swift
 dispatch
 In pursuit of the thing she would have stay;

Whilst her neglected child holds her in chase,
 Cries to catch her whose busy care is bent
 To follow that which flies before her face,
 Not prizing her poor infant's discontent;

So runn'st thou after that which flies from thee,
 Whilst I thy babe chase thee afar behind;
 But if thou catch thy hope, turn back to me,
 And play the mother's part, kiss me, be kind;

So will I pray that thou mayst have thy 'Will',
 If thou turn back and my loud crying still.

CXLIV

Deux amours sont en moi, pareils à deux esprits,
Dont l'un me désespère et l'autre me console.
Mon bon ange est un homme à la beauté sans prix,
Le mauvais, une femme au teint fardé d'idole.

Mon démon féminin à mes côtés a pris,
— Pour m'attirer plus vite en son horrible geôle,
Mon bon ange et tenté, par ses désirs pourris,
D'arracher à mon saint sa céleste auréole.

Mon ange a-t-il fini par devenir démon ?
Je ne puis l'affirmer, je ne puis dire non.
Comme tous deux sont loin et qu'ils font bon ménage,

Je crains que l'un n'ait mis l'autre dans son enfer
Et je serai toujours en proie au doute amer
Tant que l'esprit malin retiendra l'esprit sage.

Two loves I have of comfort and despair,
Which like two spirits do suggest me still:
The better angel is a man right fair,
The worser spirit a woman coloured ill.

To win me soon to hell, my female evil,
Tempteth my better angel from my side,
And would corrupt my saint to be a devil,
Wooing his purity with her foul pride.

And whether that my angel be turned fiend,
Suspect I may, yet not directly tell;
But being both from me, both to each friend,
I guess one angel in another's hell:

Yet this shall I ne'er know, but live in doubt,
Till my bad angel fire my good one out.

CXLV

Cette bouche qu'Eros de sa main même a faite,
Tandis qu'à ses côtés, pensif, je languissais,
Un jour me murmura ce simple mot : « Je hais ! »
Mais sitôt qu'elle vit ma tristesse muette,

Du profond de son cœur la pitié, toujours prête
A se manifester en de tendres accès,
Vint gronder cette voix d'où ne tombent jamais
Que des arrêts pareils au pur miel de l'Hymette⁸.

Et comme la clarté fait reculer la nuit,
Démon chassé du ciel qui dans l'enfer s'enfuit,
De même elle changea ce dur cri de colère

En concluant avec un autre mot plus doux.
Elle avait dit : « Je hais ! » mais après, moins sévère,
Elle sauva ma vie en ajoutant : « Pas vous ! »

Those lips that Love's own hand did make,
Breathed forth the sound that said 'I hate',
To me that languished for her sake:
But when she saw my woeful state,

Straight in her heart did mercy come,
Chiding that tongue that ever sweet
Was used in giving gentle doom;
And taught it thus anew to greet;

'I hate' she altered with an end,
That followed it as gentle day,
Doth follow night, who like a fiend
From heaven to hell is flown away.

'I hate', from hate away she threw,
And saved my life, saying 'not you'.

⁸ Le miel de la montagne d'Hymette est réputé depuis l'antiquité.

CXLVI

Pauvre âme, centre obscur de ma chair pécheresse,
 Toi qu'environnent tant d'ennemis dangereux,
 Pourquoi, quand de la faim tu subis la détresse,
 Vas-tu parer tes murs d'ornements si coûteux ?

Ton bail n'est pas si long ! Pourquoi faire sans cesse
 Pour ta maison d'un jour des frais aussi nombreux ?
 Est-ce afin de léguer aux vers cette richesse,
 Et de ton corps veux-tu suivre le sort affreux ?

Allons ! Vis aux dépens, âme, de ton esclave !
 Qu'importe, si ton bien s'accroît, que lui soit hâve ?⁹
 Sache donc à vil prix avoir l'éternité ;

Pour n'enrichir que toi réserve tout ton zèle.
 La mort ne se repaît que de l'humanité ;
 Nourris-toi de la mort, — tu seras immortelle !

Poor soul, the centre of my sinful earth,
 Thrall to these rebel powers that thee array,
 Why dost thou pine within and suffer dearth,
 Painting thy outward walls so costly gay?

Why so large cost, having so short a lease,
 Dost thou upon thy fading mansion spend?
 Shall worms, inheritors of this excess,
 Eat up thy charge? Is this thy body's end?

Then soul, live thou upon thy servant's loss,
 And let that pine to aggravate thy store;
 Buy terms divine in selling hours of dross;
 Within be fed, without be rich no more:

So shall thou feed on Death, that feeds on men,
 And Death once dead, there's no more dying then.

CXLVII

Comme une fièvre dont l'insatiable faim
 Réclame le retour de ce qui l'a fait naître,
 De son mal mon amour jaloux de se repaître
 L'entretient avec soin pour qu'il n'ait pas de fin.

Laissé par la raison, — ce sage médecin
 Dont les très bons conseils m'eussent sauvé
 peut-être, —
 Me voici désormais forcé de reconnaître
 Que je suis menacé par un trépas prochain.

Et privé maintenant de sa main secourable,
 J'éprouve les effets d'un délire incurable,
 Car la folie en moi projette son éclair.

Ainsi je te croyais toute blanche et très belle,
 Lorsque tu n'es vraiment que l'image fidèle
 De la Nuit ténébreuse et du hideux Enfer !

My love is as a fever longing still,
 For that which longer nurseth the disease;
 Feeding on that which doth preserve the ill,
 The uncertain sickly appetite to please.

My reason, the physician to my love,
 Angry that his prescriptions are not kept,
 Hath left me, and I desperate now approve
 Desire is death, which physic did except.

Past cure I am, now Reason is past care,
 And frantic-mad with evermore unrest;
 My thoughts and my discourse as madmen's
 are,
 At random from the truth vainly expressed;

For I have sworn thee fair, and thought thee
 bright,
 Who art as black as hell, as dark as night.

⁹ Amaigri et pâli par la faim, les épreuves.

CXLVIII

Hélas ! Quels sont ces yeux, dont l'amour m'a doté,
Qui ne savent rien voir d'une manière claire ?
Ou s'ils voient vrai, quelle est cette raison précaire
Qui ne juge jamais que par le faux côté ?

Si celle que j'adore est bien une beauté,
Que prétend donc le monde en disant le contraire ?
Sinon, serait-ce alors qu'on n'a plus rien à faire
Des yeux quand par l'amour le cœur est garrotté ?

Et comment, en effet, l'Amour verrait-il juste
Quand la veille et les pleurs troublent sa vue auguste ?
Quoi d'étonnant s'il est sujet à tant d'erreurs ?

Le soleil n'y voit pas lorsque le ciel est sombre !
J'y songe, tu me fais aveugler par les pleurs
Pour mieux ensevelir tous tes méfaits dans l'ombre.

O me! What eyes hath Love put in my head,
Which have no correspondence with true sight;
Or, if they have, where is my judgment fled,
That censures falsely what they see aright?

If that be fair whereon my false eyes dote,
What means the world to say it is not so?
If it be not, then love doth well denote
Love's eye is not so true as all men's: no,

How can it? O! how can Love's eye be true,
That is so vexed with watching and with tears?
No marvel then, though I mistake my view;
The sun itself sees not, till heaven clears.

O cunning Love! with tears thou keep'st me blind,
Lest eyes well-seeing thy foul faults should find.

CXLIX

Comment peux-tu douter que je t'aime, ô cruelle,
Quand je prends contre moi ton parti constamment,
Alors que ta pensée à ce point me harcèle
Que, pour songer à moi, je n'ai plus un moment ?

De tes ennemis ai-je épousé la querelle ?
Si quelqu'un te déplâit, lui fais-je un compliment ?
Bien mieux, quand le courroux tombe de ta prunelle,
Mes pleurs ne sont-ils pas comme mon châtiment ?

En moi qu'existe-t-il, dont quelque cas je fasse,
Qui ne s'offre toujours à toi de bonne grâce ?
Devant tous tes défauts je prosterne mon corps !

Je t'obéis avant que ton regard ordonne !
Hais-moi ! Je sais pourquoi : mes yeux, hélas ! Sont
morts,
Et tu n'aimes que ceux dont la vue est très bonne !

Canst thou, O cruel! Say I love thee not,
When I against myself with thee partake?
Do I not think on thee, when I forgot
Am of my self, all tyrant, for thy sake?

Who hateth thee that I do call my friend,
On whom frown'st thou that I do fawn upon,
Nay, if thou lour'st on me, do I not spend
Revenge upon myself with present moan?

What merit do I in my self respect,
That is so proud thy service to despise,
When all my best doth worship thy defect,
Commanded by the motion of thine eyes?

But, love, hate on, for now I know thy mind,
Those that can see thou lov'st, and I am blind.

CL

D'où peux-tu donc tenir, dis-moi, la faculté
De dominer ainsi, par rien, mon existence,
De me faire insurger contre toute évidence
Et jurer que le jour se passe de clarté ?

Oh ! Sur le mal quel charme étrange as-tu jeté
Qu'à tes actes les moins assurés d'indulgence
J'arrive à découvrir même de l'excellence,
Préférant tes défauts à toute qualité ?

Et comment se peut-il que ton amour m'enchaîne
D'autant plus fort que j'ai plus de motifs de haine ?
Oh ! Tu ne devrais pas m'abhorrer à ton tour,

Parce que j'aime à tort ce que tel autre abhorre !
Si ton indignité fit naître mon amour,
A posséder le tien j'ai plus de droits encore.

O! from what power hast thou this powerful might,
With insufficiency my heart to sway?
To make me give the lie to my true sight,
And swear that brightness doth not grace the day?

Whence hast thou this becoming of things ill,
That in the very refuse of thy deeds
There is such strength and warrantise of skill,
That, in my mind, thy worst all best exceeds?

Who taught thee how to make me love thee more,
The more I hear and see just cause of hate?
O! though I love what others do abhor,
With others thou shouldst not abhor my state:

If thy unworthiness raised love in me,
More worthy I to be beloved of thee.

CLI

L'amour est un enfant ignorant du remords,
Et pourtant qui ne sait qu'il lui donna naissance ?
Ne me reproche plus dès lors mon inconstance
De peur de découvrir en toi les mêmes torts.

Car c'est pour t'imiter que je livre à mon corps
Ce que mon être peut enfermer d'excellence.
De mon âme ma chair a reçu l'espérance
Des triomphes d'amour obtenus sans efforts,

Et soudain à ton nom, toute pleine d'ivresse,
Pour se saisir de toi voici qu'elle se dresse ;
Mais, après sa victoire, elle se laisse choir

A tes pieds et n'est plus qu'une esclave fidèle.
Comment aurais-je donc des remords d'aimer celle
Qui sur mon être exerce un semblable pouvoir ?

Love is too young to know what conscience is,
Yet who knows not conscience is born of love?
Then, gentle cheater, urge not my amiss,
Lest guilty of my faults thy sweet self prove:

For, thou betraying me, I do betray
My nobler part to my gross body's treason;
My soul doth tell my body that he may
Triumph in love; flesh stays no farther reason,

But rising at thy name doth point out thee,
As his triumphant prize. Proud of this pride,
He is contented thy poor drudge to be,
To stand in thy affairs, fall by thy side.

No want of conscience hold it that I call
Her love, for whose dear love I rise and fall.

CLII

En t'aimant, tu sais bien que je suis un parjure,
 Mais toi, tu l'as été deux fois plus en m'aimant.
 Après avoir trahi le nuptial serment,
 Tu commets envers moi la même forfaiture.

Mais pourquoi t'accuser de ta double imposture,
 Quand je suis vingt fois plus coupable assurément ?
 Les vœux que contre toi je forme à tout moment,
 Ne me les fais-tu pas oublier à mesure ?

Car je jurai très haut de ta sincérité,
 De ton amour profond, de ta fidélité ;
 Car j'aveuglai mes yeux pour qu'ils te vissent belle

Et leur fis proclamer ce qui n'existait pas !
 Tu vois donc que je suis bien plus parjure, hélas !
 Moi qui mis à mentir de la sorte un tel zèle !

In loving thee thou know'st I am forsworn,
 But thou art twice forsworn, to me love swearing,
 In act thy bed-vow broke and new faith torn,
 In vowing new hate after new love bearing.

But why of two oaths' breach do I accuse thee,
 When I break twenty? I am perjured most;
 For all my vows are oaths but to misuse thee
 And all my honest faith in thee is lost,

For I have sworn deep oaths of thy deep kindness,
 Oaths of thy love, thy truth, thy constancy,
 And, to enlighten thee, gave eyes to blindness,
 Or made them swear against the thing they see;

For I have sworn thee fair; more perjured I,
 To swear against the truth so foul a lie!

CLIII

Cupidon s'endormit après avoir quitté
 Le flambeau de l'amour. Profitant de l'aubaine,
 Une nymphe accourut, le prit à son côté
 Et le plongea dans l'eau d'une froide fontaine.

La source, s'emparant avec avidité
 Du feu divin, acquit une chaleur soudaine
 Et devint la piscine où court l'humanité
 Chercher de quelques maux la guérison certaine.

Aux yeux de ma maîtresse il a, l'enfant moqueur,
 Rallumé son brandon pour m'en toucher le cœur.
 Je sentis aussitôt une immense détresse,

Et je fus à ce bain qui ne me guérit pas.
 Le bain dont j'ai besoin, je le connais, hélas !
 Ce sont les yeux ardents de ma belle maîtresse.

Cupid laid by his brand and fell asleep:
 A maid of Dian's this advantage found,
 And his love-kindling fire did quickly steep
 In a cold valley-fountain of that ground;

Which borrowed from this holy fire of Love,
 A dateless lively heat, still to endure,
 And grew a seething bath, which yet men prove
 Against strange maladies a sovereign cure.

But at my mistress' eye Love's brand new-fired,
 The boy for trial needs would touch my breast;
 I, sick withal, the help of bath desired,
 And thither hied, a sad distempered guest,

But found no cure, the bath for my help lies
 Where Cupid got new fire; my mistress' eyes.

CLIV

Un jour que le petit dieu d'amour dormait, las,
 Ayant mis à ses pieds la torche qui dévaste,
 Des nymphes de Diane on vit la troupe chaste
 Près de lui s'avancer sans bruit, à petits pas.

La plus belle saisit ce flambeau dont, hélas !
 Tant de cœurs ont connu la puissance néfaste,
 Et ce roi du Désir, prodigieux contraste !
 Se trouva désarmé par ce fragile bras.

Puis la vierge éteignit la torche en une source
 Qui, bouillonnant soudain, fut l'unique ressource
 Des gens atteints d'un mal qu'ils ne peuvent guérir.

Et j'y vins, moi qui suis d'une femme l'esclave,
 Et je vis que l'amour peut changer l'onde en lave,
 Mais que, par contre, l'eau ne peut le refroidir.

The little Love-god lying once asleep,
 Laid by his side his heart-inflaming brand,
 Whilst many nymphs that vowed chaste life to
 keep
 Came tripping by; but in her maiden hand

The fairest votary took up that fire
 Which many legions of true hearts had warmed;
 And so the General of hot desire
 Was, sleeping, by a virgin hand disarmed.

This brand she quenched in a cool well by,
 Which from Love's fire took heat perpetual,
 Growing a bath and healthful remedy,
 For men diseased; but I, my mistress' thrall,

Came there for cure and this by that I prove,
 Love's fire heats water, water cools not love.

LE PORTRAIT DE MONSIEUR W.H.¹⁰

I

J'avais dîné avec Erskine dans sa jolie petite maison de Bird Cage Walk et nous étions assis dans sa bibliothèque, buvant notre café et fumant des cigarettes, quand nous en vîmes à causer des faux en littérature. Maintenant je ne me souviens plus ce qui nous amena à un sujet aussi bizarre en un pareil moment, mais je sais que nous eûmes une longue discussion au sujet de Macpherson, d'Ireland et de Chatterton et qu'en ce qui concerne ce dernier, j'insistai sur ce point que ses prétendus faux étaient simplement le résultat d'un désir artistique de parfaite ressemblance, que nous n'avons nul droit de marchander à un artiste les conditions dans lesquelles il veut présenter son œuvre et que tout art étant à un certain degré une sorte de jeu, une tentative de réaliser sa propre personnalité sur quelque plan imaginatif en dehors de la portée des accidents et des limites de la vie réelle ; — censurer un artiste pour un pastiche, c'était confondre un problème de morale et un problème d'esthétique.

Erskine, qui était de beaucoup mon aîné et qui m'avait écouté avec la politesse amusée d'un homme qui a atteint la quarantaine, appuya soudain sa main sur mon épaule et me dit :

— Que diriez-vous d'un jeune homme qui avait une étrange thèse sur certaine œuvre d'art, qui croyait à cette thèse et qui commit un faux pour en faire la démonstration ?

— Oh ! Ceci est tout à fait une autre question.

Erskine demeura quelques instants silencieux, contemplant le mince écheveau de fumée grise qui s'élevait de sa cigarette.

— Oui, dit-il après une pause, c'est tout à fait différent !

Il y avait quelque chose dans le ton de sa voix, une légère sensation d'amertume peut-être, qui excita ma curiosité.

— Avez-vous jamais connu quelqu'un qui avait fait cela ? lui demandai-je brusquement.

— Oui, répondit-il, en jetant au feu sa cigarette, un de mes grands amis, Cyril Graham. C'était un garçon tout à fait fascinant, un vrai fou sans la moindre énergie. C'est pourtant lui qui m'a laissé le seul legs que j'ai reçu de ma vie.

— Et qu'était-ce ? m'écriai-je.

¹⁰ Je me suis permis dans ce texte, pour m'amuser un peu, de modifier la description du tableau qui sert au départ de cette nouvelle afin que celle-ci collât avec l'illustration que j'ai moi-même réalisée en montant plusieurs images. Rien d'autre n'a été modifié. J'ai mis en Appendice la partie non-modifiée. NdE

Erskine se leva de sa chaise et allant à une petite vitrine en marqueterie qui était placée entre les deux fenêtres, il l'ouvrit et revint à l'endroit où j'étais assis en tenant dans sa main un petit panneau de peinture encadré d'un vieux cadre un peu terne de l'époque d'Elisabeth.

C'était un portrait en buste d'un jeune homme habillé d'un costume de la fin du XVI^e siècle, debout, le regard droit dans ceux du spectateur. Il paraissait âgé de dix-sept ans et était d'une beauté tout à fait extraordinaire, quoique évidemment un peu efféminée. Certes, si ce n'eût été le costume et les cheveux coupés très courts, on aurait dit que le visage, avec ses yeux expressifs et rêveurs et ses fines lèvres écarlates, était un visage de femme. Par la manière, surtout par la façon dont le visage était traité, le tableau rappelait les dernières œuvres du siècle élisabéthain¹¹. La veste simple, d'un brun chaud, avec son col en métal, et le fond de bibliothèque, sur lequel il se détachait si agréablement, et qui donnait à ses tons une valeur si lumineuse, étaient tout à fait dans le style de l'époque. Les deux masques de la Comédie et de la Tragédie, sur une étagère, derrière ce joli garçon, avaient cette dureté de touche, cette sévérité caractéristique du tempérament des hommes du Nord.¹²



¹¹ Oscar Wilde évoque le peintre François Clouet, cependant c'est pour le moins assez impossible, car dans l'histoire, qui doit se passer, comme il l'écrit lui-même (page 177-178) : "la liaison de Shakespeare avec monsieur W. H. doit avoir commencé en 1594 ou au début de 1595", or le portraitiste est déjà mort... le 22 décembre 1572, vingt-trois ans avant. NdE

¹² Dans l'Appendice II de cet ouvrage, la source de ce tableau. NdE

— C'est une charmante chose, m'écriai-je, mais quel est ce merveilleux jeune homme dont l'art nous a si heureusement conservé la beauté ?

— C'est le portrait de monsieur W. H., dit Erskine avec un triste sourire.

Ce peut être un effet de lumière dû au hasard, mais il me sembla que des larmes brillaient dans ses yeux.

— Monsieur W. H. ! m'écriai-je. Qui donc est monsieur W. H. ?

— Ne vous souvenez-vous pas ? répondit-il. Regardez l'un des livres qu'il y a sur cette étagère.

— Je vois qu'il y a là quelque chose d'écrit, mais je ne puis le lire, répliquai-je.

— Prenez cette loupe grossissante et essayez, dit Erskine sur les lèvres de qui se jouait toujours le même sourire de tristesse.

Je pris la loupe et approchant la lampe un peu plus près, je commençai à épeler l'âpre écriture du seizième siècle :

"À l'unique acquéreur des sonnets ci-après."

— Dieu du ciel m'écriai-je. C'est le monsieur W. H., de Shakespeare.

— Cyril Graham prétendait qu'il en était ainsi, murmura Erskine.

— Mais il n'a pas la moindre ressemblance avec lord Pembroke¹³, répondis-je. Je connais très bien les portraits de Penhurst. J'ai demeuré tout près de là il y a quelques semaines.

— Alors vous croyez vraiment que les sonnets sont adressés à lord Pembroke ? demanda-t-il.

— J'en suis certain, répondis-je. Pembroke, Shakespeare et madame Mary Fitton sont les trois personnages des *Sonnets*, il n'y a pas le moindre doute là-dessus.

— Fort bien, je suis d'accord avec vous, dit Erskine, mais je n'ai pas toujours pensé de la sorte. J'ai eu l'habitude de croire... oui, je crois que j'ai eu l'habitude de croire Cyril Graham et sa théorie.

— Et qu'était cette théorie ? demandai-je en regardant le merveilleux portrait qui commençait presque à exercer sur moi une singulière fascination.

— C'est une longue histoire, dit Erskine, me reprenant la peinture des mains d'une façon que je jugeai alors presque brutale... C'est une longue histoire, mais si vous avez envie de la connaître, je vous la dirai.

— J'aime les théories sur les *Sonnets*, m'écriai-je, mais je ne crois pas que je sois en disposition d'être converti à quelque idée nouvelle. La question n'est plus un mystère pour personne et, certes, je suis surpris qu'elle ait jamais été un mystère.

— Comme je ne crois pas à la théorie, je ne ferai nul effort pour vous la faire adopter, dit Erskine en riant, mais elle peut vous intéresser.

— Dites-la moi, parbleu ! répondis-je. Si la théorie est à moitié aussi délicieuse que la peinture, je serai plus que satisfait.

— Eh bien ! reprit Erskine en allumant une cigarette, je dois commencer par vous parler de Cyril Graham lui-même. Lui et moi nous habitions la même maison à Eton. J'avais un ou deux ans de plus que lui, mais nous étions très grands amis. Nous travaillions et nous nous amusions tout le temps ensemble. Certes, nous nous amusions beaucoup plus que nous ne travaillions, mais je ne puis dire que je regrette cela. C'est toujours un avantage de n'avoir pas reçu une éducation orthodoxe de boutiquier. Ce que j'ai appris dans les lices de jeu d'Eton m'a été tout aussi utile que tout ce que l'on m'a enseigné à Cambridge. Il faut que je vous dise que le père et la mère de Cyril étaient tous les deux morts. Ils s'étaient noyés dans un épouvantable accident de yacht près de l'île de Wight. Son père avait été dans la diplomatie et avait épousé une fille, la fille unique en fait, du vieux lord Crediton qui devint le tuteur de Cyril après la mort de ses parents. Je ne crois pas que lord Crediton se souciât beaucoup de Cyril. En fait, il n'avait jamais pardonné à sa fille d'épouser un homme qui n'avait pas de titre. C'était un étrange aristocrate de la vieille roche, qui jurait comme un marchand de pommes frites et avait les manières d'un fermier. Je me souviens de l'avoir vu une fois un jour de distribution des prix. Il gronda contre moi, il me donna un souverain et me dit de ne pas devenir un "sacré radical" comme mon père. Cyril avait très peu d'affection pour lui et n'avait pas de plus grande joie que de venir passer la plus grande partie de ses congés avec nous en Écosse. En réalité, ils ne s'accordaient jamais ensemble. Cyril le considérait comme un ours et il jugeait Cyril efféminé. Il était efféminé, je veux bien, en certaines choses, quoiqu'il fût un excellent cavalier et un tireur de première force. En fait, il obtint les fleurets d'honneur avant de quitter Eton. Mais son attitude était très molle. Il n'était pas médiocrement vain de sa bonne mine et avait une répugnance extrême pour le football. Les deux choses qui le charmaient réellement, c'étaient la poésie et l'art scénique. À Eton, il était toujours occupé à se farder et à réciter du Shakespeare et quand nous allâmes au collège de la Trinité, la première année, il de-

¹³ William Herbert, 3^{ème} comte de Pembroke (1580-1630) Herbert est reconnu comme la "belle jeunesse" dans les *Sonnets* de William Shakespeare, que le poète recommande vivement d'épouser. Il est un mécène du jeune Shakespeare et ses initiales correspondaient à la dédicace des *Sonnets* à un "M. WH [...] le seul qui ait engendré ces sonnets". L'identification est proposée pour la première fois par James Boaden dans son ouvrage de 1837 intitulé *On the Sonnets of Shakespeare*.

vint un membre du ADC.¹⁴ Je me souviens que je fus toujours très jaloux de son goût pour la scène. Je lui étais absurdement dévoué. J'étais un garçon gauche, faible, avec d'énormes pieds et le visage horriblement couvert de taches de rousseur. Les taches de rousseur, c'est la plaie des familles écossaises, comme la goutte celle des familles anglaises. Cyril avait l'habitude de dire que des deux il préférait la goutte, mais il attachait toujours une importance absurde à l'extérieur des gens et, une fois, il lut, devant notre club de controverse, un mémoire pour prouver qu'il valait mieux avoir bonne mine qu'être bon. Certes, il était étonnamment beau. Les gens, qui ne l'aimaient pas, les Philistins et les professeurs de collège, les jeunes gens qui étudiaient pour être d'Église, avaient coutume de dire qu'il n'était que joli, mais sur son visage il y avait bien autre chose que de la joliesse. Je crois qu'il était la plus splendide des créatures que j'aie jamais vue et rien ne peut surpasser la grâce de ses mouvements, le charme de ses manières. Il séduisait tous ceux qui méritaient qu'on les séduisit et bien des gens qui ne le méritaient pas. Il était souvent volontaire et impertinent et bien souvent je pensais qu'il manquait épouvantablement de sincérité. Cela était dû, je crois, surtout à son désir immodéré de plaire. Pauvre Cyril ! Je lui dis une fois qu'il se contentait de triompher à bon compte, mais il n'en fit que rire. Il était horriblement gâté. Tous les gens charmants, j'imagine, sont horriblement gâtés. C'est le secret de leur attraction.

Pourtant il me faut vous parler du jeu de Cyril. Vous savez que l'ADC ne fait accueil sur sa scène à aucune actrice, du moins, c'était ainsi de mon temps ; je ne sais comment les choses se passent aujourd'hui. Eh bien ! Tout naturellement Cyril était toujours choisi pour les rôles de jeunes filles et quand on donna *Comme il vous plaira*¹⁵, ce fut lui qui joua Rosalinde. L'exécution fut merveilleuse. En fait, Cyril Graham était la seule Rosalinde parfaite que j'aie jamais vue. Il me serait impossible de vous décrire la beauté, la délicatesse, le raffinement en tous points de son jeu. Il fit une énorme sensation et l'horrible petit théâtre — ce n'était pas autre chose alors — était comble chaque soir. Même quand je lis la pièce maintenant, je ne puis m'empêcher de songer à Cyril. Elle eût pu être faite pour lui. L'année suivante, il prit ses grades et vint à Londres se préparer à la carrière diplomatique. Mais il ne travaillait jamais. Il passait ses journées à lire les *Sonnets* de Shakespeare et ses soirées à fréquenter le théâtre.

Il avait certes une envie folle de monter sur les planches. Lord Crediton et moi, nous fîmes tous nos efforts pour l'en empêcher.

Peut-être s'il s'était mis à jouer, il serait encore vivant. C'est toujours une chose sotte que de donner des conseils, mais donner de bons conseils est absolument question de chance. Je vous souhaite de ne jamais tomber dans l'erreur de vouloir conseiller. Si vous le faites, vous aurez à le regretter. Eh bien ! Pour en venir au vrai nœud de cette histoire, un jour je reçus une lettre de Cyril dans laquelle il me demandait de passer chez lui le soir. Il avait un délicieux appartement à Piccadilly avec vue sur le Green Park, et, comme j'avais l'habitude d'aller le voir tous les jours, je fus un peu surpris qu'il eût pris la peine de m'écrire. Naturellement j'allai chez lui et, quand j'arrivai, je le trouvai dans un état de grande surexcitation. Il me dit qu'il avait enfin découvert le vrai secret des *Sonnets* de Shakespeare, que tous les lettrés et les critiques avaient fait fausse route et qu'il était le premier qui, travaillant uniquement d'après l'évidence des faits, avait élucidé qui était réellement monsieur W. H. Il était tout à fait fou de joie et il demeura longtemps sans vouloir me dire sa théorie. Enfin, il exhiba un paquet de notes, prit son exemplaire des *Sonnets* sur sa cheminée, s'assit et me fit une longue conférence sur toute la question.

Il débuta par établir que le jeune homme, à qui Shakespeare adressait ces poèmes étrangement passionnés, devait être quelqu'un qui avait été réellement un facteur vital dans le développement de son art dramatique et que ni lord Pembroke ni lord Southampton ne se trouvaient dans ce cas. En outre, à tout prendre, ce ne pouvait être un homme de haute naissance, comme il résulte abondamment du sonnet XXV, dans lequel Shakespeare le met en parallèle avec ceux qui sont les favoris de grands princes et dit avec une entière franchise :

*Qu'ils se louent des honneurs et des titres
qu'ils ont,*

*Tous ceux-là qui sont nés sous une étoile
heureuse !*

*Si la Fortune fut pour moi moins généreuse,
Je jouis d'un bonheur qui brave son affront.*

Et termine le sonnet en se félicitant de la condition médiocre de celui qu'il adorait tant.

*Que je suis donc heureux d'occuper une
place*

*— Aimant, étant aimé — qui m'exempte de
peur !*

Cyril déclarait que ce sonnet serait tout à fait inintelligible si nous imaginions qu'il était adressé soit au comte de Pembroke, soit au comte de Southampton qui, tous deux, étaient des hommes de la plus haute situation en Angleterre et pleinement en droit d'être qualifiés de "grands princes". Pour

¹⁴ Amateur Dramatic Club : Théâtre de Cambridge, formé en 1855.

¹⁵ "As you like it" comédie de Shakespeare écrite en 1599.

appuyer cette opinion, il me lut les sonnets CXXIV et CXXV, dans lesquels Shakespeare nous dit que son amour n'est pas un enfant royal, qu'il n'est pas gêné par la pompe souriante, mais qu'il a été élevé loin de tout accident. J'écoutais avec un très grand intérêt, car je ne crois pas que la remarque eut été faite jusque-là ; mais ce qui suivit était encore plus curieux et me sembla alors solutionner complètement la cause de Pembroke. Nous avons appris de Meres¹⁶ que les *Sonnets* ont été écrits avant 1598 et le sonnet CIV nous informe que l'amitié de Shakespeare pour monsieur W. H. existait déjà depuis trois ans :

*J'ai vu trois beaux printemps léguer leur gentillesse
A trois automnes d'or, dans la marche des mois,
Depuis que je vous vis pour la première fois,
— Et toujours votre front a la même jeunesse !*

Or, lord Pembroke, qui était né en 1580, n'est pas venu à Londres avant sa dix-huitième année, c'est-à-dire avant 1598 et la liaison de Shakespeare avec monsieur W. H. doit avoir commencé en 1594 ou au début de 1595. En conséquence, Shakespeare n'a pu connaître lord Pembroke qu'après avoir écrit les *Sonnets*.

Cyril remarqua aussi que le père de Pembroke ne mourut pas avant 1601 ; tandis qu'il résulte du vers :

*Un père, ô mon ami, fut votre créateur :
Faites qu'un fils pour vous tienne un jour
ce langage !¹⁷*

Que le père de monsieur W. H. était mort en 1598. En outre, il était absurde d'imaginer que quelque éditeur du temps, — et la préface est de la main de l'éditeur — aurait osé appeler William Herbert comte de Pembroke, *monsieur*.

Le cas de lord Buckhurst, qualifié de M. Sackville, n'a rien de similaire, car lord Buckhurst n'était pas un pair, mais simplement le plus jeune fils d'un pair qui recevait un titre de courtoisie, et le passage du Parnasse d'Angleterre¹⁸, où il est ainsi parlé de lui, n'est pas une dédicace en forme et avec appareil, mais une simple allusion fortuite.

Voilà pour lord Pembroke, dont Cyril démolissait aisément les prétendues prétentions, tandis que je restais abasourdi de sa démonstration. Pour lord Southampton, Cyril éprouvait encore moins de difficultés. Southampton devint, à un âge encore

tendre, l'amoureux d'Elisabeth Vernon¹⁹ : il n'avait donc pas besoin qu'on le suppliât de se marier. Il n'était pas beau. Il ne ressemblait pas à sa mère, comme monsieur W. H.

*Toi-même n'es-tu pas le miroir où ta mère
Revit avec bonheur sa jeunesse éphémère ?²⁰*

Et par dessus tout son nom de baptême était Henry, tandis que les sonnets à jeux de mots (le CXXXV et le CXLIII) prouvent que le nom de baptême de l'ami de Shakespeare était le même que le sien, Will :

*Que tes adorateurs arrivent tous s'unir
En Will, et que ce nom résume ton Désir !*

...

Oh ! Puissent à souhait s'exaucer tes désirs,

Si de Will tu consens à calmer les soupirs !

Quant aux autres insinuations des infortunés commentateurs de la dédicace²¹, que monsieur W. est une faute d'impression pour monsieur W. S., c'est-à-dire William Shakespeare ; que monsieur W. H. all doit être un monsieur W. Hall, que monsieur W. H. est monsieur William Hathevey et qu'après *wisheth* il faut mettre un point, ce qui fait de monsieur W. H. l'auteur et non le sujet de la dédicace, Cyril se débarrassa d'elles en fort peu de temps et il ne vaut pas la peine de mentionner ses raisonnements, quoique je me souvienne qu'il me fit éclater de rire en me lisant — je suis heureux de dire que ce ne fut pas dans l'original — quelques extraits d'un commentateur allemand du nom de Bernstroff²² qui prétendait soutenir que monsieur Will n'était autre que monsieur William Himself (lui-même). Graham se refusait à admettre un seul instant que les *Sonnets* fussent de pures satires de l'œuvre de Drayton²³ et de John Davies d'Hereford²⁴. Pour lui, comme pour moi, c'étaient des poèmes d'une portée sérieuse et tragique, expression de l'amertume de cœur de Shakespeare et adoucis par le miel de ses lèvres. Encore moins voulait-il admettre que ce fut une simple allégorie philosophique et que Shakespeare

¹⁹ Elizabeth Wriothesley (née Vernon), comtesse de Southampton (1572-1655), une des principales dames d'honneur d'Elizabeth 1^{ère} d'Angleterre dans les dernières années de son règne.

²⁰ Sonnet III.

²¹ "À l'unique créateur de ces sonnets qui suivent, M. W. H. souhaite tout le bonheur et l'éternité promises par notre poète éternel à l'aventurier bien intentionné qui se met en route. T. T"

²² Sans doute Johann Heinrich Andreas Hermann Albrecht, Graf von Bernstorff (1862-1939), diplomate allemand.

²³ Michael Drayton (1563-1631), poète.

²⁴ John Davies de Hereford (v. 1565-1618), maître d'écriture et poète anglo-gallois.

¹⁶ Francis Meres (1565-1647), ecclésiastique et écrivain pendant la période élisabéthaine.

¹⁷ Sonnet xiii.

¹⁸ "Englands Parnassus" paru vers 1599.

adressât ses *Sonnets* au Moi idéal, à la Nature humaine idéale, à l'Esprit de beauté, à la Raison, au divin Logos ou à l'Église catholique. Il sentait, comme certes, je crois que nous le sentons tous que les *Sonnets* sont adressés à un être qui a une individualité propre, à un jeune homme déterminé, dont la personnalité, pour une raison quelconque, semble avoir rempli l'âme de Shakespeare d'une terrible joie et d'un non moins terrible désespoir.

Après avoir de la sorte débarrassé la route, Cyril me demanda de chasser de mon esprit toutes les idées préconçues que je pouvais m'être faites sur ce sujet et de prêter une oreille impartiale et bienveillante à sa propre théorie. Le problème, qu'il signalait, était celui-ci : Quel était le jeune homme contemporain de Shakespeare, à qui, sans qu'il fût de noble naissance ou même de noble caractère, il avait pu s'adresser en termes d'une telle adoration passionnée que nous ne pouvons que nous étonner de ce culte étrange et être presque effrayés de tourner la clé de la serrure qui enferme le mystère du cœur du poète ? Quel était celui dont la beauté physique était telle qu'elle devint la vraie pierre angulaire de l'art de Shakespeare, la vraie source de l'inspiration de Shakespeare, la vraie incarnation des rêves de Shakespeare ? Le regarder uniquement comme l'objet de certains poèmes d'amour, c'est oublier toute la signification des poèmes, car l'art, dont Shakespeare parle dans les *Sonnets*, n'est pas l'art des *Sonnets* eux-mêmes, qui certes ne furent pour lui que des choses légères et intimes, c'est l'art du Dramaturge à qui il fait toujours allusion et celui dont Shakespeare dit :

Tes yeux, qui surent rendre au muet une voix

*Et qui firent planer la pesante ignorance,
Ont fait monter plus haut l'aile de la science,*

Et au talent donné plus d'essor et de poids.²⁵

Celui à qui il promet l'immortalité,

*Mes vers vous conduiront à l'immortalité
Quand je ne serai plus qu'un être qu'on ignore.*

Tandis que je n'aurai qu'une tombe incolore,

La vôtre brillera devant l'humanité,²⁶

N'était sûrement pas autre que le jeune acteur pour qui il créa Viola et Imogène, Juliette et Rosalinde, Portia et Desdemone, et Cléopâtre elle-même. Telle était la théorie de Cyril Graham, tirée, comme vous le voyez, uniquement des *Sonnets* et dont l'acceptation ne dépendait pas tant

d'une preuve par démonstration ou d'une évidence formelle que d'une sorte de flair spirituel et artistique par lequel seul, prétendait-il, on pouvait discerner le vrai sens des poésies. Je me souviens qu'il me lut ce beau sonnet :

Toi vivant, comment donc ma Muse serait-elle

En peine d'un sujet, alors que c'est ton cœur

*Qui fournit à mes vers une substance telle
Que le papier ne sait en rendre la douceur ?*

A toi seul dis merci si jamais, ô bonheur !

Une ligne de moi peut te paraître belle.

Qui pourrait demeurer muet en sa torpeur

Lorsque tu fais jaillir la divine étincelle ?

Sois la dixième Muse, inspirant dix fois mieux

Que les Neuf que priaient autrefois nos aïeux.

*Et celui-là fera des strophes admirables,
Contemprices des temps, qui saura t'invoquer !*

Si l'on se plaint plus tard à mes vers misérables,

La louange, à toi seul de la revendiquer !²⁷

Il me fit remarquer combien c'était une complète confirmation de sa théorie. En effet, il feuilleta attentivement tous les sonnets et montra, ou s'imagina qu'il montrait que dans la nouvelle explication de leur signification qu'il proposait, les choses qui avaient paru obscures, ou défectueuses, ou exagérées, devenaient claires et rationnelles et de haute portée artistique, illuminant la conception de Shakespeare des vrais rapports entre l'art de l'acteur et l'art du dramaturge.

Il est, certes, évident qu'il devait y avoir dans la compagnie de Shakespeare quelque merveilleux jeune acteur d'une grande beauté, à qui il confiait le soin de personnifier ses nobles héroïnes ; car Shakespeare était un organisateur de tournée dramatique, en même temps qu'un poète plein d'imagination. Or, Cyril Graham avait fini par découvrir le nom du jeune acteur. C'était Will, ou comme il préférerait l'appeler Willie Hughes. Il avait trouvé le nom de baptême dans les sonnets à jeu de mots CXXV et CXLIII et le nom de famille, d'après lui, était caché dans le huitième vers du sonnet XX ou monsieur W. H. est décrit comme.

Un homme par le teint mais battant

tous les TEINTS possibles.²⁸

(A man in hue all hues in his controlling,²⁹)

²⁷ Sonnet XXXVIII.

²⁸ Traduction d'Albert Savine, voici celle de François-Victor Hugo :

"homme, tu domines tout éclat de ton éclat suprême,"

²⁵ Sonnet LXXVIII.

²⁶ Sonnet LXXXI.

Dans l'édition originale des *Sonnets*, TEINTS (hues) est imprimé en lettres capitales et en italiques et cela, prétendait-il, montrait clairement qu'il y avait là une tentative de jeu de mots.³⁰ Cette façon de voir recevait une grande part de confirmation de ces sonnets dans lesquels des jeux de mots bizarres étaient faits sur les mots usage et usure. Naturellement je me laissai convaincre d'emblée et Willie Hughes devint pour moi un être aussi réel que Shakespeare. La seule objection, que je fis à la théorie, était que le nom de Willie Hughes ne se trouve pas dans la liste des acteurs de la compagnie de Shakespeare imprimée au premier folio. Cyril, pourtant, établit que l'absence du nom de Willie Hughes de cette liste démontrait réellement la théorie, puisqu'il résultait du sonnet LXXXVI que Willie Hughes avait abandonné la troupe de Shakespeare pour jouer dans un théâtre rival, probablement dans quelques-unes des pièces de Chapman. C'est en allusion à ce fait que dans le grand sonnet sur Chapman, Shakespeare dit à Willie Hughes :

“Mais dès que votre jeu a rehaussé sa poésie, la mienne n'a plus eu de sujet et c'est ce qui l'a fait languir.”³¹

L'expression dès que votre jeu a rehaussé sa poésie se rapportant sans nul doute à la beauté du jeune acteur qui faisait vivre, réalisait les vers de Chapman et leur ajoutait du charme.

La même idée se trouvait encore énoncée dans le sonnet LXXIX :

*Mon vers seul posséda toute ta noble grâce
Tant que j'invoquai seul ton appui protecteur,
Mais aujourd'hui ma Muse a perdu son ardeur
Et, malade, il faut bien qu'elle cède la place.*

Et dans le sonnet qui le précède immédiatement où Shakespeare dit :

*Qu'escomptant, à leur tour, son heureuse influence,
Tous veulent qu'à leurs vers il serve de pavois.
(As every alien pen hath got my use
And under thee their poesy disperse.)*

Le jeu de mot *use* (Hughes) étant naturellement voulu et la phrase “leurs vers il serve de pavois”

signifiant avec votre concours comme acteur donnent leurs pièces au public.

C'était une nuit superbe. Presque jusqu'au jour nous demeurâmes assis là à lire et à relire les *Sonnets*. Un peu après pourtant, je commençai à voir que, avant que la théorie pût être lancée publiquement sans une forme vraiment parfaite, il était nécessaire d'apporter une démonstration de l'existence de ce jeune acteur Willie Hughes, en dehors des *Sonnets*. Si, un jour, l'on pouvait établir l'existence de ce personnage, il n'y aurait plus de doute possible sur son identité avec monsieur W. H. Autrement la théorie tomberait à terre. J'exposai cela à Cyril de la façon la plus nette. Il fut fort ennuyé de ce qu'il appelait ma tournure d'esprit de Philistin et il fut même un peu amer sur ce sujet. Pourtant, je lui fis promettre que, dans son propre intérêt, il ne publierait pas sa découverte avant d'avoir mis toute la question hors de doute et, pendant de longues semaines, nous feuilletâmes les registres des églises de la Cité, les manuscrits Alleyn à Dulwich, les papiers du Record Office, les papiers de lord Chamberlain, bref tout ce que nous pensions pouvoir contenir quelque allusion à Willie Hughes. Nous ne découvrîmes rien, cela va sans dire et chaque jour l'existence de Willie Hughes me paraissait devenir plus problématique. Cyril était dans un état épouvantable. Il remettait la question sur le tapis tous les jours, s'efforçant de me convaincre, mais j'avais vu le point faible de la théorie et je me refusais à y croire tant que l'existence de Willie Hughes, l'acteur adolescent du temps d'Elisabeth, n'avait pas été démontrée sans doute ni hésitation possible.

Un jour, Cyril quitta Londres pour se rendre chez son grand-père, du moins je le crus alors, mais plus tard j'ai appris de lord Crediton qu'il n'en fut pas ainsi. Après une quinzaine, je reçus de Cyril un télégramme, expédié de Warwick, où il me pria de ne pas manquer de venir dîner avec lui, ce soir-là, à huit heures précises. À mon arrivée, il m'accueillit par ces mots :

— Le seul apôtre, qui ne méritait pas que rien lui fût prouvé, était saint Thomas et saint Thomas fut le seul apôtre à qui la preuve fut donnée. Je lui demandai ce qu'il voulait dire. Il répondit qu'il ne lui avait pas été seulement possible d'établir l'existence au XVI^e siècle d'un acteur adolescent nommé Willie Hughes, mais de prouver, avec l'évidence la plus concluante, que c'était bien là le monsieur W. H. des *Sonnets*. Il ne voulut rien me dire de plus pour le moment ; mais, après le dîner, il mit solennellement sous mes yeux le portrait, que je vous ai montré, et me dit qu'il l'avait découvert, par le hasard le plus extraordinaire, cloué à un des panneaux d'un vieux coffre qu'il avait acheté dans une maison de ferme du comté de

²⁹ Dans la typographie originale, ce septième vers est ainsi rédigé :

“A man in hew all Hews in his controwling,”

³⁰ On notera que dans la traduction de Fernand Henry que notre édition propose, cette allusion a disparue. NdE

³¹ Dans la version originale d'Oscar Wilde :

*“But when your countenance filed up his line,
Then lacked I matter; that enfeebled mine”*

Warwick. Il avait naturellement rapporté également le coffre lui-même qui était un fort beau spécimen de l'ébénisterie du temps d'Elisabeth. Au milieu du panneau de front on lisait, sans le moindre doute les initiales W. H. gravées dans le bois. C'était ce monogramme qui avait attiré l'attention de Cyril et il me dit qu'il n'avait songé à examiner avec soin l'intérieur du coffre que plusieurs jours après qu'il l'avait en sa possession. Un matin, pourtant, il s'aperçut que l'une des parois du coffre était beaucoup plus épaisse que l'autre et en y regardant de très près il découvrit qu'un panneau de peinture encadré y était emboîté. Il le dégagea et il se trouva que c'était le portrait qui était maintenant étalé sur le canapé. Le panneau était très sale et couvert de moisissures, mais il réussit à le nettoyer et, à sa grande joie, il vit qu'il était tombé par pur hasard sur la seule chose qui pût exciter son désir. C'était un portrait authentique de monsieur W. H. Sa main reposait sur la page dédicatoire des *Sonnets* et, sur le châssis même, on pouvait distinguer le nom du jeune homme écrit en initiales noires sur un fond d'or terni : monsieur William Hews. Bon ! Que pouvais-je dire ? Il ne me vint pas un instant à la pensée que Cyril Graham me jouât la comédie et qu'il essayât de démontrer la théorie au moyen d'un faux.

— Mais est-ce un faux ? demandai-je.

— Certes oui, dit Erskine. C'était un faux très bien fait, mais ce n'en était pas moins un faux. Je crus alors que Cyril avait eu ses apaisements sur toute cette question, mais je me souviens qu'il me dit plus d'une fois que pour lui il n'était besoin d'aucune preuve de ce genre et qu'il croyait la théorie complète, même sans cela. Je riais de sa confiance. Je lui dis que sans cette preuve toute la théorie dégringolait à terre et je le félicitai chaudement de sa merveilleuse découverte. Alors nous décidâmes que le portrait serait gravé ou reproduit en fac-similé et placé comme frontispice en tête de l'édition des *Sonnets* de Cyril. Pendant trois mois, nous ne fîmes que repasser tous les poèmes vers par vers jusqu'à ce que nous eûmes dominé toutes les difficultés du texte ou de sens. Un malheureux jour, j'étais dans un magasin d'estampes à Holborn, quand je vis sur le comptoir quelques dessins à la pointe d'argent extrêmement beaux. Je fus si fort attiré par eux que je les achetai, et le propriétaire du magasin, un certain Rawlings, me dit qu'ils étaient l'œuvre d'un jeune peintre nommé Edward Merton³² qui était très habile, mais

aussi pauvre qu'un rat d'église. Quelques jours après, j'allai voir Merton dont le marchand d'estampes m'avait donné l'adresse. Je trouvai un jeune homme pâle, intéressant, avec une femme de mine assez banale, un modèle, ainsi que je l'appris par la suite. Je lui dis combien j'avais admiré ses dessins, ce qui me parut lui être très agréable, et je lui demandai s'il pourrait me montrer quelque autre de ses œuvres. Comme nous feuilletions un portefeuille rempli de choses réellement ravissantes, — car Merton avait une touche très délicate et tout à fait délicate — j'aperçus tout à coup une esquisse du portrait de monsieur W. H. Il n'y avait aucun doute à concevoir à ce sujet. C'était presque un fac-similé : la seule différence était que les masques de la tragédie et de la comédie n'étaient pas sur l'étagère d'une bibliothèque, comme dans le portrait, mais gisaient sur le plancher aux pieds du jeune homme.

— Où diable avez-vous déniché cela ? dis-je.

Il devint un peu confus et répondit :

— Ce n'est rien. Je ne savais pas que ce dessin était dans le portefeuille. C'est une chose sans valeur aucune.

— C'est ce que vous avez fait pour monsieur Cyril Graham, s'écria sa maîtresse. Si ce monsieur veut l'acheter, pourquoi ne pas le lui vendre ?

— Pour monsieur Cyril Graham, répétai-je. Avez-vous peint le portrait de monsieur W. H. ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répliqua-t-il, en devenant très rouge.

Bon ! L'histoire était vraiment terrible. La femme lâcha tout le secret. En partant, je lui donnai cinq livres. Maintenant il ne m'est pas possible d'y songer, mais certes j'étais alors furieux. J'allai d'un trait chez Cyril. Je l'attendis trois heures avant qu'il revînt, avec cet affreux mensonge qui s'épanouissait sur son visage et je lui dis que j'avais découvert le faux. Il devint très pâle et me dit :

— J'ai fait cela uniquement pour vous. Vous n'auriez pas été convaincu autrement. Cela ne porte aucune atteinte à la vérité de la théorie.

— La vérité de la théorie ! m'écriai-je. Moins vous en parlerez et mieux cela vaudra. Vous-même vous n'y avez jamais cru. Si vous y aviez cru, vous n'auriez pas commis un faux pour en faire la preuve.

Il s'échangea entre nous des paroles violentes. Nous eûmes une querelle épouvantable. Je l'avoue, je fus injuste. Le lendemain matin, il était mort.

— Mort ! m'écriai-je.

— Oui, il se tua d'un coup de revolver. Un peu de son sang jaillit sur le cadre du portrait juste à la place où le nom était peint. Quand j'arrivai, — son domestique m'avait sur-le-champ envoyé

³² Est-ce un fait du hasard, ou une volonté de Wilde ?... car il exista bien un Edward Merton Atkins (1861-1942), contemporain donc de Wilde : Peintre, artiste décoratif et créateur de papiers peints né à Merton, Surrey. Entre 1894 et 1901, il expose quatre dessins de frises à la Royal Academy de Londres. NdE

chercher — la police était déjà là. Il avait laissé une lettre pour moi, écrite évidemment dans la plus grande agitation et la plus grande détresse du cœur.

— Que contenait-elle ? demandai-je.

— Oh ! Qu'il avait une foi absolue dans l'existence de Willie Hughes, que le faux du portrait n'avait été fait que comme une concession à mon égard et n'affaiblissait à aucun degré la vérité de la théorie ; bref, que pour me montrer combien sa foi était ferme et inébranlable, il allait offrir sa vie en sacrifice au secret des *Sonnets*. C'était une lettre folle, démente. Je me souviens qu'il finissait en me disant qu'il me confiait la théorie Willie Hughes et que c'était à moi de la présenter au monde et de dévoiler le secret du cœur de Shakespeare.

— C'est là une bien tragique histoire, m'écriai-je, mais pourquoi n'avez-vous pas accompli ses vœux ?

Erskine haussa les épaules.

— Parce que c'est du commencement à la fin une théorie absolument erronée, répondit-il.

— Mon cher Erskine, lui dis-je en me levant de mon siège, vous êtes là-dessus dans une erreur complète. C'est la seule clé parfaite des *Sonnets* de Shakespeare qu'on ait jamais construite. Elle est parfaite dans tous ses détails. Je crois à Willie Hughes.

— Ne dites pas cela, répliqua gravement Erskine. Je reconnais qu'il y a dans l'idée quelque chose qui séduit inévitablement et intellectuellement il n'y a rien à y redire. J'ai examiné la question dans tous ses détails et je vous assure que la théorie est entièrement fallacieuse. Elle est plausible jusqu'à un certain point. Au delà tout dégringole. Pour l'amour du ciel, mon cher enfant, ne vous lancez pas sur ce thème de Willie Hughes. Vous y briserez votre cœur.

— Erskine, répondis-je, c'est votre devoir de donner cette théorie au monde. Si vous ne le faites pas, je le ferai. En la passant sous silence, vous portez atteinte à la mémoire de Cyril Graham, le plus jeune et le plus splendide de tous les martyrs de la littérature. Je vous supplie de lui rendre justice. Il est mort pour cette théorie, ferez-vous qu'il sera mort en vain ?

Erskine me regarda avec stupeur.

— Vous êtes emporté par l'émotion de toute cette histoire, dit-il. Vous oubliez qu'une chose n'est pas nécessairement vraie parce qu'un homme meurt pour elle. J'étais dévoué à Cyril Graham. Sa mort a été pour moi un terrible coup. Je ne m'en remettrai pas de bien des années. Mais Willie Hughes ? Il n'y a rien dans l'idée de Willie Hughes. Pareil personnage n'a jamais existé. Quant à révéler toute l'histoire au monde, le monde croit que Cyril Graham s'est tué par acci-

dent. La seule preuve qu'il s'était tué résultait de la lettre qu'il m'a écrite et le public n'a jamais rien su de cette lettre. Actuellement même lord Crediton croit que tout cela fut accidentel.

— Cyril Graham a sacrifié sa vie à une grande idée, répondis-je, et si vous ne voulez pas parler de son martyre, parlez au moins de sa foi.

— Sa foi, dit Erskine, était basée sur une chose qui était fausse, sur une chose que pas un scholiaste de Shakespeare ne voudrait accepter un moment. On rirait de la théorie. Ne jouez pas le rôle d'un fou. Ne suivez pas une chimère qui ne mène à aucun but. Vous commencez par affirmer l'existence de la personne même dont il s'agit de prouver l'existence. En outre, tout le monde sait que les *Sonnets* sont adressés à lord Pembroke. La question est résolue une fois pour toutes.

— La question n'est pas résolue, m'écriai-je. Je répandrai la théorie que Cyril Graham a laissée et je prouverai au monde qu'il avait raison.

— Enfant têtue, dit Erskine, rentrez chez vous. Il est plus de deux heures. Et ne pensez plus à Willie Hughes. Je regrette de vous en avoir parlé et je suis tout à fait désolé de vous avoir converti à une chose à laquelle je ne crois pas.

— Vous m'avez donné la clé du plus grand mystère de la littérature moderne, répondis-je. Et je n'aurai pas de repos jusqu'à ce que je vous aie fait reconnaître à tous que Cyril Graham était le plus subtil critique shakespearien de nos jours.

Comme je regagnais mon domicile à travers le parc de Saint-James, l'aurore naissait sur Londres. Sur le lac brillant, les cygnes blancs dormaient et le squelette du palais se détachait en pourpre sur le ciel vert pâle. Je pensai à Cyril Graham et mes yeux se remplirent de larmes.

II

Il était midi passé quand je m'éveillai et le soleil ruisselait à travers les rideaux de ma chambre en longues coulées obliques d'or poussiéreux. Je dis à mon domestique que je n'étais chez moi pour personne et, après avoir pris une tasse de chocolat et un petit pain, j'allai chercher sur un rayon de ma bibliothèque mon exemplaire des *Sonnets* de Shakespeare et je commençai à les parcourir avec grande attention. Chaque poème me parut une confirmation de la théorie de Cyril Graham. Il me semblait que j'avais la main appuyée sur le cœur de Shakespeare et que je comptais un à un tous les battements et toutes les pulsations de la passion. Je songeai au merveilleux acteur adolescent et je vis son visage dans chaque vers.

Deux sonnets, je m'en souviens, me frappèrent particulièrement : c'étaient le LIII et le LXVII. Dans le premier de ces sonnets, Shakespeare, louant Willie Hughes de la souplesse de son jeu,

du vaste champ de ses rôles, un champ qui s'étend de Rosalinde à Juliette et de Béatrice à Ophélie, lui dit :

*De quelle substance êtes-vous donc fait,
vous qu'escortent des millions d'ombres
étranges ? Chaque être n'a qu'une ombre
unique, et vous, qui n'êtes qu'un pourtant,
vous prêtez votre ombre à tout,*³³

Vers qui étaient inintelligibles s'ils ne s'adressaient pas à un acteur, car le mot ombre avait au temps de Shakespeare un sens qui se rattachait à la scène. "Les meilleurs en ce genre ne sont que des ombres,"³⁴ dit Thésée des acteurs dans le *Songe d'une nuit d'été*, et il y a bien d'autres allusions similaires dans la littérature de l'époque. Les *Sonnets* appartenaient évidemment aux séries dans lesquelles Shakespeare disait la nature de l'art de l'acteur et du tempérament étrange et rare qui est indispensable au parfait comédien. "Comment se fait-il, dit Shakespeare à Willie Hughes, que vous ayez tant de personnalités", et alors il en arrive à établir que sa beauté est telle qu'elle semble réaliser toute forme et toute phase de fantaisie, incarner tout rêve de l'imagination créatrice, une idée, qui est encore exprimée plus avant dans le sonnet qui suit immédiatement, ou en commençant par la délicate pensée :

*C'est par la Vérité que la Beauté
s'augmente ;
C'est d'elle qu'elle acquiert un prix encor
plus grand.*

Shakespeare nous invite à remarquer combien la vérité du jeu, la vérité de la représentation visible sur la scène, ajoute au prestige de la poésie, donne la vie à toute sa nature séduisante et la réalité actuelle à sa forme idéale. Et pourtant, dans le sonnet LXVII, Shakespeare invite Willie Hughes à renoncer à la scène si artificielle avec sa vie fausse, ses mimes au visage maquillé et au costume sans réalité, ses influences et ses suggestions immorales, son éloignement du vrai monde, de l'action réelle et du langage sincère.

*Oh ! Comment pourrait-il vivre ainsi dans
le vice
Et pour le sacrilège être tout gracieux ?
Comment voudrait-il rendre au péché ce
service
Qu'il apparaisse en lui moins ignomi-
nieux ?*

³³ C'est ici la version d'Albert Savine. Voici celui de notre traducteur :

Pour réunir ainsi tant d'aspects dissemblables,
Oh ! De quelle substance avez-vous été fait ?
Alors que chacun n'a que sa forme, en effet,
Vous pouvez, n'étant qu'un, en montrer
d'innombrables.

³⁴ Acte V, Scène I.

*Et pourquoi donc le fard, ce trompeur arti-
fice,
Viendrait-il copier son teint prodigieux ?
Et pourquoi faudrait-il que la beauté flé-
trisse,
Sous des roses d'emprunt, son printemps
radieux ?*

Il peut sembler étrange qu'un aussi grand dramaturge que Shakespeare, qui réalisa sa propre perfection comme artiste et son humanité comme homme sur le plan idéal de la littérature du théâtre et du jeu scénique, ait écrit en ces termes sur le théâtre, mais nous devons nous souvenir que, dans les sonnets CX et CXI, Shakespeare nous montre qu'il était las du monde des marionnettes et plein de honte d'avoir joué aux yeux de tous son rôle d'arlequin. Le sonnet CXI surtout est amer :

*Oh ! Pour l'amour de moi, grondez bien la
Fortune,
La déesse à qui seule incombent tous mes
torts
Et qui si lâchement, sans le moindre re-
mords,
M'oblige à recourir à l'aumône commune.
Je porte un nom flétri par sa sombre ran-
cune,
Et, tel qu'un teinturier, je témoigne au de-
hors,
Par des taches aux mains, de mes constants
efforts ;
Votre tendre pitié m'est donc très oppor-
tune !*

Et il y a ailleurs bien des signes du même sentiment, signes familiers à tous les vrais fanatiques de Shakespeare.

Un point m'embarrassa beaucoup quand je lus les *Sonnets* et il s'écoula bien des jours avant que j'établisse la *Vraie* interprétation que certes Cyril Graham lui-même paraît ne pas avoir saisie. Je ne pouvais comprendre que Shakespeare accordât tant d'importance à voir son jeune ami se marier. Lui-même s'était marié jeune, et le résultat n'avait pas été heureux : il n'était pas probable qu'il voulût pousser Willie Hughes à commettre la même erreur. Le jeune acteur de Rosalinde n'avait rien à gagner au mariage et aux passions de la vie réelle. Les premiers sonnets, avec leurs étranges supplications d'avoir des enfants, me parurent une note discordante. L'explication du mystère m'arriva presque subitement et je la trouvai dans la bizarre dédicace. On doit se rappeler que la dédicace est ainsi conçue :

*À l'unique engendreur de ces sonnets ci-
après
Monsieur W. H., tout le bonheur Et cette
éternité,
promesses de
notre poète immortel,*

*puisse-t-il les avoir.
C'est le souhait bien sincère
de celui qui aventure
cette publication
T. T.*

Quelques commentateurs ont supposé que le mot engendreur dans cette dédicace indique simplement celui qui a fourni les Sonnets à Thomas Thorpe, leur éditeur. Mais cette opinion est maintenant généralement abandonnée et les plus hautes autorités sont tout à fait d'accord sur ce point que ce mot est pris dans le sens d'inspirateur, la métaphore étant tirée de l'analogie de la vie physique. Alors je vis que la même métaphore est employée par Shakespeare lui-même dans tous ses poèmes et cela me mit dans le droit chemin. Finalement je fis ma grande découverte. Le mariage que Shakespeare propose à Willie Hughes, c'est le mariage avec sa muse, une expression qui est précisément employée dans le sonnet LXXXII où, dans l'amertume de son cœur, lors de la défection du jeune acteur, pour qui il avait écrit ses plus grands rôles et dont la beauté les lui avait vraiment inspirés, il commence ses doléances en disant :

J'accorde qu'à ma Muse il n'est rien qui te lie ;

Les enfants qu'il le suppliait d'engendrer ne sont pas des enfants de sang et de chair, mais les plus immortels enfants d'une gloire qui ne peut mourir. Tout le cycle des premiers sonnets est simplement l'invitation de Shakespeare à Willie Hughes de monter sur la scène et de se faire acteur. Combien ce serait chose vile et vaine, dit-il, que votre beauté, si vous n'en usiez pas.

*Lorsque quarante hivers piétineront ton front,
Ravinant ta beauté sous leur cruel passage,
Le vêtement brillant qui pare ton visage
Sera le haillon vil que tous réprouveront.
Qu'espères-tu répondre à ceux qui chercheront
Ta splendeur d'autrefois en ce suprême outrage ?
Oseras-tu montrer tes yeux creusés par l'âge,
T'infligeant à toi-même un inutile affront ?³⁵*

Vous devez créer quelque chose en art. Mon vers "est à toi et naît de toi", écoute-moi seulement et je "mettrai au monde des vers immortels qui vivront une éternité" et vous peuplerez des formes de votre propre visage le monde imaginaire et la scène. Ces enfants que vous engendrez, continuait-il, ne dépériront pas, comme des enfants sujets à la mort, mais vous vivrez en eux et dans mes pièces : donc.

Si tu m'aimes un peu, je t'en supplie, engendre

Un fils en qui plus tard revive ta beauté.³⁶

Je réunis tous les passages qui me paraissaient corroborer cette interprétation : ils produisirent sur moi une forte impression et me montrèrent combien la théorie de Cyril Graham était vraiment complète. Je vis aussi qu'il était très facile de séparer les vers, dans lesquels il parle des *Sonnets* mêmes, et ceux dans lesquels il parle de ses grandes œuvres dramatiques. C'était là un point qui avait absolument échappé aux critiques antérieurs à Cyril Graham. Et, pourtant, c'était une des considérations les plus importantes dans toutes les séries de poèmes. Aux *Sonnets*, Shakespeare était plus ou moins indifférent. Il n'ambitionnait pas que sa gloire reposât sur eux. C'était, à ses yeux, sa "muse légère", comme il les appelle, et, comme le dit Francis Meres, il désirait une circulation réservée, seulement parmi un petit nombre, un nombre très restreint d'amis. D'autre part, il était extrêmement conscient de la haute valeur artistique de ses pièces et témoigne d'une noble confiance en son génie dramatique. Quand il dit à Willie Hughes :

*Mais ton printemps à toi ne se flétrira pas ;
Tu seras éternel, et jamais la mort sombre
Ne pourra se flatter de t'avoir dans son ombre.*

*Mes vers te permettront de braver le trépas
Et tu vivras autant que vivront les royaumes,*

Aussi longtemps qu'au jour s'ouvriront des yeux d'hommes.³⁷

L'expression vers éternels fait clairement allusion à une de ses pièces qu'il lui envoyait en même temps, de même que la strophe finale vise sa confiance dans la probabilité que ses pièces soient toujours jouées.

Dans une apostrophe à la muse dramatique (sonnets C et CI), nous trouvons la même pensée.

Ma Muse, où donc es-tu pour pouvoir oublier

De parler de celui dont tu tiens ta puissance ?

Sur quelque vil sujet vas-tu te spolier,

En un indigne chant, de ta magnificence ?³⁸

S'écrit-il, et puis il reproche à la muse de la Tragédie et de la Comédie son abandon de la vérité resplendissante de beauté et dit :

Eh quoi ! Tu te tairais sous ce prétexte étrange

Qu'il peut facilement se passer de louange

³⁶ Sonnet X.

³⁷ Sonnet XVIII.

³⁸ Sonnet C.

³⁵ Sonnet II.

*Quand tu dois le conduire au-delà du tombeau
Et le faire louer par la suite des âges !
Allons, ma Muse, à l'œuvre ! Et que tes témoignages
Disent à l'Avenir combien cet être est beau* ³⁹

C'est pourtant peut-être dans le sonnet LV que Shakespeare donne à son idée l'expression la plus ample. Imaginer que les mots "ces vers vivront encore"⁴⁰ du second vers se rapporte au sonnet lui-même, c'est absolument s'abuser sur l'intention de Shakespeare. Il me parut qu'il était extrêmement clair, d'après le caractère général du sonnet, qu'il était question d'une pièce déterminée et que la pièce n'était autre que Roméo et Juliette,

Quand les palais de marbre, aux dômes éclatants.

Seront en poudre, alors ces vers vivront encore, ⁴¹

Et par eux vous luirez comme une jeune aurore,

Plus vierge que le roc des souillures du temps.

Les bronzes s'abattront au choc des combattants ;

Les toits ne verront plus le soleil qui les dore,

Mais la flamme et le fer sur votre nom sonore

Acharneront en vain leurs efforts persistants.

Et vous marcherez fier au-devant des injures,

De l'oubli, de la mort, et les races futures

Vous reverront avec votre éclat printanier.

Ainsi, sous les regards de tout ce qui vous aime,

Vous vivrez dans mes vers jusqu'au moment suprême

Où l'heure sonnera du jugement dernier !

Il était aussi extrêmement suggestif de noter combien là et ailleurs Shakespeare promettait à Willie Hughes l'immortalité sous une forme qui le rappela aux yeux des hommes, c'est-à-dire sous une forme scénique dans une pièce que l'on irait voir jouer.

Pendant deux semaines, je travaillai avec acharnement sur les *Sonnets*, sortant à peine et refusant

toutes les invitations. Chaque jour, il me semblait que je découvrais quelque chose de nouveau et Willie Hughes devint pour moi une espèce de compagnon spirituel, une personnalité toujours dominante. Je finis presque par m'imaginer que je l'avais vu debout dans l'atmosphère de ma chambre tant Shakespeare l'avait clairement dessiné avec ses cheveux d'or, sa tendre grâce de fleur, ses doux yeux aux profondeurs de rêve, ses membres délicats et mobiles et ses mains d'une blancheur de lis. Son seul nom exerçait sur moi une vraie fascination. Willie Hughes ! Willie Hughes ! Comme il avait un son de musique ! Oui, quel autre que lui pouvait être "O toi, maître-maitresse adoré de mon cœur"⁴² de Shakespeare, le "O Lord de mon amour, dont le mérite a su / Plier mon dévouement sous ton cher vasselage"⁴³, "Je veux bien qu'elle garde / Son merveilleux trésor"⁴⁴, la "tu remplis, ma Rose ! Tout l'espace"⁴⁵, le "annoncer du printemps toute la grâce amie"⁴⁶, "Le vêtement brillant qui pare ton visage"⁴⁷, le "Pourquoi dédaignes-tu la musique, ta sœur"⁴⁸ et dont "toute la beauté qui t'échut en partage / N'est que le vêtement visible et radieux"⁴⁹ de Shakespeare, de même qu'il était la clé de voûte de sa force dramatique. Combien me paraissait amère maintenant toute la tragédie de sa désertion et de sa honte qu'il rendait "douce et jolie" par la pure magie de sa personne, mais qui n'en était pas moins honte. Pourtant, si Shakespeare l'a pardonné, pourquoi ne lui pardonnerions-nous pas aussi. Je ne me souciai pas de chercher à pénétrer le mystère de son péché.

Son abandon du théâtre de Shakespeare était une question différente et je la creusai très avant. Finalement j'en vins à cette conclusion que Cyril Graham s'était trompé en regardant Chapman comme le dramaturge rival dont il est parlé dans le sonnet LXXXVI. C'était évidemment Marlowe⁵⁰ à qui il était fait allusion. Alors que les *Sonnets* furent écrits, on ne pouvait appliquer à l'œuvre de Chapman une expression telle que "Est-ce sa poésie, à la voilure immense", bien qu'on eût pu l'appliquer plus tard au style de ses dernières pièces du temps du roi Jacques.

Non, Marlowe était sans contredit le dramaturge dont Shakespeare parla en ces termes louangeurs et cet affable fantôme familier qui, la nuit, le

³⁹ Sonnet CI.

⁴⁰ La traduction d'Albert Savine est "rythme puissant".

⁴¹ Le second vers de ce sonnet, donne dans sa version originale :

Of princes, shall outlive this powerful rhyme;

La traduction d'Albert Savine (qui n'est pas versifiée), propose donc :

Des princes ne dureront plus longtemps que mon rythme puissant.

⁴² Sonnet XX, 1.

⁴³ Sonnet XXVI, 1-2.

⁴⁴ Sonnet CXXVI, 10-11.

⁴⁵ Sonnet CIX, 14.

⁴⁶ Sonnet I, 10.

⁴⁷ Sonnet II, 3.

⁴⁸ Sonnet VIII, 1.

⁴⁹ Sonnet XXII, 5-6.

⁵⁰ Christopher Marlowe (1564-1593), dramaturge, poète et traducteur.

comble de ses inspirations, était le Méphistophélès de son Docteur Faustus. Sans nul doute, Marlowe fut fasciné par la beauté et la grâce du jeune acteur et l'enleva au théâtre de Blackfriars afin de leur faire jouer le Gaveston de son Édouard II. Que Shakespeare eut légalement le droit de retenir Willie Hughes dans sa propre troupe, cela résulte à l'évidence du sonnet LXVII où il dit :

*Adieu ! Je vois en toi le plus rare des biens,
Et tu ne sais que trop, certes, quelle peut être
Ton exacte valeur. Redeviens donc ton maître !
Désormais tous mes droits prennent fin,
j'en conviens.
Car ces droits, n'est-ce pas de toi que je les tiens ?
Et quand je m'examine et que vient m'apparaître
Ma grande indignité, je dois bien reconnaître
Que des dons d'un tel prix ne pouvaient rester miens.
Lorsque tu te donnas, tu t'ignorais toi-même,
Ou tu te méprenais sur mon compte à l'extrême.
Aussi bien, aujourd'hui mieux avisé, tu veux
Reprendre le présent que j'eus grâce au mensonge.
Et je ne t'aurai donc possédé qu'en un songe !
Roi pendant mon sommeil, je me réveille gueux.*

Mais celui qu'il ne pouvait retenir par amour, il ne voulait pas le retenir par force. Willie Hughes devint un des sujets de la troupe de lord Pembroke et peut-être joua-t-il, dans la cour ouverte de la Taverne du Taureau Rouge, le rôle du délicat favori du roi Édouard. Lors de la mort de Marlowe, il semble être revenu à Shakespeare qui, quoi qu'en aient pu penser ses camarades de théâtre, ne tarda pas à pardonner le coup de tête et la trahison du jeune acteur.

Vraiment, comme Shakespeare a dessiné en traits précis le tempérament de l'acteur. Willie Hughes était un de ceux-là,

*Ceux qui, pouvant le mal, ne veulent pas le faire,
Ceux qui n'agissent pas alors qu'ils sont très forts,⁵¹*

Il pouvait jouer l'amour, mais il ne pouvait pas l'éprouver. Il pouvait mimer la passion sans la réaliser.

Où l'on lit aisément les trahisons du cœur,

Mais jamais dans les tiens ton humeur ne se livre,

Car la haine jamais n'y jette sa lueur !⁵²

Mais avec Willie Hughes il n'en était pas ainsi. Le Ciel, dit Shakespeare dans le sonnet XCIII, d'idolâtrie folle.

*Oui, lorsqu'il te créa, le Ciel sur ton visage
Voulut que la Douceur ne cessât d'habiter,*

Afin qu'on ne pût pas y chercher le présage

Des sentiments divers qui peuvent t'agiter. Dans son "esprit inconstant" et son "cœur faux", il était facile de distinguer le défaut de sincérité et la tricherie qui paraît en quelque sorte inséparable de la nature de l'artiste, comme dans son amour des louanges ce désir d'une récompense immédiate qui caractérise tous les acteurs. Et pourtant, en cela plus heureux que les autres acteurs, Willie Hughes devait connaître quelque chose de l'immortalité : inséparablement lié aux pièces de Shakespeare, il devait vivre en elles.

Mes vers vous conduiront à l'immortalité

Quand je ne serai plus qu'un être qu'on ignore.

Tandis que je n'aurai qu'une tombe incolore,

La vôtre brillera devant l'humanité ;

Et ces vers que, plus tard, liront des yeux sans nombre

Seront le monument qui gardera votre ombre.

Des lèvres rediront votre nom tour à tour,

Quand l'âme de ce temps sera déjà lointaine⁵³

Il y avait des allusions sans fin à la puissance de Willie Hughes sur son auditoire, les "spectateurs attentifs", comme les appelle Shakespeare, mais peut-être la plus parfaite description de sa merveilleuse maîtrise en art dramatique était-elle dans la *Plainte d'une amante*⁵⁴ où Shakespeare dit de lui :

*Chez lui, la richesse de l'adresse subtile
s'appliquait à tromper sans cesse, et prenait mille formes bizarres; tantôt des rougeurs brûlantes, tantôt des torrents de larmes, ou des pâleurs mortelles; il savait prendre et quitter à plaisir, suivant que cela devait mieux tromper, et rougir des discours grossiers, et pleurer sur les douleurs d'autrui, et pâlir, et s'évanouir en présence de scènes émouvantes.⁵⁵*

⁵² Sonnet XCIII.

⁵³ Sonnet LXXXI.

⁵⁴ "A Lover's Complaint", poème narratif, publié en appendice de l'édition originale de ses *Sonnets* en 1609.

⁵⁵ "La plainte d'une amante", strophe XLI, trad. François Guizot (1863).

⁵¹ Sonnet XCIV.

*Plus d'une femme qui n'avait jamais touché sa main se croyait de la sorte maîtresse de son cœur, et moi, pauvre infortunée, qui jouissais de ma liberté, et qui étais ma libre propriété, je fus charmée par sa jeune adresse, et par son adroite jeunesse; je livrai mon cœur à sa puissance enchantée; je ne me réservai que la tige, et je lui donnai toute ma fleur.*⁵⁶

Un jour, je crus avoir réellement trouvé Willie Hughes dans la littérature de l'époque d'Elisabeth. Dans un merveilleux récit des derniers jours du grand comte d'Essex, son chapelain Thomas Knell nous dit que, la nuit qui précéda sa mort, le comte appela William Hewes qui était son musicien pour jouer sur le virginal et chanter. « — Joue, lui dit-il, mon chant, Will Hewes, et je chanterai moi-même. » Ainsi fit-il très gaiement, non comme le cygne plaintif qui encore dédaigneux pleure sa mort, mais comme une douce alouette qui levant ses ailes et jetant ses yeux vers Dieu, monte vers les nues cristallines et atteint de sa langue intarissable les sommets des cieux altiers. Sûrement le garçon, qui joua sur le virginal, aux dernières heures de la vie du père de Stella Sydney, n'était autre que le Will Hewes, à qui Shakespeare dédia les *Sonnets* et dont il nous dit qu'il était une douce musique pour un auditeur. Pourtant, lord Essex mourut en 1576 quand Shakespeare lui-même n'avait que douze ans : il était donc impossible que son musicien fût le monsieur W. H. des *Sonnets*. Peut-être le jeune ami de Shakespeare était-il le fils de celui qui jouait du virginal. C'était, du moins, quelque chose d'avoir découvert que Will Hewes était un nom de l'époque d'Elisabeth. Vraiment le nom de Hewes semble exactement lié à la musique et à la poésie. La première actrice anglaise fut la délicieuse Margaret Hewes dont le prince Rupert fut si éperdument amoureux. Quoi de plus probable qu'entre elle et le musicien de lord Essex il y ait eu le jeune acteur des pièces de Shakespeare ! Mais les preuves, le témoin, où étaient-ils ? Hélas !... je ne pus les trouver. Il me semblait que j'étais toujours à la veille de la vérification définitive, mais que je ne pouvais jamais y arriver.

De la vie de Willie Hughes, je passai bien vite à la pensée de sa mort. J'étais curieux de savoir quelle avait été sa fin.

Peut-être était-il un de ces acteurs anglais qui, en 1604, passèrent en Allemagne et jouèrent devant le grand duc Henry-Julius de Brunswick, lui-même dramaturge de valeur, et à la cour de cet étrange électeur de Brandebourg qui était si amoureux de beauté qu'on a dit qu'il acheta à son poids d'ambre le jeune fils d'un marchand ambu-

lant grec et qu'il donna, en l'honneur de son esclave, des fêtes durant toute cette terrible année de famine 1606-1607, quand le peuple mourait de faim dans les rues de la ville et que, depuis sept mois, il n'était pas tombé une goutte de pluie. Enfin, nous savons que Roméo et Juliette fut joué à Dresde en 1613, côte à côte avec Hamlet et le Roi Lear, et ce n'est sûrement pas à un autre que Willie Hughes que fut, en 1615, remis le masque moulé sur la tête de Shakespeare mort, par la main de quelqu'un de la suite de l'ambassadeur d'Angleterre, — faible souvenir du grand poète qui l'avait si tendrement aimé. Vraiment, il y avait quelque chose de véritablement captivant dans l'idée que le jeune acteur, dont la beauté avait un élément vital dans le réalisme et le romantisme de l'art de Shakespeare, avait été le premier à porter en Allemagne la semence de la nouvelle civilisation et s'était trouvé, dans cette voie, le précurseur de cette *aufklärung*, ou illumination, du XVIII^e siècle, ce splendide mouvement qui, bien que, initié par Lessing et Herder et porté à son plein et à sa perfection par Goethe, ne fut pas pour une petite part aidé par un autre acteur, Friedrich Schröder, qui réveilla la conscience populaire et, au mépris des passions feintes et des méthodes mimiques de la scène, montra le lien intime et vital entre la vie et la littérature. Si cela était ainsi, — et rien ne prouvait certes qu'il en fût autrement, — il n'était pas improbable que Willie Hughes fût un des comédiens anglais (*mimae quidam ex Britannia*, comme les appelle la vieille chronique) qui furent égorgés à Nuremberg dans un soulèvement soudain de la populace et ensevelis en secret dans une petite vigne, hors de la ville, par quelques jeunes gens "qui s'étaient plu à leurs représentations et dont quelques-uns avaient rêvé d'être instruits dans les mystères de l'art nouveau." Certes, il ne pouvait y avoir de place plus appropriée pour celui à qui Shakespeare avait dit : "Tes yeux, qui surent rendre au muet une voix" Que cette petite vigne au-delà des murs de la cité. Car n'était-ce pas des douleurs de Dionysos que la tragédie était née ? N'avait-on pas pour la première fois entendu s'épanouir sur les lèvres des vignerons de Sicile le rire clair de la comédie, avec sa gaîté insoucieuse et ses vives reparties. Et qui plus est, la tache pourprine et rouge du vin écumant sur le visage et aux mains n'avait-elle pas donné la première suggestion du charme et de la fascination du déguisement, le désir de dépouiller sa personnalité, le sens de la valeur de l'objectivité se montrant ainsi dans les rudes débuts de l'art. À tout prendre, où qu'il fut enseveli, que ce fut dans la petite vigne aux portes de la ville gothique, ou dans quelque triste cimetière d'église de Londres parmi le tumulte et le brouhaha de notre grande ville, nul monument pompeux ne marquait la

⁵⁶ op. cit., strophe XVIII.

place où il reposait. Sa vraie tombe, comme l'avait dit Shakespeare, était le vers du poète, son vrai monument la pérennité du drame. Ainsi il en a été pour d'autres, dont la beauté a donné une nouvelle impulsion motrice à leur époque. Le corps ivoirin de l'esclave de Bithynie pourrit dans la vase verte du Nil et la poussière du jeune Athénien jonche les jaunes collines du Céramique, mais Antinoüs vit dans la sculpture et Charmidès dans la philosophie.

III

Trois semaines s'étaient écoulées. Je résolus d'adresser à Erskine un ardent appel, l'invitant à rendre justice à la mémoire de Cyril Graham et à donner au monde sa merveilleuse interprétation des *Sonnets*, la seule interprétation qui fournit une explication du problème. Je n'ai aucune copie de ma lettre, je regrette de le dire, et je n'ai pas pu mettre la main sur l'original, mais je me souviens que je parcourus tout le terrain et que je couvris des feuillets de papier de la répétition passionnée d'arguments et de preuves que l'étude m'avait suggérés. Il me sembla que je ne restituais pas seulement à Cyril Graham la place qui lui était due dans l'histoire littéraire, mais que je rachetais l'honneur de Shakespeare lui-même de l'odieux souvenir d'une critique banale.

Je mis dans la lettre tout mon enthousiasme ; je mis dans la lettre toute ma foi, mais je ne l'avais pas plus tôt expédiée qu'il se produisit en moi une curieuse réaction. Il me sembla que j'avais fait abdication de mes facultés en croyant à l'hypothèse Willie Hughes, que quelque chose s'était éteint en moi, — ce qui était exact — et que j'étais maintenant parfaitement indifférent à toute la question. Qu'était-il donc advenu ? C'est difficile à dire. Peut-être avais-je épuisé mon ardeur même en cherchant l'expression parfaite ? Les forces émotionnelles, de même que les forces de la vie physique, ont leurs limites expresses. Peut-être le simple effort de convertir quelqu'un à une théorie compliquée, implique-t-il quelque forme de renonciation à la faculté de croire ? Peut-être étais-je simplement las de tout le problème et, mon enthousiasme s'étant consumé, ma raison en revint à son propre jugement sans passion ? Quelle qu'en fut la cause, et je ne prétends pas en fournir l'explication. Il n'y avait pas de doute que Willie Hughes était soudain devenu pour moi un pur mythe, un rêve oiseux, l'imagination enfantine d'un jeune homme, qui, comme bien des esprits ardents, était plus soucieux de convaincre les autres que d'être lui-même convaincu.

Comme j'avais dit à Erskine dans ma lettre des choses très injustes et très amères, je décidai

d'aller le voir une fois et de m'excuser auprès de lui de ma conduite. Conformément à cette résolution, le lendemain matin, je poussai jusqu'à Bird Cagewalk. Je trouvai Erskine assis dans sa bibliothèque, le faux portrait de Willie Hughes en face de lui.

— Mon cher Erskine, m'écriai-je. Je viens vous faire mes excuses.

— Me faire vos excuses ! dit-il. Et pourquoi ?

— Pour ma lettre, répondis-je.

— Vous n'avez rien à regretter dans votre lettre, dit-il. Au contraire, vous m'avez rendu le plus grand service qui soit en votre pouvoir. Vous m'avez montré que la théorie de Cyril Graham est d'une solidité parfaite.

— Vous ne voulez pas dire que vous croyez à Willie Hughes ? m'exclamai-je.

— Et pourquoi pas ? répliqua-t-il. Vous m'avez fait la preuve de son existence. Croyez-vous que je ne sache pas priser à son prix la valeur de l'évidence ?

En m'enfonçant dans un fauteuil, je gémis :

— Mais il n'y a là aucune espèce d'évidence. Quand je vous ai écrit, j'étais sous l'influence d'un enthousiasme tout à fait niais. J'avais été ému par l'histoire de la mort de Cyril Graham, fasciné par le romanesque de sa théorie, conquis par le merveilleux et la nouveauté de ses aperçus. Je vois maintenant que la théorie est basée sur une illusion. La seule preuve de l'existence de Willie Hughes est ce portrait qui est là devant vous et ce portrait est un faux. Ne vous laissez donc pas entraîner par un pur sentiment dans cette affaire. Quoique le roman puisse plaider en faveur de la théorie de Willie Hughes, la raison a prononcé contre elle un arrêt définitif.

— Je ne vous comprends pas, fit Erskine en me regardant avec stupéfaction. Quoi ! Vous-même, vous m'avez convaincu par votre lettre que Willie Hughes était une réalité absolue. Pourquoi avez-vous changé de conviction ? Ou bien tout ce que vous m'avez dit n'était-il qu'un simple jeu ?

— Je ne puis vous expliquer cela, répliquai-je, mais je vois maintenant qu'il n'y a réellement rien à dire en faveur de l'interprétation de Cyril Graham. Les *Sonnets* sont adressés à lord Pembroke. Pour l'amour du ciel, ne gaspillez pas votre temps dans une tentative folle pour découvrir un jeune acteur de l'époque d'Elisabeth qui n'a jamais existé et pour faire de cette marionnette fantôme le centre du grand cycle des *Sonnets* de Shakespeare.

— Je vois que vous ne comprenez pas la théorie, répliqua-t-il.

— Que je ne la comprends pas, mon cher Erskine ! m'écriai-je. Mais je la sens, comme si je l'avais inventée. Sûrement ma lettre vous prouve que non seulement je possède toute la question,

mais que j'ai apporté mon contingent de preuves de tout genre. Le seul défaut de la théorie est qu'elle présuppose l'existence de la personne dont l'existence est en discussion. Si nous admettons qu'il y avait dans la troupe de Shakespeare un jeune acteur du nom de Willie Hughes, il n'est pas difficile d'en faire l'objet des *Sonnets*, mais comme nous savons qu'il n'y avait pas d'acteur de ce nom dans la compagnie du Théâtre du Globe, il est inutile de pousser plus loin les recherches.

— Mais c'est exactement ce que nous ne savons pas, dit Erskine. Il est tout à fait vrai que son nom ne se trouve pas sur la liste donnée à la première page, mais comme Cyril l'indiqua, c'est plutôt là une preuve de l'existence de Willie Hughes qu'une preuve contraire si nous nous souvenons qu'il abandonna avec perfidie Shakespeare au profit d'un rival dramatique.

Nous raisonnâmes là-dessus pendant des heures, mais rien de ce que je pus dire, ne put obliger Erskine à renoncer à sa confiance dans l'interprétation de Cyril Graham. Il me dit qu'il prétendait vouer sa vie à prouver la théorie et qu'il était déterminé à faire rendre justice à la mémoire de Cyril Graham. Je le priaï. Je le raillai, je le suppliai, mais cela ne servit à rien. Bref, nous nous séparâmes, non pas tout à fait fâchés, mais certainement avec une ombre entre nous. Il me crut borné ; je le crus fou. Quand je me rendis chez lui de nouveau, son domestique me dit qu'il était parti pour l'Allemagne.

Deux ans plus tard, comme j'entrais à mon club, le valet de service à la conciergerie me remit une lettre qui portait le timbre de l'étranger. Elle venait d'Erskine qui m'écrivait de l'hôtel d'Angleterre à Cannes. Quand je lus sa lettre, je fus rempli d'horreur, bien que je ne pusse vraiment croire qu'il serait assez fou pour exécuter sa résolution. Le point principal de sa lettre était qu'il avait essayé par tous les moyens possibles de vérifier la théorie de Willie Hughes et qu'il avait échoué, de même que Cyril Graham avait donné sa vie pour cette théorie, il avait résolu de donner la sienne, également pour la même cause. La conclusion de la lettre était celle-ci :

“Je crois encore à Willie Hughes et au moment où vous recevrez ceci, je serai mort de ma propre main pour l'amour de Willie Hughes, pour lui et pour Cyril Graham que j'ai poussé à mourir par mon scepticisme niais et mon ignorant manque de foi. La vérité vous fut une fois révélée. Vous l'avez rejetée. Maintenant vous voilà taché du sang de deux hommes : ne vous en détournez plus.”

Ce fut un moment horrible. J'en étais malade de chagrin et, pourtant je n'y pouvais croire. Mourir pour ses croyances religieuses est le pire usage

qu'on puisse faire de sa vie ; mais mourir pour une théorie littéraire cela semblait impossible.

Je regardai la date. La lettre avait été écrite une semaine avant. Quelque malencontreuse chance m'avait détourné d'aller au club pendant quelques jours : Là, j'aurais pu la recevoir à temps pour le sauver. Peut-être il n'était pas trop tard. Je courus chez moi. Je fis mes bagages et je partis de Charing-Cross par le train de nuit. Le voyage fut insupportable. Je crus que je n'arriverais jamais.

Sitôt débarqué, je courus à l'hôtel d'Angleterre. On me dit qu'Erskine avait été enterré deux jours avant au cimetière des Anglais. Il y avait dans toute cette tragédie quelque chose d'horriblement grotesque. Je dis toute sorte de paroles incohérentes dans le hall de l'hôtel et on me regardait d'un air de curiosité.

Tout à coup, lady Erskine, en grand deuil, traversa le vestibule. Quand elle me vit, elle vint à moi, murmura quelques mots sur son pauvre fils et fondit en larmes. Je la conduisis dans son salon. Un vieux monsieur prit soin d'elle : c'était le médecin anglais.

Nous causâmes beaucoup d'Erskine, mais je ne soufflai mot des mobiles qui l'avaient poussé au suicide. Il était évident qu'il n'avait rien dit à sa mère de la raison qui l'avait amené à un acte si funeste, si fou. Enfin, lady Erskine se leva et dit :

— Georges vous a laissé quelque chose à titre de souvenir. C'est une chose qu'il tenait en haute estime. Je vais vous la remettre.

Sitôt qu'elle eut quitté la pièce, je me tournai vers le docteur et lui dis :

— Quelle épouvantable secousse cette mort a dû être pour lady Erskine. Je suis surpris qu'elle la supporte comme elle l'a fait.

— Oh ! Il y a des mois qu'elle était prévenue de ce qui allait arriver, répondit-il.

— Elle était prévenue depuis des mois ! m'écriai-je, mais comment ne l'en a-t-elle pas détourné ? Comment n'a-t-elle pas veillé sur lui ? Il devait être fou.

Le docteur me regarda avec de grands yeux.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, fit-il.

— Bah ! m'écriai-je, si une mère sait que son fils va se suicider...

— Se suicider ! répondit-il. Le pauvre Erskine ne s'est pas suicidé. Il est mort de consommation... Il est venu mourir ici. Sitôt que je le vis, je compris qu'il n'y avait pas d'espoir. Un poumon était presque perdu ; l'autre était très atteint. Trois jours avant sa mort, il me demanda s'il n'y avait plus d'espoir. Je lui répondis franchement qu'il n'y en avait aucun et qu'il n'avait plus que peu de jours à vivre. Il écrivit quelques lettres. Il était tout à fait résigné et conserva sa connaissance jusqu'à sa dernière heure.

À ce moment, lady Erskine entra dans la pièce, le fatal portrait de Willie Hughes à la main.

— Quand Georges allait expirer, il m’a priée de vous donner ceci, dit-elle.

Comme je pris le portrait, ses larmes tombèrent sur mes mains.

Le portrait est maintenant dans ma bibliothèque où il est admiré de mes amis artistes. Ils ont décidé que ce n’est pas un Clouet mais un Oudry⁵⁷. Je ne me suis jamais soucié de leur dire sa véritable histoire. Mais quelquefois quand je le regarde, je pense qu’il y a vraiment beaucoup à dire sur la théorie Willie Hughes des *Sonnets* de Shakespeare.

FIN

⁵⁷ Jean-Baptiste Oudry (1686-1755), peintre et graveur. Wilde doit bien s’amuser ici, car cet artiste est surtout célèbre pour ses peintures de chiens de chasse, ses natures mortes animalières et ses animaux exotiques. “That’s all joke”. NdE

APPENDICE

extrait non modifié du texte de Wilde
(cf pages 170)

C'était un portrait en pied d'un jeune homme habillé d'un costume de la fin du XVI^e siècle, assis à une table, sa main droite reposant sur un livre ouvert. Il paraissait âgé de dix-sept ans et était d'une beauté tout à fait extraordinaire, quoique évidemment un peu efféminée. Certes, si ce n'eût été le costume et les cheveux coupés très courts, on aurait dit que le visage, avec ses yeux pensifs et rêveurs et ses fines lèvres écarlates, était un visage de femme. Par la manière, surtout par la façon dont les mains étaient traitées, le tableau rappelait les dernières œuvres de François Clouet⁵⁸. Le pourpoint de velours noir, avec ses broderies d'or capricieuses, et le fond bleu de paon, sur lequel il se détachait si agréablement, et qui donnait à ses tons une valeur si lumineuse, étaient tout à fait dans le style de Clouet. Les deux masques de la Comédie et de la Tragédie, suspendus, d'une façon quelque peu apprêtée, au piédestal de marbre, avaient cette dureté de touche, cette sévérité si différente de la grâce facile des Italiens que, même à la Cour de France, le grand maître flamand ne perdit jamais complètement et qui chez lui ont toujours été une caractéristique du tempérament des hommes du Nord.

— C'est une charmante chose, m'écriai-je, mais quel est ce merveilleux jeune homme dont l'art nous a si heureusement conservé la beauté ?

— C'est le portrait de monsieur W. H., dit Erskine avec un triste sourire.

Ce peut être un effet de lumière dû au hasard, mais il me sembla que des larmes brillaient dans ses yeux.

— Monsieur W. H. ! m'écriai-je. Qui donc est monsieur W. H. ?

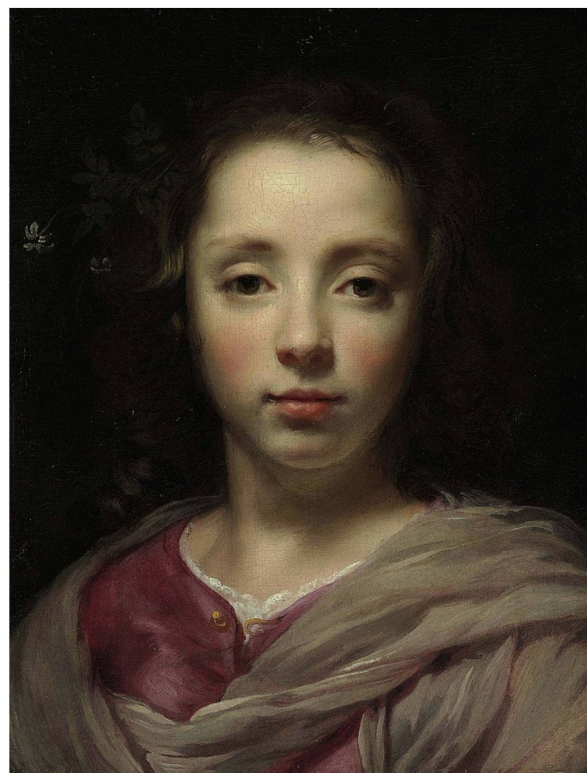
— Ne vous souvenez-vous pas ? répondit-il. Regardez le livre sur lequel reposent ses mains.

APPENDICE II

Le tableau auquel Wilde fait référence n'existe pas dans la réalité, mais j'ai voulu malgré tout lui donner une existence réelle. Aussi, et c'est pour cela que je me suis permis de modifier la description du tableau que donne l'auguste irlandais.

Ce tableau qui illustre la couverture de cet ouvrage est construit de deux œuvres distinctes :

"Tête d'une jeune fille", de Jacob van Oost (1603-16..), qui est daté d'environ 1650.



Et de l'autoportrait que fit Rembrandt Harmenszoon van Rijn de lui-même, vers 1639-1640⁵⁹.



⁵⁸ Lire à ce sujet la note 11, page 170. NdE

⁵⁹ Bien que cette paternité et son sujet soient toujours en question par les spécialistes du *Rembrandt Research Project* et d'autres. (wikipedia)

Quant à la bibliothèque qui forme le fond, je me suis servi d'un tableau dont malheureusement je n'ai pu retrouver la source :



Enfin, les masques de comédie ont été trouvés sur un site commercial.

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Édition autour de l'amour d'un homme pour un autre homme avec deux des plus grands auteurs britanniques. Cet ouvrage s'ouvre sur un conte de Wilde, se poursuit par les vers les plus célèbres de Shakespeare, de son amour pour un... W.H. dont l'identité, si elle est admise, reste malgré tout une énigme, ainsi que le professe Wilde dans l'histoire qui clôt ce livre.

"Sonnet XX

O toi, maître-maîtresse adoré de mon cœur,
Ton visage céleste est celui d'une femme,
Et des femmes encor tu portes la douce âme,
Mais du moins dans la tienne il n'est rien de trompeur.

Ton regard est plus pur et plus franc que le leur ;
Il ne sait prodiguer aucune œillade infâme.
Homme, l'homme aussi bien que la femme t'acclame,
Car tu subjugues tout par ton charme vainqueur.

Après t'avoir donné la forme féminine,
La nature, changeant ta structure divine,
T'orna d'un attribut qui prive mon désir

Du droit de s'arrêter sur ta chair admirable.
Aux femmes verse donc des torrents de plaisir :
Il me suffit d'avoir ton amour immuable !

*A woman's face with nature's own hand painted,
Hast thou, the master mistress of my passion ;
A woman's gentle heart, but not acquainted
With shifting change, as is false women's fashion :*

*An eye more bright than theirs, less false in rolling,
Gilding the object whereupon it gazeth ;
A man in hue all hues in his controlling,
Which steals men's eyes and women's souls amazeth.*

*And for a woman wert thou first created ;
Till Nature, as she wrought thee, fell a-doting,
And by addition me of thee defeated,
By adding one thing to my purpose nothing.*

*But since she prick'd thee out for women's pleasure,
Mine be thy love and thy love's use their treasure."*



Partage gratuit - Libre De Droits